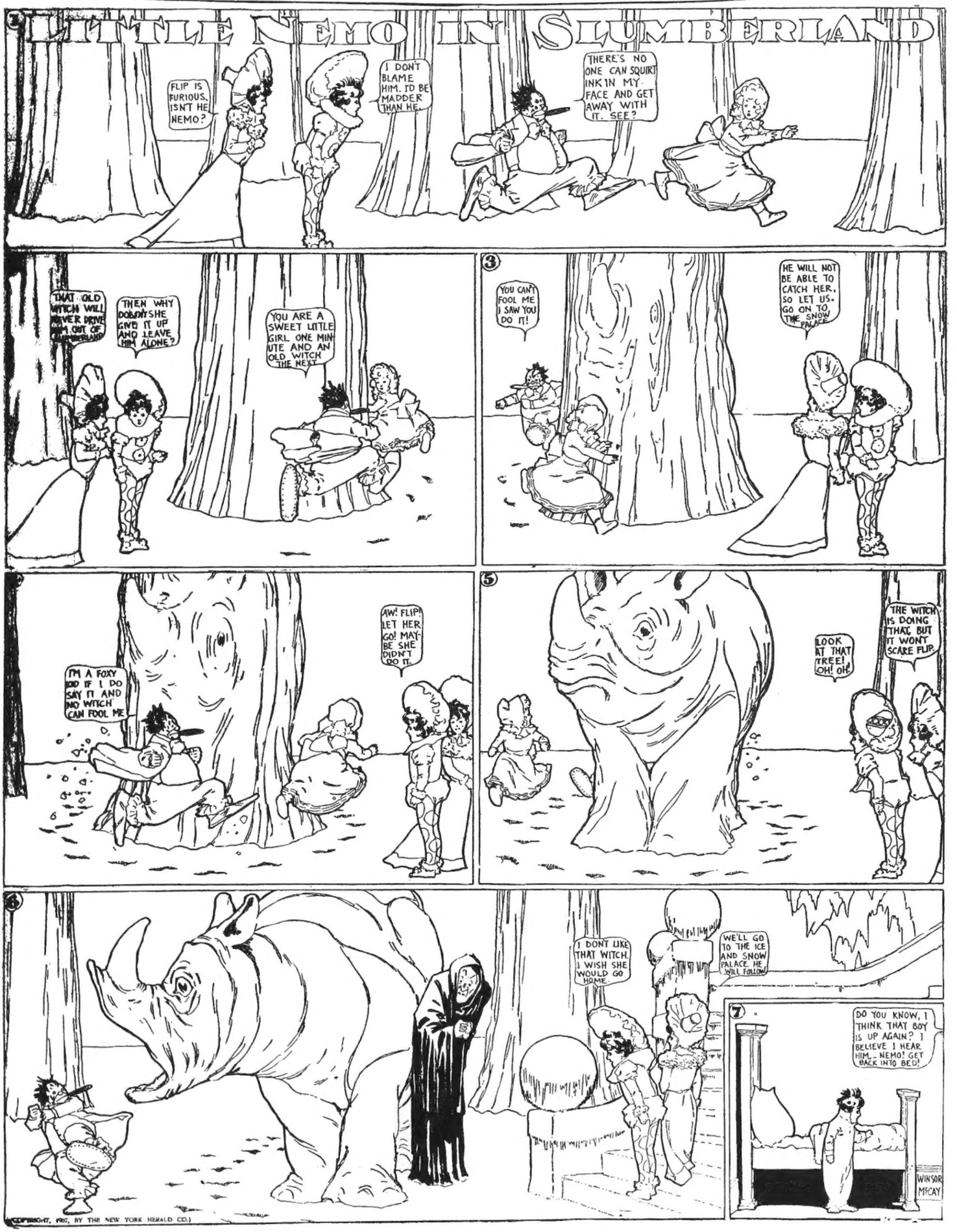
PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

WINSOR McCAY - TINTIN -
LUCIFERA - FERD'NAND
LE LONE RANGER
G. RI

Trimestriel - 11e année
No 47 - France: 20 F.
Etranger: 25 F.

THE MAGIC OF WINSOR McCAY


LITTLE NEMO IN SLUMBERLAND
FLIP IS FURIOUS, ISN'T HE, NEMO?
I DON'T BLAME HIM. I'D BE MADDER THAN HE
THERE'S NO ONE CAN SQUIRT INK IN MY FACE AND GET AWAY WITH IT. SEE?
THAT OLD WITCH WILL NEVER DRIVE HIM OUT OF SLUMBERLAND
THEN WHY DOESN'T SHE GIVE IT UP AND LEAVE HIM ALONE?
YOU ARE A SWEET LITTLE GIRL ONE MINUTE AND AN OLD WITCH THE NEXT
3
YOU CAN'T FOOL ME I SAW YOU DO IT!
HE WILL NOT BE ABLE TO CATCH HER. SO LET US. GO ON TO THE SNOW PALACE
I'M A FOXY KID IF I DO SAY IT AND NO WITCH CAN FOOL ME
AW! FLIP! LET HER GO! MAYBE SHE DIDN'T DO IT.
5
LOOK AT THAT TREE! OH! OH!
THE WITCH IS DOING THAT, BUT IT WON'T SCARE FLIP.
I DON'T LIKE THAT WITCH. I WISH SHE WOULD GO HOME.
WE'LL GO TO THE ICE AND SNOW PALACE. HE WILL FOLLOW
7
DO YOU KNOW, I THINK THAT BOY IS UP AGAIN? I BELIEVE I HEAR HIM.- NEMO! GET BACK INTO BED!
WINSOR McCAY
COPYRIGHT, 1907, BY THE NEW YORK HERALD CO.

SOMMAIRE

Le monde du rêve et du merveilleux
par Bijane Attar Hamedi 3

La 8e Convention de la bande dessinée 11

Lucifera
par Numa Sadoul 15

Défense et illustration...
par Ugo Scotto 23

Trafics et influences (2)
par Pierre Couperie 28

Les grandes séries françaises de l'après-guerre en format italien
par Jean Fourié 29

G. Ri, un dessinateur pas comme les autres
par Jean Monniot 35

Lucca 12
par Andrea Bacco 43

Ferd'nand
par Edouard François 45

Echos
par Pierre Couperie 49

Le Lone Ranger démasqué
par Eric Leguèbe 59

Fondateur : Claude Moliterni. Edition-Administration : SRP éditeur, 38, rue Marceau, 94-Ivry - Tél. 672.30.40. Publicité : SRP, 38, rue Marceau, 94-Ivry. R.C. Seine 62 B 2478. C.C.P. Paris 14 199 85. Imprimé par la SERG-Ivry. Rédacteur en chef : Edouard François. Comité de rédaction : Pierre Couperie - Edouard François. Maquette : Claude Le Gallo. Directeur de la publication : Robert Cottereau.

Correspondants : U.S.A. : David Pascal (I.C.O.N.). Belgique : André Leborgne (C.A.B.D.). Suisse : Francisco de la Fuente. Italie : Rinaldo Traini (Immagine), Gli Amici del Fumetto. Espagne : Luis Gasca. Suède : Sture Hegerfors (Swedish Academy of Comic strip). Hollande : Het Stripchap. Japon : Kosei Ono. Yougoslavie : Irvin Rustemagic. Finlande : Heikki Kaukoranta. Portugal : Vasco Granja. Brésil : Enrique Lipszyc. Argentine : David Lipszyc. Canada : Robert La Palme. Allemagne Fédérale : Robert Œhler.

Dépôt légal : 1er janvier 1977

ABONNEMENTS
(France et Communauté)
65 francs

ETRANGER
85 francs français

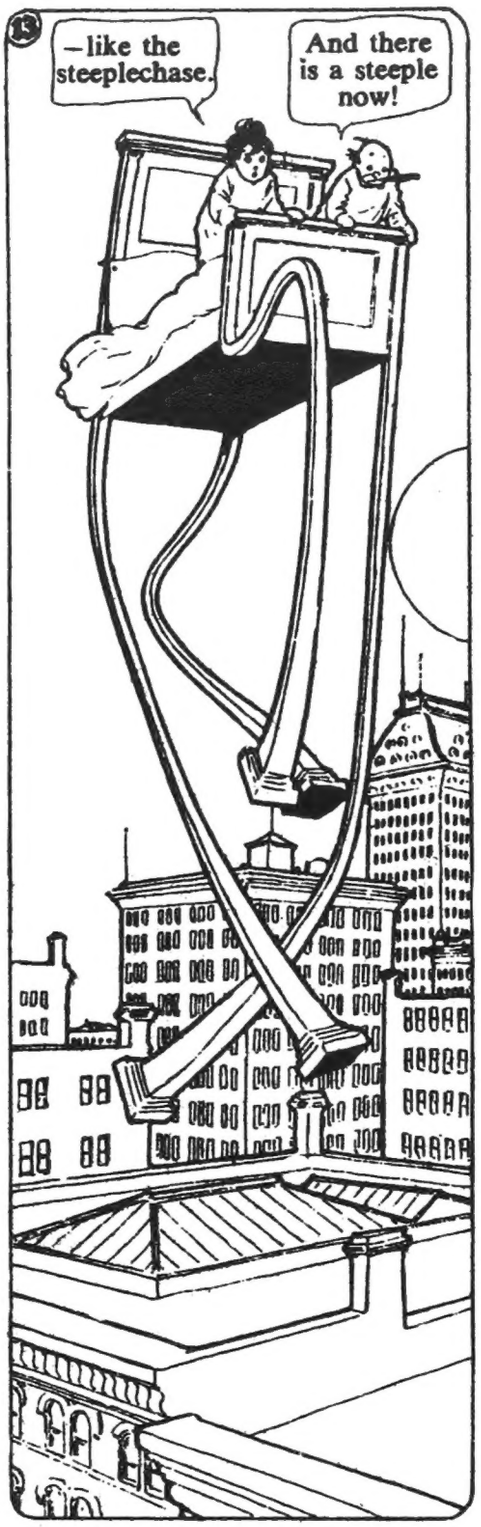
Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.

La direction de Phénix n'est pas responsable des manuscrits ou documents qui lui sont adressés. Les opinions émises par nos collaborateurs sont strictement personnelles, elles n'engagent donc que leurs signatures.

Commission paritaire N° 45 980

MONSIEUR BARTHÉLÉMY!
AH, LÀ, LÀ! SI TU SAVAIS, PHILÉMON, SI TU SAVAIS...
JAMAIS JE N'AI ÉTÉ AUSSI HUMILIÉ, MON PETIT, JAMAIS. AH, LÀ, LÀ!...
?
ON M'AVAIT POSÉ SUR UNE CHEMINÉE... TU TE RENDS COMPTE?... SUR UNE CHEMINÉE!... COMME UN BIBELOT... UN VULGAIRE BIBELOT... À MON ÂGE... QUELLE HONTE!... QUELLE HONTE!...
AH BON?... VOUS AUSSI?
HEUREUSEMENT J'AI RÉUSSI À M'ÉVADER... CELA N'A PAS ÉTÉ FACILE, ÇA NON ALORS!... AH, LÀ, LÀ!... LE "A" A BIEN CHANGÉ... JE NE RECONNAIS PLUS RIEN ICI, PLUS RIEN...
OÙ EST PASSÉ MON PALAIS? QU'EST DEVENU VENDREDI?
?
HUM... SEUL ONCLE FÉLICIEN POURRAIT RÉPONDRE À TOUTES CES QUES...
AAAHHH!
!?
23

Fred « Philemon » © Dargaud ed.



LE MONDE DU REVE ET DU MERVEILLEUX

BIJANE ATTAR HAMEDI

INTRODUCTION AU REVE. 1.

Pour être véritablement populaire, la bande dessinée doit nous faire voir un bout de monde sublime, faire briller les points fluorescents qu'on entrevoit dans nos espoirs les plus saoûls, ouvrir une fenêtre sur le rêve.

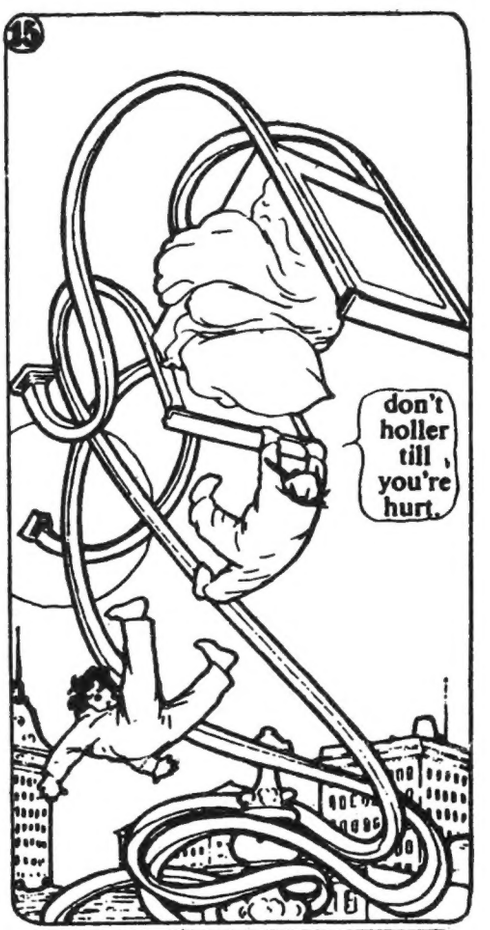
Elle doit nous faire découvrir des paysages nouveaux, les labyrinthes, les jungles intérieures, les savanes et les plaines immenses qu'on pourra ensuite peupler de ce que la fantaisie voudra. Il deviendra alors possible de marcher sur l'eau, de léviter dans l'espace en toute conscience, d'imaginer les commencements du monde, de parler aux autres planètes en se grimant avec les étoiles, de vivre dans des bulles d'air, de fumer l'avenir, de voyager en mongolfière, de s'incarner dans un cheval volant, de se laisser pousser des tentacules de couleur pour découvrir ses pouvoirs enfouis, de danser sur la voie lactée, de donner la mesure du temps à venir, de s'installer dans une aurore boréale, de passer sans se mouiller entre les gouttes d'un arc-en-ciel, d'ouvrir dans son crâne un passage aux oiseaux migrateurs.

Nous avons tous besoin d'utopie, car c'est bien l'antidote nécessaire à l'horreur de ce monde. En cela, rien n'est interdit. L'imprévu et l'excentricité sont encouragés, l'audace conseillée. Parmi les histoires qui circulent dans notre inconscient collectif, celle-ci : un oiseau fait découvrir à deux petits enfants la lumière du jour, le bleu du ciel, le vent des prairies, le sable des châteaux, et la rivière faite entièrement de leurs pleurs...

Les rêves peuvent être aidés, dans la nouvelle bande dessinée, par l'absorption d'hallucinogènes divers : graines, fleurs, feuilles, herbe ou racines. Ces substances conduisent l'expérimentateur aux provinces du rêve ; rêve qui se transforme vite en visualisation. Le dessin établit alors un rapport ironique avec les choses : il suffit d'évoquer un coq pour entendre son cocorico, de penser à une farce pour voir apparaître devant ses yeux mille petits génies moqueurs, de se remémorer une amitié douteuse pour qu'apparaissent des fascios. On a l'impression que les images se créent toutes seules, qu'il suffit seulement au dessinateur de bien ramasser son encre. Le rêve, ni les visions, n'ont besoin d'être sollicitées. Elles s'offrent d'elles-même pour pouvoir ensuite se greffer sur une idée, et raconter une histoire réussie. Ce genre de dessin grouille généralement de personnages tout à fait inattendus, petits clowns, légers et sympathiques compagnons de voyages qui guident et initient le lecteur au rêve. Ils ont pour cela un mandala sur leur vêtement.

Mais nous allons pénétrer au royaume du merveilleux en compagnie de célèbres rêveurs : Winsor Mc Cay, Fred, Colman Cohen, J.-C. Forest et Gigi, avec lesquels nous nous évaderons pour quelque temps de la réalité.

Winsor McCay, « Little Nemo in Slumberland ».



C. Moliterni et R. Gigi, « Agar », © Dargaud éd.

A - LITTLE NEMO, LE PETIT GARÇON AUX REVES D'OR

Situons tout d'abord les principaux personnages de délicate somptuosité de Little Nemo (1). Outre Little Nemo lui-même, petit garçon rêveur et voyageur, il y a là Morphée, roi de Slumberland (pays du sommeil), heureux personnage barbu à l'infinie bonté. Il y a aussi le Père Noël, tel que se l'imaginent les enfants, le Père Temps, qui apparaît joyeusement à la fin de chaque année, et qui nous fait entrer dans la nouvelle, Boule de neige de la Vallée du silence, des géants, des nymphes, des sirènes, la princesse de verre, et des dizaines d'autres personnages qui participent avec leurs costumes et leur fantaisie à la splendeur des rêves de Little Nemo.
Les lieux et les choses de Slumberland sont formés par des boutons de miel, une fontaine de soda,, un océan d'eau de rose pure, un palais de crème glacée, des îles de sucre candi et une foule d'autres choses magnifiques nées de l'imagination fleurie des petits enfants. On peut dire à ce propos que les rêves de Little Nemo sont des désirs imagés, ou « désirs solidifiés », selon l'expression de Salvador Dali. C'est un monde magnifient, riche, prolixe, riant de myriades de couleurs changeantes, fait du désir sans borne des petits enfants. Et d'un désir qui pour exister doit changer sans discontinuer.

La transformation

Dans cet univers, tout se transforme en tout. Le décor, les personnages, les lieux, les situations, les aventures, les pensées, la nature toute entière change. Même le support de tout cela peut changer ! La feuille de papier journal peut se déchirer ! Nous assistons au mouvement perpétuel de ce qu'il est trop commode d'appeler le monde inanimé. Prenons un exemple : une bande de terre peut se transformer en eau, qui se change en tourbillon, qui se change en feu d'artifice, qui redevient eau, étendue salée pour être plus juste, qui se mue en clair de lune, qui se métamorphose en plage promenade, qui se modifie en volcan en éruption, puis en crevasses, en tremblement de terre, puis en herbe que remplace une forêt tropicale où nos héros sont attrapés par des singes qui les enferment dans des caisses, et qui les expédient au zoo où un gorille essaiera de les dresser ! Ils atterriront enfin au cirque où ils apprendront des tours pour amuser la galerie (simiesque) ! On imagine facilement que toutes ces péripéties sont, au propre comme au figuré, hautes en couleurs. La couleur dans le merveilleux de Little Nemo n'est pas un simple coloriage. Elle a un rôle expressif, un rôle sensible. Elle sert à préciser tel ou tel trait, à parfaire une situation, à en transformer une autre. Elle souligne la féérie du rêve, ou sa transformation en cauchemar, ce qui arrive bien rarement, il faut le dire. Nous sommes avec Little Nemo dans un monde en perpétuelles correspondances. Nous sommes toujours en train de détecter de nouvelles interférences, entre nous même et le monde incroyable qui nous entoure. Si cela est la magie, alors nous sommes tout près de trouver ce « lieu de rencontre totalement insoupçonné jusqu'alors où se confrontent et s'épousent les formes du bestiaire sidéral, de la germination, de la traction mécanique, et l'épanouissement des cristaux (1). Si la magie, c'est croire à l'efficace du désir, alors nous évoluons dans un monde magique où tout entre en rapport enrichissant avec tout.
Mais dans le même temps que l'objet est métamorphosé, il perd son identité, et l'on peut avancer que ses liens avec la réalité sont brisés, puisqu'il deviennent autre. Rêver est donc un acte libérateur qui transforme le réel.
Toutes ces transformations amènent également une extension de l'espace. Little Nemo ne rêve jamais de sa chambre. Il s'en va, vers des ailleurs meilleurs. Il ouvre l'espace et découvre un nouvel univers. Il agrandit l'horizon du monde et éclaire les choses d'une lumière nouvelle. Il a la vue longue des grands découvreurs d'invisible, et des grands architectes aussi, à preuve l'admirable générosité des décors dans lesquels il évolue. Il n'hésite pas une seconde à devenir minuscule pour se rendre dans le domaine de l'infiniment petit, à la recherche des fleurs, de leur pistil, de leur corolle et de leur sève même, pour explorer les fruits, l'herbe douce, les insectes, les flocons de neige. Il est aussi tout naturellement capable de devenir un géant pour pouvoir explorer l'immense : les phénomènes naturels, le vent, les grandes villes, etc...
On peut dire que Winsor Mc Cay, le créateur de Little Nemo, voyait grand. Il ne fixait pas de limite à l'humain. Alors qu'il part faire une course avec ses amis Flip et Kiddo, le fils de l'homme caoutchouc, Nemo ne fait rien de moins que le tour du monde. Ou bien, lorsqu'ils s'amusent à plusieurs à descendre sur une rampe d'escalier, elle ne fait que déboucher sur l'espace inter-sidéral. En toute simplicité.

Le rêve

Nous allons maintenant étudier le rôle du rêve proprement dit. Chez Little Nemo, le rêve n'est pas une parenthèse, quelque chose qu'on a vite fait d'oublier, des images baladeuses sans intérêt, comme chez la plupart des hommes. Toutes ses aventures sont au contraire nocturnes. Nous ignorons tout de la vie diurne du petit enfant. Dans le Premier manifeste du Surréalisme, André Breton émet l'idée qu'il pourrait ne pas y avoir une infinité de rêves dans la vie, mais bien un seul rêve, sorte de canal mélodique sur lequel il suffit de se brancher chaque nuit. Le rêve serait une activité continue, portant trace d'organisation. Ce serait un flux d'images qui poursuivent tous la même histoire, l'histoire d'une vie. Et pour souligner cette suite continue, André Breton dira : « Mon rêve de cette dernière nuit,

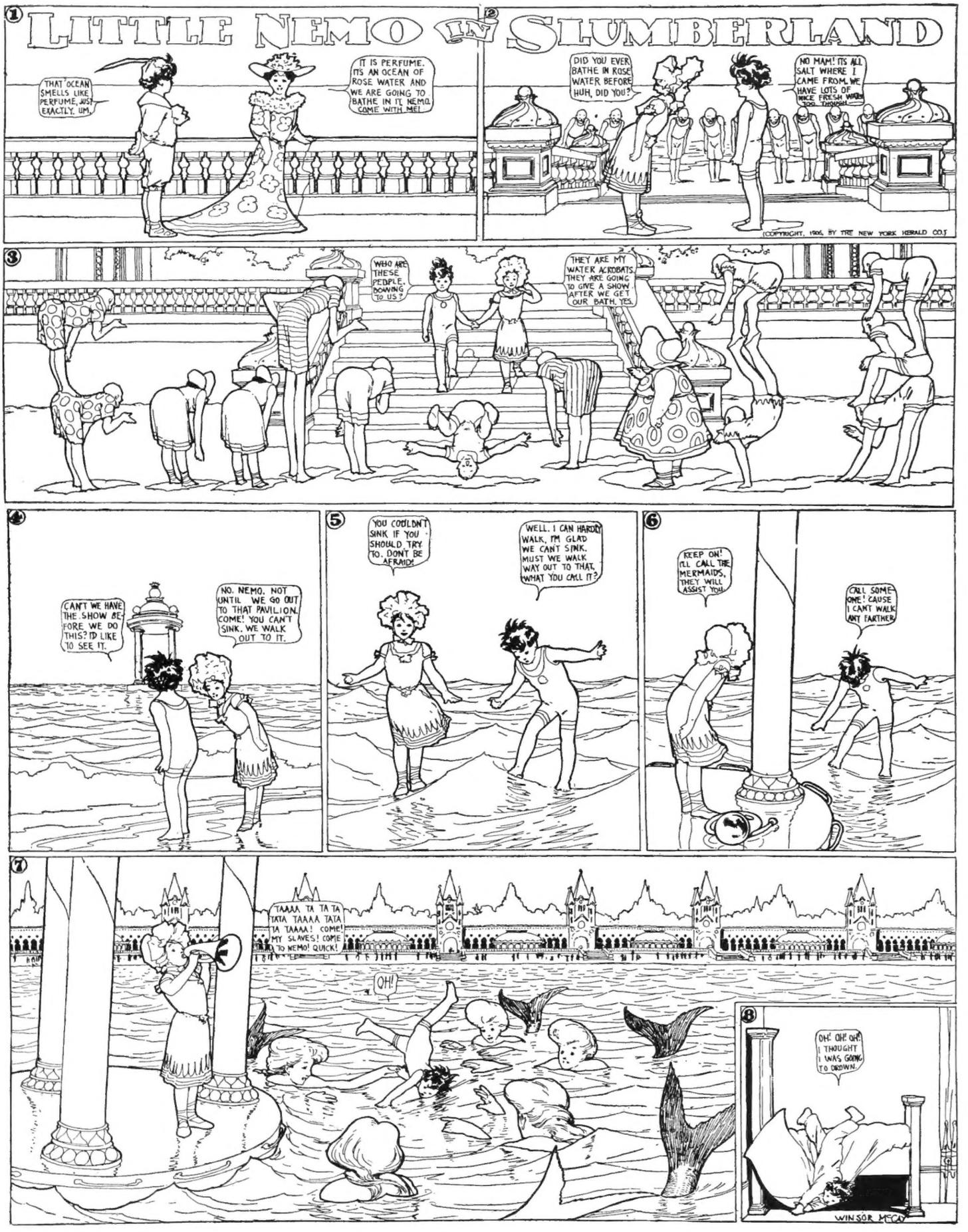
(1) Little Nemo in Slumberland. Winsor Mc Cay.

(1) Le Surréalisme et la peinture. André Breton. page 162.

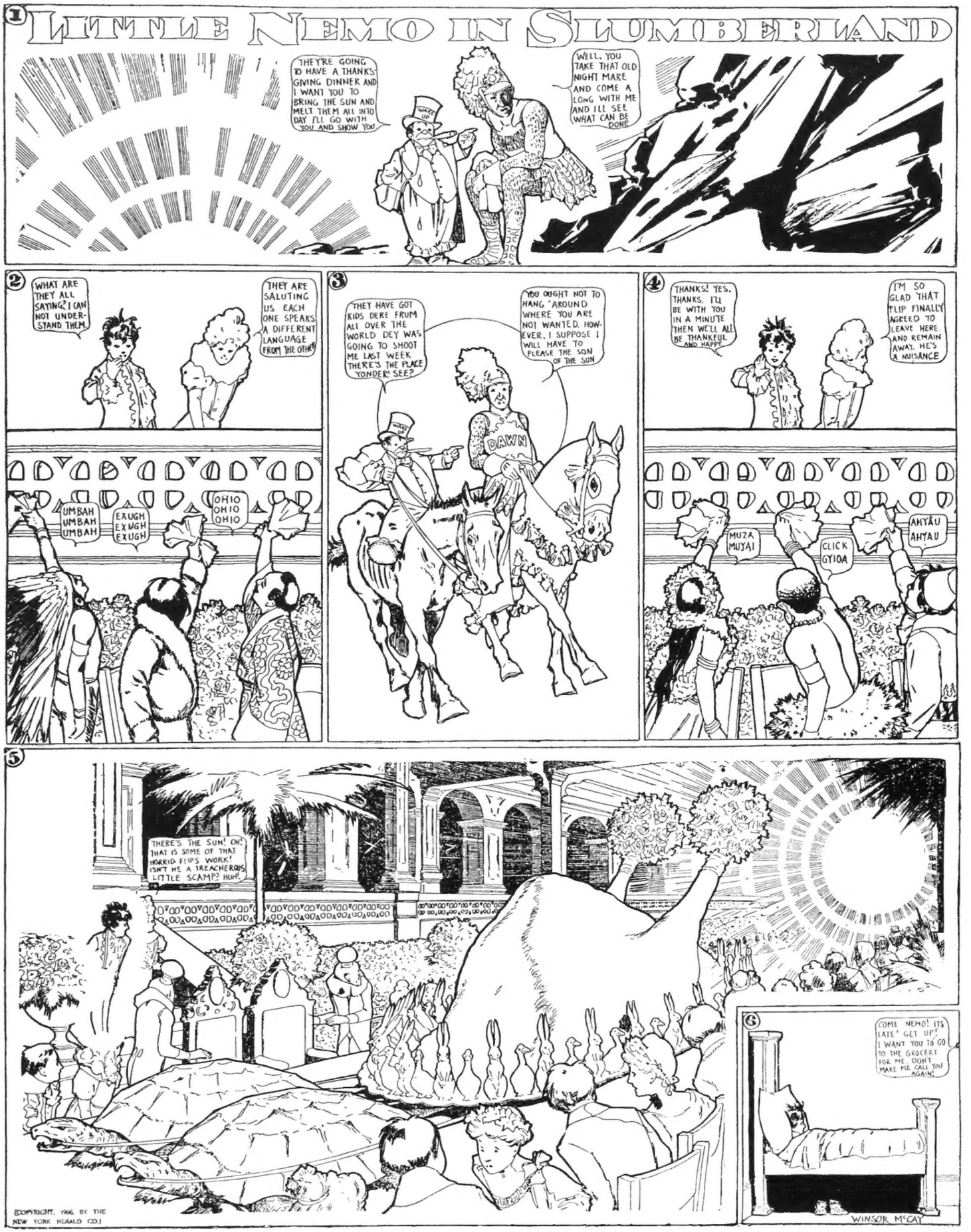
THE TORONTO DAILY STAR

SATURDAY
AUGUST 25 1906.

LITTLE NEMO IN SLUMBERLAND


1
THAT OCEAN SMELLS LIKE PERFUME, JUST EXACTLY. UM.
IT IS PERFUME. ITS AN OCEAN OF ROSE WATER AND WE ARE GOING TO BATHE IN IT, NEMO. COME WITH ME!
2
DID YOU EVER BATHE IN ROSE WATER BEFORE HUH, DID YOU?
NO MAM! ITS ALL SALT WHERE I CAME FROM. WE HAVE LOTS OF NICE FRESH WATER TOO, THOUGH
(COPYRIGHT, 1906, BY THE NEW YORK HERALD CO.)
3
WHO ARE THESE PEOPLE, BOWING TO US?
THEY ARE MY WATER ACROBATS. THEY ARE GOING TO GIVE A SHOW AFTER WE GET OUR BATH. YES.
4
CAN'T WE HAVE THE SHOW BEFORE WE DO THIS? I'D LIKE TO SEE IT.
NO. NEMO. NOT UNTIL WE GO OUT TO THAT PAVILION. COME! YOU CAN'T SINK. WE WALK OUT TO IT.
5
YOU COULDN'T SINK IF YOU SHOULD TRY TO. DON'T BE AFRAID!
WELL. I CAN HARDLY WALK, I'M GLAD WE CAN'T SINK. MUST WE WALK WAY OUT TO THAT, WHAT YOU CALL IT?
6
KEEP ON! I'LL CALL THE MERMAIDS, THEY WILL ASSIST YOU.
CALL SOMEONE! CAUSE I CAN'T WALK ANY FARTHER.
7
TAAAA TA TA TA TATA TAAAA TATA TA TAAAA! COME! MY SLAVES! COME TO NEMO! QUICK!
OH!
8
OH! OH! OH! I THOUGHT I WAS GOING TO DROWN.
WINSOR MCCAY

FOUR PAGES. COMIC SECTION. THE TORONTO DAILY STAR SATURDAY DECEMBER 1 1906


1
LITTLE NEMO IN SLUMBERLAND
THEY'RE GOING TO HAVE A THANKS GIVING DINNER AND I WANT YOU TO BRING THE SUN AND MELT THEM ALL INTO DAY I'LL GO WITH YOU AND SHOW YOU
WELL, YOU TAKE THAT OLD NIGHT MARE AND COME A LONG WITH ME AND I'LL SEE WHAT CAN BE DONE
2
WHAT ARE THEY ALL SAYING? I CAN NOT UNDERSTAND THEM.
THEY ARE SALUTING US. EACH ONE SPEAKS A DIFFERENT LANGUAGE FROM THE OTHER
UMBAH UMBAH UMBAH
EXUGH EXUGH EXUGH
OHIO OHIO OHIO
3
THEY HAVE GOT KIDS DERE FRUM ALL OVER THE WORLD DEY WAS GOING TO SHOOT ME LAST WEEK THERE'S THE PLACE YONDER! SEE?
YOU OUGHT NOT TO HANG AROUND WHERE YOU ARE NOT WANTED. HOWEVER, I SUPPOSE I WILL HAVE TO PLEASE THE SON OF THE SUN
WAKE UP
DAWN
4
THANKS! YES. THANKS. I'LL BE WITH YOU IN A MINUTE THEN WE'LL ALL BE THANKFUL AND HAPPY
I'M SO GLAD THAT FLIP FINALLY AGREED TO LEAVE HERE AND REMAIN AWAY. HE'S A NUISANCE
MUZA MUJAI
CLICK GYIOA
AHYAU AHYAU
5
THERE'S THE SUN! OH! THAT IS SOME OF THAT HORRID FLIP'S WORK! ISN'T HE A TREACHEROUS LITTLE SCAMP? HUH!
6
COME NEMO! IT'S LATE! GET UP! I WANT YOU TO GO TO THE GROCERY FOR ME. DON'T MAKE ME CALL YOU AGAIN!
WINSOR McCAY
COPYRIGHT, 1906, BY THE NEW YORK HERALD CO.

Flip et le Chevalier de l'Aube.

1
LITTLE
WELL, FLIP THERE'S THE MOON. SHALL WE MAKE A LANDING OR NOT? WHAT DO YOU SAY?
CERTAINLY WE WILL! LETS LOOK IT OVER! SEE WHAT ITS LIKE!!
2
NEMO IN
WE ARE GETTING GOOD AND CLOSE TO IT NOW, NEMO! I WISH I HAD A TELESCOPE!
I'LL GET YOU ONE! WHAT DO YOU SAY IT IS MADE OF, FLIP?
3
SLUMBERLAND
IT IS SUPPOS-ED TO BE MADE OF GREEN CHEESE BUT DOGGED IF I SEE ANY CHEESE! LOOKS LIKE FLOWERS!
WE'LL SOON KNOW NOW. WE ARE GETTING CLOSER AND CLOS-ER TO IT! I'VE HEARD IT WAS MADE OF HONEY!
4
ITS AN EAST-ER LILY FOREST. TELL THE CAPTAIN TO BE CARE-FUL NEMO!
IT LOOKS LIKE WE'RE GOING TO HAVE A HARD TIME LAND-ING AMONG THOSE LILIES I'M THINKING.
5
WELL! THESE ARE REAL EASTER LILIES, AREN'T THEY, EH? WOW! LOOK AT 'EM! UM!
THIS SHOULD BE A GREAT PLACE TO LIVE! THINK OF IT! A FOREST OF EASTER LILIES!
6
OH! I HOPE WE DO NOT GET OUR SHIP CAUGHT IN THE BRANCHES OF THESETREES! OH! I SEE THE GROUND FLIP!
HEY, CAPTAIN! TAKE IT EASY! LOWER VERY SLOW. NOW! THAT'S IT!

Winsor McCay, « Little Nemo in Slumberland ».

peut-être poursuit-il celui de la nuit précédente, et sera-t-il poursuivi la nuit prochaine, avec une rigueur méritoire (1) ». Et c'est précisément ce qui se passe pour Little Nemo. Jamais un rêve n'est définitivement brisé par le réveil, jamais au grand jamais il n'est absurde, ou alors c'est de l'absurde très compréhensible par tous ceux qui ont une âme d'enfant. A chaque fin de rêve, Nemo tombe dans la réalité... mais pour un temps seulement. Tous ses amis ont d'ailleurs toujours peur qu'il ne se réveille au moment crucial, et il a, cela est invariable, toujours du mal à se réveiller. Il le fait le plus souvent disant qu'il aimerait tant se rendormir ! Et continuer à fouler si légèrement la crête de l'imagination. Little Nemo est un rêveur invétéré, et on a pu dire de Winsor Mc Cay, comme pour les grands visionnaires chez lesquels la création, tellement indépendante, se détache de l'œuvre, que son œuvre rêvait pour lui. Little Nemo n'est pas un petit garçon à la tête constamment dans les nuages, mais c'est un rêveur véritable, de ceux qui vivent leurs rêves, qui les habitent, de ceux qui les sèment, et les récoltent sublimés, en permanence. « Tout l'art, cette seconde vie, est une entreprise de rêves » disaient les Surréalistes, qui donnaient sans le savoir la meilleure définition de la vie de Little Nemo. Le rêve comme la vie sont des entreprises dont les machines ne rouillent jamais. Les jeux du hasard et de l'imagination en sont les meilleurs garants. Et quelle imagination ! Novalis à son tour affirmait que « le rêve nous préserve contre la régularité, la monotonie de la vie... » Assurément, poursuit-il « nous vieillirions plus vite sans les rêves ». Cela nous confirme d'une part dans l'éternelle jeunesse de Little Nemo, mais en donne d'autre part la recette. Car rêver, c'est boire continüment à la fontaine de Jouvence. C'est se laver l'âme, c'est se régénérer l'esprit, c'est préparer un terrain favorable pour toutes les envolées de l'imagination active. C'est garder pour soi ses images en alerte, et c'est se donner le loisir de vivre d'inimitables aventures. Ceux qui manquent souvent à l'appel de cette ingéniosité, ce sont précisément les adultes. Le monde des adultes, vu par Little Nemo n'est que la chambre des horreurs, un défilé de têtes démesurément grotesques. C'est un monde absurde et distordu. Lorsque l'on demande par exemple à un professeur quelle heure il peut être, question simple s'il en fut, il vous répond Février moins le quart. Toutes les histoires des adultes sont sans raison, désuètes, tellement inutiles.

(1) Premier manifeste du Surréalisme. page 25.

16
WHOOPEEE! BUT I WAS SCARED! I'M GLAD I WAS JUST DREAMING!
THERE GOES THAT BOY AGAIN! OUT OF BED!
WINSOR McCAY

Toujours à propos de son éternelle jeunesse, il n'est pas déplacé de parler des rêves inspirants de Little Nemo. Des rêves inspirants pour petits et grands. Quel est en effet le lecteur qui ne rêve pas de contruire et d'habiter des palais aussi magnifiques, et qui ne « titille » pas son imagination pour y parvenir ? Quel est celui ou celle qui ne rêve de participer à des fêtes aussi somptueuses, de se parer de vêtements aussi colorés, de vivre littéralement une imagination aussi féconde ? Oui, le rêve est dans toutes les têtes. N'est-il pas merveilleux d'appeler à soi de si jolies apparitions, de laisser venir à soi ce monde serpentin où tout remue, où tout arrive ? Ce monde d'où il devient alors facile de magnifier les choses les plus simples. Ce monde qui permet d'aller au fond des nuits heureuses, de vivre ces grandes aventures de vie intérieure, de se délecter de ses propres visions, d'explorer cet extraordinaire théâtre qui bouge, de s'installer définitivement dans le rêve. Et l'on peut même aller plus loin. On peut dire que Little Nemo, l'homme donc, attiré par la princesse merveilleuse qui l'attend toujours, la femme, c'est l'esprit à la recherche perpétuelle de son âme. Seul leur mariage pourra réaliser l'unité de l'être. Unité de l'extérieur et de l'intérieur, union de la nature et de l'homme, sans laquelle la vie serait mutilée. Mais Nemo a un frère ennemi, Flip, qui symbolise la ruse, et qui l'en empêche pendant assez longtemps. Flip, c'est la lumière qui fait disparaître le sommeil, c'est le soleil qui efface le rêve de ses rayons éblouissants, c'est la clarté devant laquelle fuit la nuit, Flip est le neveu du Cavalier de l'Aube qui apporte le soleil et qui fait tout disparaître dans le jour. Sur le chapeau de Flip, il est écrit : « wake up », réveillez-vous. Flip est un empêcheur de rêver en rond ; et qui n'alimente en rien, lui le prince un tantinet bouffon de la réalité, les multiples péripéties du rêve. Il garde au contraire constante sa menace, de faire revenir le jour, ce qui veut dire en d'autres termes que les ténèbres, aussi belles soient-elles, ne peuvent jamais lutter contre la lumière du jour, sachant pourtant que le rêve illumine la vie ! Winsor Mc Cay, autrement dit, ne se prend pas au sérieux. Il connaît l'éphémirité de ses chimères, et les traite en tant que telles. Il ne manque en cela, ni de finesse, ni d'humour.

Mars

Ceux qui manquent cruellement d'humour, ce sont les habitants de Mars. Sur cette planète, tout s'achète et se vend : il faut pour respirer acheter de l'air, il faut acheter des mots pour pouvoir parler, ce qui fait que les riches tiennent de longs discours, alors que les pauvres ne possèdent pour s'exprimer qu'un mot ou deux. Ils « peuvent entendre et parler, mais ils sont trop pauvres pour acheter des mots nouveaux. Certains gagnent à peine de quoi payer leur licence de vie (1) ». Tout, absolument tout sur Mars, appartient à M. Gosh. C'est un dictateur qui possède tout l'argent et donc tous les pouvoirs de la planète. Lorsqu'il attrape un pirate, M. Gosh, grand voleur lui-même, en fait un conseiller privé. Dans un autre domaine, il existe sur Mars des soldats nés. Un canon leur pousse entre les omoplates. Tout ceci nous prouve que la critique sociale n'était point absente de l'œuvre de Winsor Mc Cay. Lui aussi, comme beaucoup d'auteurs modernes, a voulu montrer la réalité sur terre en la projetant dans la fiction. Inventer un monde imaginaire pour ne pas avoir à dire les choses trop crûment, et briser le charme délicat de son œuvre. Pour se réserver également une marge d'où toutes les extrapolations soient possibles. Mars ici tient le rôle d'un négatif caricatural de la société américaine. Mars est un monde de ténèbres perpétuelles : « La lumière solaire ne pénètre pas dans les profondeurs. Alors nous la captons et la gardons dans d'immenses réservoirs d'où elle sert comme lumière du jour ». Ce qui montre bien que Winsor Mc Cay a le désir de mettre fin aux ténèbres morales dans lesquelles l'homme est plongé, éclairer autrement dit, l'existence, sous l'angle du rêve. Et le procédé suivi est l'appel à l'irrationnel qui transforme la vie. Procédé utilisé dans ses plus infimes détails par un auteur moderne comme Fred.

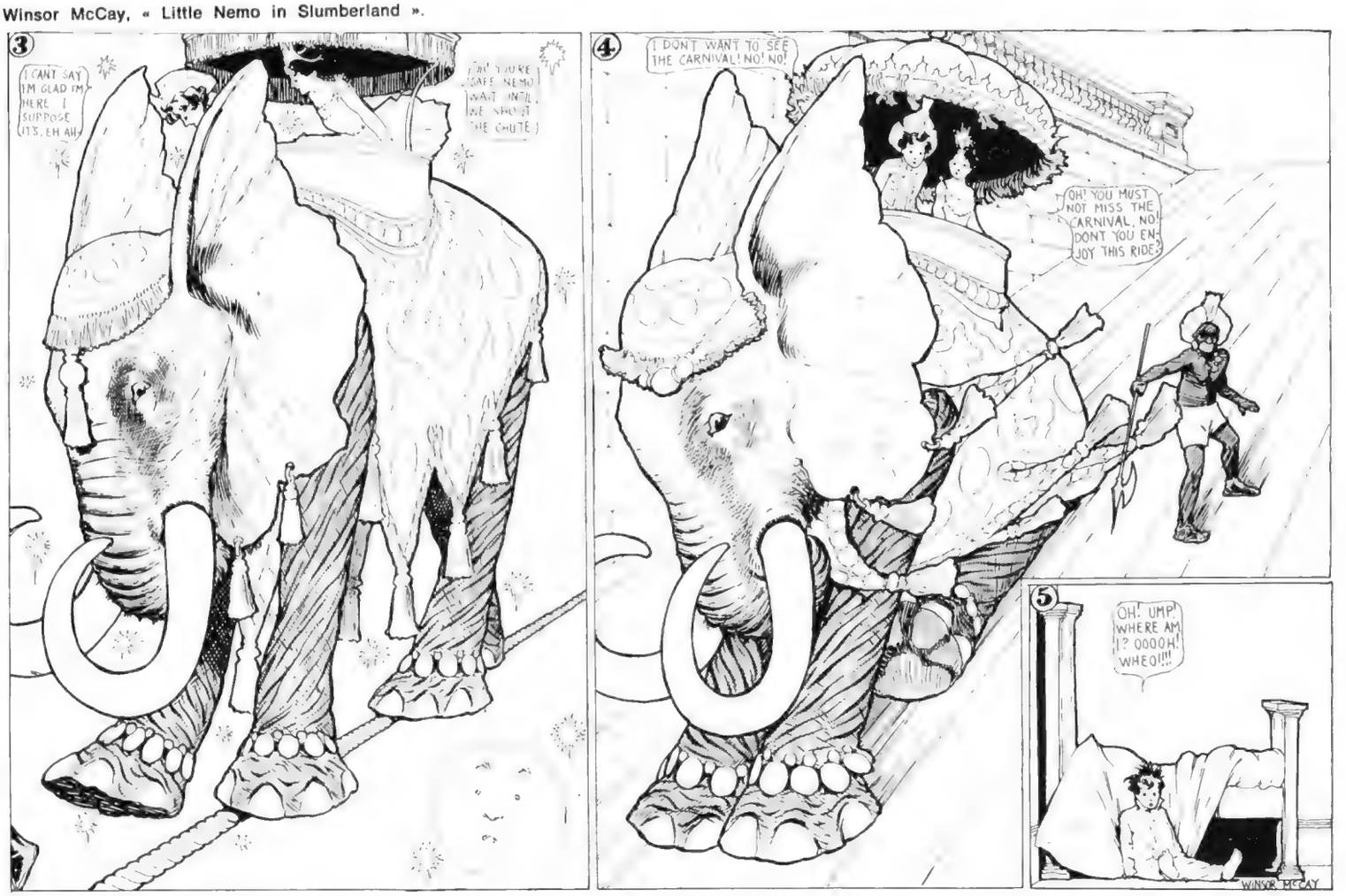
(1) Little nemo in Slumberland.

A suivre . . .

BIJANE ATTAR HAMEDI

Prochain article : FRED

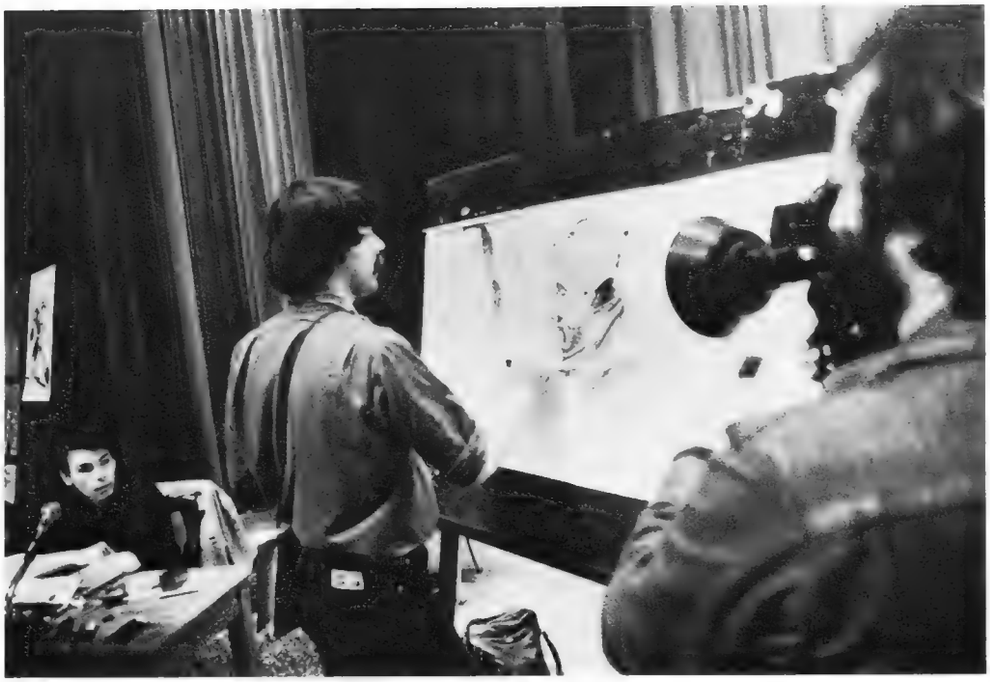
Winsor McCay, « Little Nemo in Slumberland ».


3
I CANT SAY I'M GLAD I'M HERE I SUPPOSE IT'S, EH AH!
(OH! YOU'RE SAFE NEMO! WAIT UNTIL WE SHOOT THE CHUTE!)
4
I DONT WANT TO SEE THE CARNIVAL! NO! NO!
OH! YOU MUST NOT MISS THE CARNIVAL, NO! DONT YOU ENJOY THIS RIDE?
5
OH! UMP! WHERE AM I? OOOOH! WHEO!!!!
WINSOR McCAY

La Convention de la Bande Dessinée à la Maison de la Mutualité. (Ph. Gérard Guégan.)

LA HUITIEME CONVENTION DE LA BANDE DESSINEE

Tibet. (Ph. Guégan.)

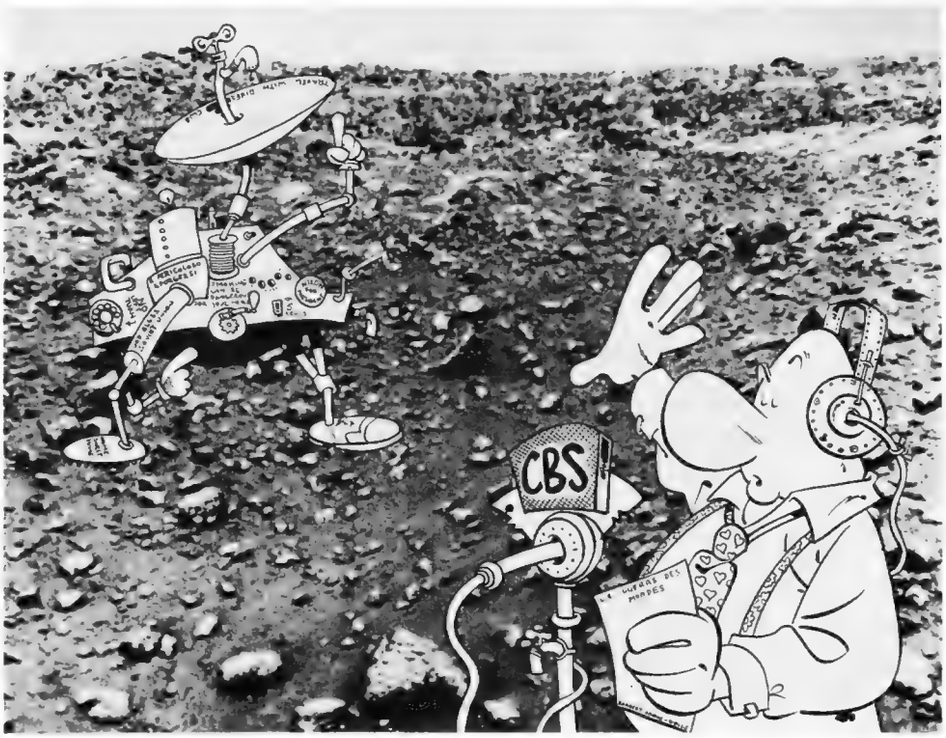


Bilal participant au coup pour coup dont le thème était : L'an 2000. (Ph. Guégan.)

Le stand anglais. (Ph. Guégan.)

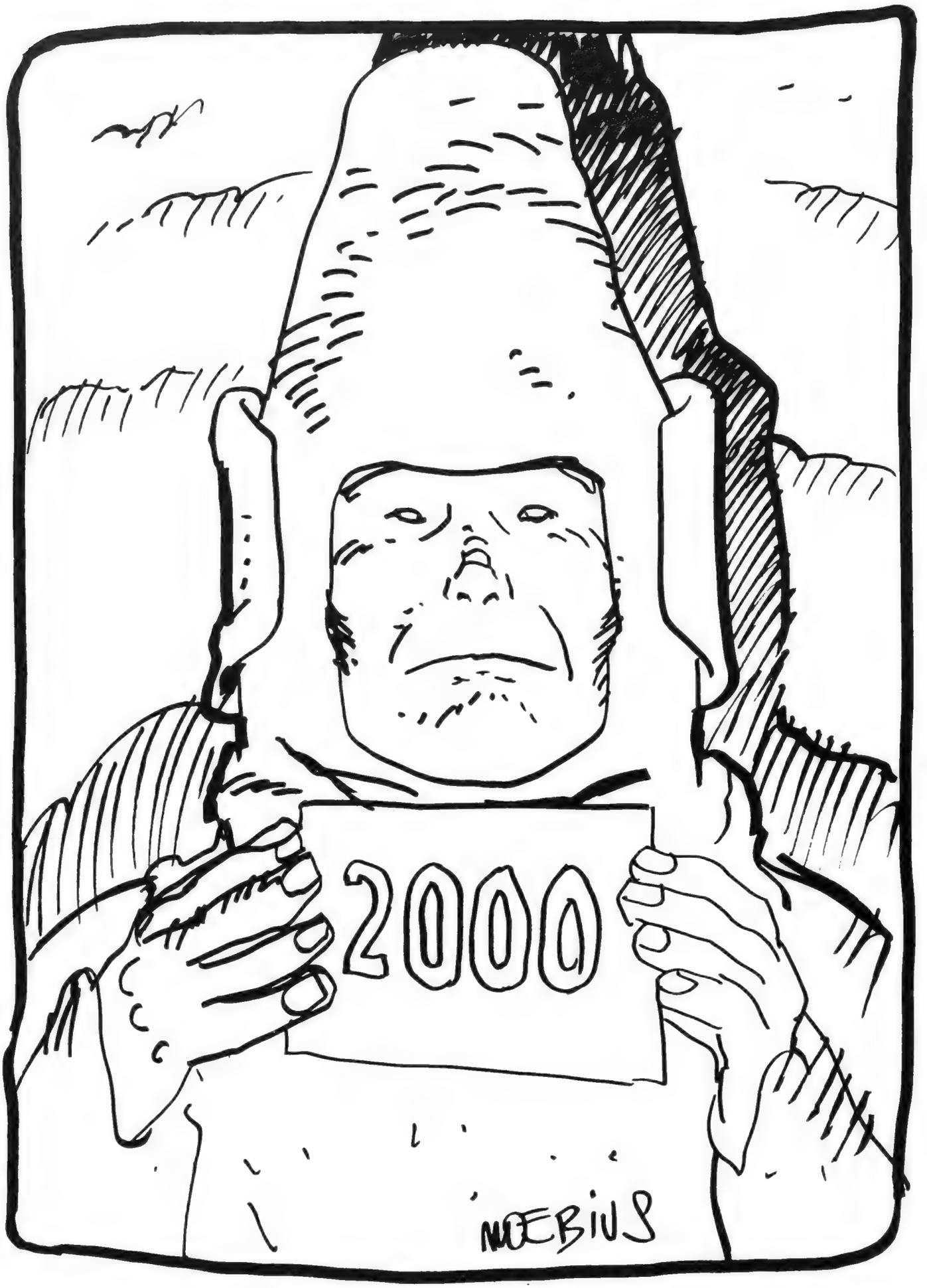
Une vue de la manifestation. (Ph. Guégan.)

« An 2000 ». L'atterrissage sur Mars de Viking, par Michel Greg. Dessin de Greg sur photo Usis.



Gigi « Agar ».

ON S'EST TROMPÉ DANS NOTRE PÉRIPLE DANS LE TEMPS
CE N'EST PAS L'AN 2000 C'EST 1976 MAIS REGARDE DEVANT TOI, TOUS CES GENS LA SERONT DES CONTEMPORAINS DE L'AN 2000
— C'EST POUR NOUS D'AUJOURD'HUI 1976 C'EST LA PRÉHISTOIRE !


2000
MŒBIUS

Le coup pour coup de Cheret - Mic Delynx - Godard - Mordillo. (Ph. Guégan.)

Au cours du numéro 40, j'ai longuement résumé l'histoire de Luciféra, Faust, Marguerite et consorts. Il était nécessaire d'établir un tel schéma anecdotique pour se lancer en profondeur dans cette série de grande qualité et nager sans mal en ces eaux troubles de mythes et d'affrontements psychologiques. Maintenant qu'on y voit — j'espère — un peu clair, allons-y pour le deuxième acte, plongeons !...

Pour commencer, un peu d'histoire...

En dépit du titre de la bande, en dépit des apparences, Luciféra n'est pas la véritable vedette : c'est Faust, le héros, le fil conducteur, le personnage-clé de l'ensemble. Tout le monde connaît la légende allemande de ce vieil alchimiste qui vend son âme au Diable contre la jeunesse et la beauté. Transmise oralement dès le XV[e] siècle, puis rédigée par des conteurs germaniques (et aussi britanniques), cette légende prend des visages différents selon qui la rapporte. On peut en gros distinguer deux courants principaux : le premier fait de Faust un nécromancien, fils d'un paysan de Souabe ou de Brandebourg. Professant les sciences occultes, il signe un pacte avec Satan qui met à son service un démon familier, Méphistophélès. Celui-ci finit par l'étrangler, vers 1550... L'autre courant populaire — le plus répandu — conserve à Faust son caractère « noir » de sorcier et le fait naître à Mayence, au tout début du XV[e] siècle. Selon cette version célèbre, Satan l'entraîne aux Enfers alors qu'il atteint à peine l'âge de 24 ans. Plus tard, les conteurs embelliront la légende et feront de Faust un héroïque alchimiste à moitié saint, en proie au doute et au désespoir. Selon les traditions, les dates changent ainsi que la localisation du récit : il existe encore plusieurs villes allemandes pour prétendre qu'elles possèdent des reliques du fameux savant... Mais c'est grâce au théâtre que la légende est devenue vraiment célèbre, d'abord par la pièce de Christopher Marlowe (1589) — Faust est un personnage très populaire en Angleterre —, puis surtout par les deux tragédies de Goethe (1790 à 1831). Plus tard, l'opéra s'emparera du sujet : Hector Berlioz, Arrigo Boïto, Charles Gounod...

De l'histoire originale, le scénariste de « Luciféra » ne conserve que deux personnages : Faust et Marguerite. Méphistophélès existe plus ou moins sous les traits de Luciféra, démon femelle comme lui déléguée auprès du savant. Si quelques grandes lignes demeurent — les personnalités de Faust et de Marguerite, la nuit de Walpurgis transformée en Sabbat où cette dernière pactise avec le Mal, la mission trouble de Luciféra/Méphisto... —, la série dessinée s'échappe bien vite du canevas initial et bouleverse, enrichit, dévie le sens de la légende : ici, Faust n'est plus qu'un prétexte à des aventures héroïques et galantes, à des rebondissements multidirectionnels, une base sur laquelle s'échafaudent mille autres légendes, mille autres destinées (mille : n'exagérons rien !...). Et c'est un véritable tour de force que d'avoir pu conserver quasi intact le mythe de Faust tout en développant, à partir de ce centre, une théorie de mythes également superbes et merveilleusement intégrés à l'ensemble. Si

LUCIFERA

2[e] PARTIE

NUMA SADOUL

l'on accepte le principe de la datation courante, la série se situe dans les premières années du XV[e] siècle, grosso modo entre 1400 et 1450. Mais la précision historique ne tient évidemment plus à la lumière de certains événements précis intervenant en l'œuvre. Ainsi, « Luciféra » nous fait survoler en même temps l'Inquisition, les Croisades, l'Ordre Teutonique, la quête du Graal, pour ne citer que ces faits, les plus immédiatement vérifiables.

Un peu d'histoire, pour enchaîner...

Les historiens font généralement remonter l'Inquisition à 1215, sous la papauté d'Innocent III. Mais c'est réellement à partir de 1233 qu'elle se manifeste, Grégoire IX étant pontife. Alors, elle se développe comme on sait surtout en Espagne (où elle durera jusqu'en 1820 !). Il est donc plausible que Faust et Luciféra aient pu connaître l'Inquisition en plein XV[e] siècle. En ce qui concerne les personnalités du Grand Inquisiteur et de Frère Jean, rien de précis : des Grands Inquisiteurs, il y en a eu plus d'un, et si Frère Jean semble une invention du scénariste, il est probable que des moines fanatiques comme celui-là ont existé — existent — en grand nombre...

Là où tout se mélange allégrement, c'est quand nos héros partent en Croisade et rencontrent Saladin ou Urbain II. Les Croisades, au nombre de huit, s'étalèrent de 1096 à 1270, donc bien avant l'époque où se situe « Luciféra ». Urbain II est le pape de la première Croisade, celle de trois ans, entre 1096 et 1099, précisément achevée avec la prise de Jérusalem — à laquelle nous assistons ici —, où Godefroy de Bouillon se fait couronner roi de la ville (ici, c'est Godefroy de Liège). Quant à Saladin, sultan d'Egypte, il reconquiert Jérusalem en 1187 et donne ainsi le signal de la troisième Croisade. D'autre part, ce Saladin, l'Histoire nous le présente comme un monarque sage, religieux, juste et plutôt sympathique. Ce qui n'est pas le cas dans « Luciféra ». Et jamais personne ne vint lui trancher la tête : il mourut pieusement en 1193...

Pour ce qui est des Chevaliers Teutoniques, Frédéric de Souabe fonde l'Ordre en 1190, mais on admet généralement que des moines de la deuxième Croisade, créateurs en 1128 d'un hôpital à Jérusalem, en sont la source première. Plus vraisemblable pour notre histoire est la conquête de la Pologne par l'Ordre, commencée vers 1410, à l'époque où les Teutoniques sombrent dans la dégénérescence. Et le récit du Graal tel que nous le relate « Luciféra » est tout à fait incongru puisque la tradition veut que les Croisés aient découvert le précieux vase vers 1102, à Césarée (la cathédrale de Gênes a longtemps conservé cette relique aujourd'hui disparue). Le Graal, on ne sait pas au juste ce que c'est. Pour les uns, par exemple, il s'agit de la coupe où Jésus but au cours de la Cène ; pour d'autres, c'est le vase où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ en croix, suite à la blessure faite par la lance du légionnaire Longin. Cette lance intervient d'ailleurs dans notre B.D. : c'est elle qui refuse de se laisser toucher par Faust, à Byzance... La quête du Saint Graal et de la Lance fut rendue célèbre par le cycle des Romans de la Table Ronde, puis par le *Parsifal* de Richard Wagner. A ce propos, lorsqu'il part aux Croisades, Faust se lie avec un nommé Godefroy de Brabant. Voici encore un personnage mêlé de loin au cycle du Graal et repris par Wagner, dans *Lohengrin,* cette fois : ce Gottfried semble avoir réellement existé, à Anvers, vers le milieu du X[e] siècle. Si, bien sûr, Faust n'a jamais pu le rencontrer, il est significatif de le trouver dans « Luciféra » : accentuant discrètement les références à la magie de la Table Ronde, il est d'autre part et sans nul doute une allusion aux œuvres de Wagner. J'aurai par ailleurs l'occasion de signaler à quel point ce génie figure en filigrane de notre série.

Quoi qu'il en soit, la vérité historique étant rétablie pour information, il nous importe peu que les exploits de Luciféra se rient d'elle et opèrent un hardi mic-mac d'événements bien précis : la poésie est justement l'art de rendre possible l'impossible et de susciter ce qui ne peut être. Et quand c'est fait avec autant de fougue, autant d'humour, autant de talent, est-ce que l'invraisemblance ne devient pas la meilleure des qualités ?

« Par-delà le Bien et le Mal »...

Ce qui est immédiatement constatable, en plus de la superposition d'événements historiques réels, c'est l'extraordinaire fusion, le mélange de quelques-uns des plus beaux mythes de l'humanité : « Luciféra » entrelace à plaisir — et pour le nôtre — une quantité de légendes, de contes et de thèmes fabuleux qui figurent au rang des meilleurs. Curieusement, dans cette série italienne, donc latine, ce sont les sujets du Nord qui se taillent la part du lion : sagas scandinaves, mythologies germaniques, récits de la Table Ronde, Luciféra nous guide volontiers vers ces domaines mythiques où l'inconscient collectif a puisé pas mal de sa sève et où le génie wagnérien n'a cessé de s'abreuver.

A première vue, le monde fantastique de la série est celui de la sorcellerie et des prodiges moyenâgeux dont le Romantisme a fait son cheval de bataille : sorcières et démons voisinent avec fées et géants, les héros légendaires se heurtent aux magies d'un univers onirique, les philtres succèdent aux sortilèges, les envoûtements précèdent les messes noires, des forces naturelles « brutes » parcourent les éléments rendus à la vie première et des rituels initiatiques équilibrent les visions infernales, les sabbats, les prodiges de l'Irréel. Il y a là-dedans tout un arsenal d'alchimie et de songe que la raison ne gouverne pas. Les créatures surhumaines rencontrent les plus banals des hommes pour déchaîner toutes les forces diaboliques et créer un climat fantastique d'une puissance presque inquiétante. Mieux : le monde prodigieux de Faust et Luciféra est dépeint avec naturel, avec simplicité : il est montré « quotidien » et c'est ça qui est vraiment extraordinaire. C'est d'une logique, d'une vérité narrative, peu courantes ; tout là-dedans est possible, voire probable. C'est sans le moindre étonnement qu'on verrait le Diable s'envoler des pages pour nous prendre en son territoire...

Le manichéisme est ici latent : de la première page à la dernière (s'il y en a jamais une !), nous assistons à la querelle sempiternelle du Bien et du Mal. Mais si ce dernier est partout visible, largement déployé, principalement incarné en Satan, le Bien ne se voit jamais, il est caché, sans présence, sans épaisseur, sans porte-drapeau valable. D'autre part, ses suppôts ont la mauvaise part, ridicules ou malchanceux, échouant presque tout le temps. Voilà pourquoi l'on peut dire que le manichéisme traditionnel est totalement inversé : le Bien est sans poids, sans saveur, triste, vaincu d'avance, le Mal triomphe superbement. D'autre part, Satan est beau comme seul peut l'être un Diable. Ses infernales orgies donnent envie de connaître la damnation éternelle ! Ses esclaves et ses messagers, à l'image du Maître, ont tout ce qu'il faut pour séduire. Et même les défenseurs du Bien ne peuvent donner le change : le Grand Inquisiteur est un vicieux qui se retrouve naturellement en Enfer, Frère Jean est un beau moine sadique compensant dans la cruauté des tendances homosexuelles mal ou pas assumées du tout... Au vrai, il y a dans « Luciféra » une complète sexualisation du manichéisme, mais à l'avantage du prétendu Mal : les Enfers ne sont autre qu'un gigantesque bordel, le Bien n'exerce que pour oublier les « tentations de la chair », Faust, Luciféra, Marguerite et les autres ne sont agis que par la volupté, qui au nom de la « vertu », « qui au nom du « vice », mais tous voués au panthéisme des sens. Par la même, l'œuvre rejoint à l'évidence une vérité profonde : celle du sens de la morale judéo-chrétienne, fabriquée pour canaliser des instincts insupportables à quelques complexés qui avaient les moyens de contrôler leurs semblables. Et ce n'est pas la moindre qualité de cette bande (bien) dessinée que de nous permettre enfin d'y voir clair en ce jeu truqué du Bien et du Mal... Déjà, chez Goethe, Méphisto était un bien attirant démon exprimant ces contradictions de la morale. D'ailleurs, c'est une tradition millénaire de l'âme populaire qui donne aux choses diaboliques une étincelante lumière un peu perverse, angoissante mais fascinante, d'où le dieu des Enfers a tiré son nom : Lucifer, « porteur de lumière », permanente tentation, tabou créé pour être forcément transgressé avec le délicieux frisson du « péché », de la faute consciemment commise...

Sous-tendue par une fausse naïveté qui est celle de l'humour — un humour supérieur —, « Luciféra » atteste la force des pulsions sexuelles, leur magie, leur pouvoir créateur. Faust pouvait-il être autrement qu'un beau jeune homme avide de plaisirs ? Marguerite même, la « pure », la « virginale » — mais la ravissante, la piquante —, n'hésite pas à glorifier les sens et sacrifie bien volontiers aux actes réputés « maudits ». On assiste à une course sans fin après le leurre de la virginité/pureté, et seul un philtre, donc un artefact, une duperie pourra préserver les apparences. Car tout est dans les ap-

parences (et réciproquement !) : c'est la morale à tirer de deux mille ans de perversité judéo-chrétienne...
Bien/Mal à l'échelle humaine, donc charnelle. La lutte se résume à un concours pour la jouissance et tous les moyens sont bons pour y parvenir : plaisir immédiat du corps, violence génératrice d'orgasme pour sadiques, sabbats ou dévotions morbides, piété douteuse mais à l'image de la foi suspecte des authentiques mystiques, ces hyper-sensuels en quête de compensations boiteuses, mortifications jouissives... Généreux chant d'amour, glorification de la vie, oui, « Luciféra » est un réquisitoire contre la mort, la souffrance, l'ennui. Un hymne de liberté. Une formidable explosion éjaculatoire qui se pare des plumes du Bien et du Mal, ces deux faces de la destinée humaine.

Des mythes superposés

Au-delà du manichéisme, j'ai dit que « Luciféra » mêlait à foison bien des mythes de l'homme. Ainsi, outre l'histoire de Faust, on trouve le récit de Blanche Neige en version « réaliste » (de quoi ravir notre ami Gotlib !). Marguerite et les Sept Nains, tel pourrait être le titre d'un épisode où l'incarnation de la « pureté » se donne, non sans plaisir, aux petits habitants des bois. Il est vrai que la douce enfant n'a rien à craindre du commerce avec de si petites choses !
On rencontre aussi l'évocation amusée de Robin des Bois dans l'épisode des archers rebelles, où se nouent un tas d'intrigues et où Lucya commande un régiment de pulpeuses amazones, très certainement aussi habiles dans le maniement de l'arc que dans le « repos du guerrier »... Déjà rencontrées chez Wagner, on retrouve encore les Walkyries, passées de neuf à douze et assimilées aux légendaires sirènes. Faust a pour devoir de faire l'amour avec elles en une seule nuit ; il s'en tire très bien, mais avec l'aide de Satan, il faut l'avouer ! La reine Brunehilde est absolument bellissime et ses onze sœurs n'ont rien à lui envier : ardentes, gloutonnes, toutes les douze justifient hautement leur réputation... On peut épiloguer encore une fois sur la probabilité de cette scène dans le cours de l'Histoire. Siegfried et les Walkyries se situent plutôt à l'aurore des temps, quand le monde commençait à peine sa carrière. Mais enfin, si l'on admet l'immortalité des êtres divins, rien ne s'oppose à ce que Faust, beaucoup plus tard, ait pu connaître les filles d'Odin. Superposé à ce mythe, on peut déceler celui, plus diffus, du Sphynx et d'Œdipe : l'épreuve mortelle imposée par les Walkyries rappelle un peu le jeu de la « question » joué par le Sphynx avec son captif, lequel est condamné s'il ne trouve pas la réponse à l'énigme...
Entre parenthèses, il y a une autre allusion au mythe des Walkyries et à Wagner lorsque Luciféra, révoltée contre Satan, se voit par lui condamnée à n'être plus qu'une femme : chez Wagner, Brunehilde désobéit à son père et maître, Wotan (Odin) qui lui ôte pour la punir toute essence divine et la met au rang d'une simple mortelle. Cela peut d'ailleurs aussi rappeler l'anecdote du Paradis Terrestre, quand Adam et Eve, coupables du péché de « connaissance » — ou de « chair » —

sont renvoyés et soumis à la douleur des vivants...
Restons dans la sainteté biblique et Wagner réunis pour remarquer encore les allusions au Graal, sujet de quelques aventures et la scène de la Lance Sacrée, à Byzance, qui viennent ajouter à la puissance mythique de « Luciféra ». Depuis la Table Ronde, les histoires de chevalerie, et plus spécialement celle-ci, agissent toujours avec force sur notre potentiel d'imagination. Et puisque je suis lancé dans l'Histoire Sainte, il ne faut pas laisser de côté le bel épisode du « Messie du Mal », illustration parfaite du manichéisme inversé dont je viens de parler. Le fascicule nº 7, titré *Le Messie du Mal*, est à cet égard un régal où la naissance du Christ, les événements qui l'ont suivi, sont paraphrasés « à l'envers » avec pas mal d'ironie et de lyrisme. La couverture elle-même est déjà un chef-d'œuvre, véritable petit tableau dans le style des « Nativités » et autres « Adorations » picturales, mais à l'usage exclusif du Mal et pour sa plus grande gloire : diables cornus et sorcières ricanantes viennent offrir des agneaux au petit Jésus infernal ! Et l'épisode reprend méthodiquement, mais à rebours, quelques faits célèbres de la naissance du Christ ou l'ayant précédée. D'abord, Luciféra, promue prophétesse, s'en va propager la bonne nouvelle : il est né le diabolique enfant, jouez, flûtes d'Enfer, résonnez, hurlements stridents !... Partout dans le monde, les adorateurs du Démon glorifient l'Etre Suprême et se réjouissent en ce qui leur tient lieu de cœur : « Il est parmi nous ! », grince un horrible individu dans une quelconque Cour des Miracles. « Alleluia ! », répond en écho un autre affreux. Tout comme les chrétiens suivirent l'Etoile biblique, les suppôts de Satan se rendent en pèlerinage au lieu saint, guidés par une comète. Apportant de pieux présents, comme il convient, ils arrivent chez Darvulia, la sorcière, où la crèche du Mal est installée : de part et d'autre du petit berceau, Marguerite et Koorsan, un bouc et un chat noir... Le massacre des nouveau-nés par les troupes d'Hérode est ici remplacé par celui de tous les enfants du pays. Et c'est Frère Jean qui en commande l'exécution. Quant à la fuite de Marie-Joseph-Jésus, elle est reproduite à la manière des vignettes du catéchisme : Marguerite et Franz, sur un âne, sont conduits par Koorsan, marchant appuyé sur un grand bâton...
Quoi d'autre ? Beaucoup de choses, je l'ai dit : des mythes à profusion, des légendes en pagaille. Les Mille et une Nuits font partie du monde de Luciféra et les séquences de Croisades, de Bagdad, etc., ne cessent d'y faire allusion. Par exemple, Aladin et sa lampe magique sont présents à l'appel, même si leur conte est antérieur à celui de Faust. Sortilèges de l'Orient, prodiges de Schéhérazade, on baigne à l'eau de ces récits comme si c'était naturel. Il est seulement regrettable qu'on ait sacrifié le pauvre et gentil Aladin ! Mais enfin, bon, il est venu fort à propos et c'est pour la « bonne cause » qu'il a péri. A propos, le véritable Aladin mérite qu'on le cite : vivant au XIIIe siècle, il régnait sur la fameuse secte des Haschichins (d'où : assassins) et c'est lui qu'on appelait « le Vieux de la Montagne ». Une personnalité qui n'eût assurément pas déplu à notre amie Luciféra...
On trouve aussi quelques rappels d'un vieux mythe superstitieux : celui des sirènes. Non seulement les Walkyries qui capturent Faust usent, pour ce faire, des envoûtements vocaux habituellement prêtés aux femmes-poissons, mais encore les authentiques sirènes — buste de femme et queue de poisson — apparaissent en la grotte du « Grand Gouffre » pour batifoler un peu avec le prince de Mayence, éphémère amant de Luciféra...
Enfin, l'un des plus vieux rêves de l'homme — finalement réalisé —, celui de l'oiseau, du vol, il est incarné chez nous en l'inquiétant, le sympathique savant Ikarus (allusion discrète du nom), illuminé successeur d'Icare et créateur d'une machine qui n'est pas sans évoquer celles de Léonard de Vinci. Prodigieux, cet inventeur : il accomplit l'alchimie du plus lourd que l'air ! Rêvant comme Icare d'aller chatouiller, là-haut, tout là-haut, la barbiche du dieu, il n'a pas dédaigné l'apport d'une ingénieuse technologie. Usant d'un matériel révolutionnaire — la poudre —, il propulse vers les nuages cette mécanique ailée dont Léonard avait pressenti l'existence et même dessiné les plans...
Et puis, il reste un autre thème à développer : celui d'Ulysse, que j'ai gardé pour la bonne bouche.

Le mythe de l'Odyssée

La référence à l'Odyssée, à Ulysse, est permanente au cours de la série. Il y a même un évident parallélisme entre la destinée de Faust et celle du héros homérique. Dans « Luciféra » — comme d'ailleurs dans « Jacula », une autre bande de la même production —, on assiste à une espèce de course-poursuite sans fin, où chaque événement en entraîne un autre, où l'adversité fait boule de neige pour détourner les personnages d'un but

qui serait également le terme de l'histoire : Faust est voué à l'errance et aux mésaventures, tout comme Ulysse, retour de Troie, doit subir une incroyable série d'épreuves avant de poser le pied sur Ithaque. Aidé en cela par son mauvais génie (Luciféra), notre héros va de malchance en malédiction, de Charybde en Scylla et ne peut jamais retourner chez lui. S'il lui arrive d'atteindre Rosen, c'est tout provisoirement, car son destin l'écarte du foyer comme par automatisme fatal ! Eternel déraciné, jouet de sorts contradictoires et, en définitive, convergents, Faust est aussi une espèce de Candide voltairien pour qui l'aventure à tiroirs est une seconde nature. En ce sens, il est très proche d'Ulysse à qui le scénariste ne cesse de se référer, ne serait-ce que dans l'épisode de la prise de Jérusalem, effectuée grâce à un « Cheval de Troie » à peine transformé.

Les rapports avec l'Odyssée d'Homère sont fréquents et accumulés. En voici quelques exemples : Marguerite prisonnière d'Argan, le cyclope à qui elle finit par crever son œil est un rappel de la mésaventure similaire advenue à Ulysse et ses compagnons. Les Walkyries psalmodiant d'hypnotiques incantations ne sont autre que ces sirènes pour lesquelles le roi d'Ithaque se fait ligoter au mât de son navire, une nuit de tempête. La lampe d'Aladin, favorable à Faust et à Godefroy, évoque à sa manière l'outre qu'Eole, maître des vents, confie aux odysséens et dont il faut user avec prudence. Brunehilde, reine des Walkyries, lorsqu'elle désire conserver Faust auprès d'elle, fait songer à Circé l'enchanteresse gardant Ulysse en son pouvoir. L'anthropophage qui manque de peu un bon repas — Faust et Luciféra, en l'occurrence — est pareil à ces géants mangeurs d'hommes auxquels les marins d'Homère échappent de justesse, et encore pas tous... Sans compter que Satan, attentif aux malheurs de Faust, peut sembler une réplique de Zeus lorsqu'il s'acharne à semer d'embûches le périple du vainqueur de Troie. On le voit, « Luciféra » ne manque pas de points de rencontre avec l'Odyssée et je gage que ce n'est pas fini : il y a un potentiel très riche de rebondissements et les auteurs savent tirer avec talent la leçon de leurs devanciers. Avec le mythe d'Ulysse en arrière-plan de la légende de Faust, plus quelques autres ingrédients dont j'ai parlé, cette bande possède plus d'un atout pour séduire, enchanter, provoquer un merveilleux rêve.

« Ange pur, ange radieux »...

Au début de la première partie de *Faust*, Goethe fait dire à son héros : « Voilà ce qui me brûle le sang : j'en sais plus que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du diable, ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. » (Trad. Gérard de Nerval.)

La JOIE : c'est la morale, le sens, le but et le fondement de « Luciféra ». Les « forces du Mal » ici déchaînées sont celles, brutes et pures, d'un fantastique instinct vital. Plaisir d'exister, joie de vivre, joie tout court, cette B.D. illustre à chaque image la puissance du « Vouloir-Vivre » le plus radieux, le plus créateur. « Partout où il y a joie, il y a création », disait Bergson, qui ajoutait : « Toute grande joie a un accent de triomphe »... C'est bien ça : « Luciféra » témoigne d'un potentiel créateur peu commun en chantant la joie de vivre, le triomphe de la joie, le triomphe de la vie. J'ai parlé d'un manichéisme « inversé » ; l'idée vaut d'être poursuivie. Cette œuvre met en branle un certain nombre de sévices, cruautés, atrocités, violences et malheurs en cascade. Mais au fond, ceux qui en sont les victimes ne comptent pas ou comptent pour du beurre. Il reste vrai que les personnages principaux, eux, ne cessent de puiser leur énergie dans l'adversité, un peu comme s'ils se nourrissaient du malheur des autres et de leurs propres ennuis. Luciféra, suceuse patentée du bonheur humain, puise sa joie dans les machinations du Diable ; Faust voue sa vie au Mal, pour le chasser, bien sûr, mais en n'en tirant pas moins sa force et même son plaisir ; Marguerite, pauvre être persécuté, traverse les épreuves avec l'âme sereine. Quant à son meilleur ami, c'est le plus abominable et sanguinaire des monstres !

« Luciféra » explose d'une joyeuse férocité, d'une heureuse méchanceté, sans jamais paraître une série « noire » : tout y est sourire, même la douleur, tout y respire la santé, même le malheur ! La vertu, oui, tout y respire la vertu, tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus assommant que la « vertu » officielle ; le « vice » qui se distille ici est transfiguré de candeur, d'innocence naturelle, comme l'innocence des enfants, on le sait, s'habille de beaucoup d'outrances. Surtout, là-dedans, c'est l'humour qui mène la danse, un humour souvent simple et quelquefois très subtil. Par exemple : les perpétuelles réflexions de Faust devant les événements sont pleines de saveur et montrent la distance prise par un scénariste qui ne

SATAN SERA CONTENT... L'OISEAU DE FEU POURRA DEVENIR UNE PUISSANTE MACHINE DE GUERRE !
POURVU QUE DIEU NE NOUS PUNISSE PAS DE NOUS ÊTRE APPROCHÉS DE SON RÈGNE !

prend rien au sérieux, encore moins au tragique, à commencer par ses propres trouvailles. La rédaction de dialogues faussement naïfs, poétiques parfois, toujours simplement amusés, la façon dont sont traitées la religion, la morale populaire, la vérité historique, etc., la peinture en clin d'œil des scènes les plus excessives, la violence « pour rire », la technique d'articulation sans bavure d'une continuité narrative apparemment tirée par les cheveux..., tout ça donne à voir une maîtrise certaine, mais aussi une souriante lucidité, un plaisir de s'amuser qui pourraient alimenter les réflexions de bien des auteurs installés, incapables de donner dans le « sérieux » sans se prendre eux-mêmes au piège...

On trouve à peu près tout dans « Luciféra » ; c'est un véritable catalogue de thèmes, d'idées, de techniques. Une mine d'habileté, de trouvailles et de bonne humeur. Un florilège de sujets qu'on n'a pas tellement l'habitude de voir mêlés avec tant de bonheur. C'est une espèce de saga (comme dirait Fresnault) mâtinée d'Héroïc-Fantasy (comme dirait l'autre Sadoul) et tissée d'aventures picaresques (comme je dirais) du meilleur aloi... Bref, un détonnant méli-mélo de genres harmonieusement brassés : du fantastique pur à l'érotisme le plus élaboré, en passant par le mystère, l'exotisme, la violence, la mythologie, la simple intrigue policière ou l'anecdote historico-psychologique, cette série présente un panorama très vaste des possibilités de la B.D. Et je ne parle pas du dessin, presque toujours superbe, témoignant d'une virtuosité, d'une efficacité et d'un attrait plastique rarement aussi bien accordés...

Vampirisme, cannibalisme, satanisme, etc., on peut dresser un catalogue des affreusetés en « isme » suivant ici la bonne tradition de l'horreur et de l'épouvante gothiques. La bande utilise l'arsenal complet des violences à la sauce hémoglobine auxquelles nous ont habitués l'art et le monde d'aujourd'hui. Elle recourt à l'artifice du sexe et met en scène quantités de « perversions » parmi les spectaculaires : sadiques, voyeurs, exhibitionnistes, masos, fétichistes, zoophiles, d'autres encore ont ici rendez-vous pour nous submerger de leurs ébats. Les « turpitudes » les moins imaginables se commettent haut la fesse. On baise à chaque page dans des conditions incroyables, on déploie des prodiges d'imagination pour obtenir d'époustouflants orgasmes. On se caresse, se mord, se flagelle avec concupiscence, on fornique avec n'importe qui, avec n'importe quoi..., enfin, c'est le pied, permanent et renouvelé ! Et il arrive même qu'on y parvienne par des méthodes « normales »... Les amours saphiques sont bien entendu privilégiées, ainsi que les étreintes d'homme à homme, moins fréquentes pourtant. Et tout ça respire la santé, le naturel : sacré tour de force que de « dépervertir » ainsi ce que deux mille ans de bourrage de crâne en bonne et due forme nous ont contraints à regarder avec terreur ou haine. Avec « Luciféra », l'explosion du sexe est considérée comme l'un des beaux arts ! C'est un guide parfait pour l'exploration d'une fête renouvelée : les sens, nos propres sens,

pour peu qu'on sache s'en servir et qu'on n'aie pas le cœur enchâssé dans la morale réactionnaire.
Le côté « Décaméron » de la série n'échappera pas au lecteur. Avec bonne humeur — en dépit de certaines « noirceurs » vite effacées par d'autres épisodes —, avec une rabelaisienne santé, on nous raconte gaiement et avec la pointe d'émotion qu'il faut une bonne histoire paillarde et gaillarde, populaire et colorée, pimentée du zeste de vulgarité et de la touffe de profondeur philosophique nécessaires pour donner la dimension, le relief, une histoire où tout remue, gueule, pleine de vacarmes et de chocs, une histoire pleine de nuances, de hauts et de bas sentimentaux, de rires et de surprises, de narquoisetés, de trépidations, d'accidents et d'horizons qui s'allument...
Ce qui me frappe et m'enchante, c'est la totale amoralité de cette bande. Non pas immoralité. A-moralité. L'absence de morale — de morale traditionnelle —, comme si la morale n'existait pas, cette morale-là du moins, comme si des tabous et interdits qui nous dirigent n'existaient pas, comme si la répression n'existait pas. « Luciféra » est joyeusement et triomphalement amorale. Elle se situe au-delà des règles admises, habituelles. Elle les ignore. Elle semble appartenir à un monde où les valeurs sont absolument autres, ce même monde où Fellini partit chercher son *Satyricon*. « Luciféra » est d'essence extra-terrestre, venue chez nous porter le doux message de cette planète utopique où la vie a le goût persistant des rêves d'enfance.
Amoralité, oui, et puis aussi sensualisme, un sensualisme général, posé en principe de toute chose. Ce n'est pas pour rien que les êtres y sont complètement beaux ou complètement laids, sans demi-mesure ni moyen-terme. Sans médiocrité. A l'image du manichéisme Bien/Mal, « Luciféra » n'anime que des apparitions opposées, belles ou laides comme si l'univers entier se divisait en deux races contraires. Ici, évidemment, les beaux sont les meilleurs, même quand ils semblent mauvais (toujours en accord avec l'inversion du rapport Bien-Mal). Les véritables mauvais, ce sont les laids : nuisibles, jaloux, traîtres, pervers, ils ont tout pour eux ! Rien ne les rend séduisants, même quand ils semblent avoir de bons côtés (Arn, par exemple). Vraiment, celui qui lit cette bande autrement qu'en surface, il doit s'en trouver étrangement touché. Il y apprend des valeurs nouvelles, simplistes peut-être mais sans doute surprenantes. Il faut lire « Luciféra » comme une photo en négatif. Le négatif de notre civilisation. Je ne puis que répéter les termes d'une publicité maison : « Si vous désirez entrer dans un monde différent, déjouer les pièges de la médiocrité quotidienne, rayer d'un trait tout ce qui vous empêche d'être vous-même, lisez « Luciféra », le plus beau fleuron de l'indépendance du corps et de l'esprit ! »

Des personnalités singulières

Les personnages de « Luciféra » ne sont jamais simples, en tout cas pas simplistes. Ils sont au contraire pourvus d'une certaine épaisseur psychologique, d'une étonnante variété de sentiments, de réactions, de motivations. Ils sont même dépeints dans toutes leurs contradictions et leur mouvance d'êtres vivants, ces caractères principaux de notre comportement : fluctuation et progression sont les deux mamelles de l'humanité ! Mamelles où viennent téter ces figurines de papier pour curieusement apparaître vraisemblables. Posé dès le début velléitaire et naïf, Faust évolue pourtant sans cesse, porte des masques, s'égare en ses contradictions qui sont semblables aux nôtres. Il ne cesse de courir après une vérité mais cette vérité lui échappe. Alors il s'abandonne à ses instincts et à sa « nécessité » avec pas mal de profondeur humaine.
En général, dans cette série, tous les personnages de quelque importance sont pourvus d'une assez riche psychologie ; rien n'est jamais bâclé, superficiel ou creux, dans la limite évidente qu'imposent les exigences de la narration, du suspense et de la lisibilité. Chaque personnalité se détache des autres, chaque caractère est autonome. Et je le répète, leurs réactions sont parfois imprévues, leur comportement suit diverses courbes éloignant l'indifférence du lecteur. Tel Faust, les deux femmes principales ne cessent d'évoluer, de se poser des questions, de céder aux revirements, aux coups de folie ou à des sursauts de sagesse. Un type comme Arn, l'effroyable bossu méchant et membré comme une fusée Polaris, on croit en avoir vite fait le tour et voilà qu'il nous échappe, nous apprend, acquiert du volume. Un îlot se dessine au milieu de lui-même : l'amitié forte et pure, tendre et jalouse qu'il voue à Marguerite. Une sorte de délicatesse insolite, un embryon de bonté bizarre. Des joies imprévisibles, des gamineries, tel le souriant rappel de cette scène où, mômes, Marguerite et lui s'étaient réfugiés dans une grange et où, se méprenant sur un ballonnement à son bas-ventre, l'innocente jouvencelle l'avait inconsciemment branlé pour chasser la vilaine enflure ! (1). Ainsi, des traits aigus d'observation signalent le scénariste de bonne race, comme d'habiller Arn en monarque de carnaval, clownesque et pis qu'inimaginable, lorsque celui-ci dispose du pouvoir sur le duché de Rosen (2) : façon bien humaine de compenser les complexes qui ont toujours accablé ce pauvre bougre, la faiblesse, la moquerie et la haine des autres envers lui. Et il faut voir comme Arn massacre les impudents qui ont osé porter la main sur Marguerite (3) : il y a des hommes bons et aimants qui ne feraient pas preuve d'autant de « gentillesse » !...
Un autre monstre est digne de retenir l'attention. Monstre uniquement moral, celui-là, cruel et dingue mais au nom de la religion catholique, donc du Bien : le Grand Inquisiteur, tortionnaire insensible, pourvoyeur de bûchers et prompt à confier aux instruments de torture quiconque est en état de « péché ». Mêlé depuis le quatrième épisode au déroulement de la série, cet abominable super-curé ressemble physiquement à un diable (avec un petit côté Ivan le Terrible d'Eisenstein) : profil suraigu, hiératique, les sourcils pompidoliens et retroussés, la stature inquiétante... Redoutable et triste, il finit d'ailleurs comme il convient. Empoisonné par Luciféra, il se retrouve illico en Enfer où Satan l'accueille en ces termes : « Sois le bienvenu parmi nous, cher ami... Ici tu vas retrouver beaucoup de ceux que tu as fait tuer ! » (n° 15). Comment donc en arrive-t-il là, cet individu sans « vices », ce dévoué serviteur du Bien ? Tout simplement, outre son sadisme mystique et son absence totale de sentiments, le Grand Inquisiteur est un fervent suppôt de Bacchus et son ivrognerie est de notoriété publique. Prétextant des prières en cellule, il picole en cachette, en authentique alcoolique prêt à tout pour satisfaire son besoin. Prêt à tout, y compris le mensonge, la malhonnêteté, la bassesse, comme le démontre Luciféra lorsqu'elle vient l'assassiner. En définitive, le cas du Grand Inquisiteur est très « moral » : il signifie que la justice immanente — fût-elle du Bien ou du Mal — triomphe toujours. Amen.
Egalement « morale » est la destinée d'un autre « saint » redoutable : le propre complice du précédent, Frère Jean, moine milanais cachant, sous une belle assurance, l'âme la plus noire qui se puisse trouver. Plus dur encore que le Grand Inquisiteur, plus sadique, plus entêté dans son aveugle combat pour ce Bien qu'il prétend servir, Frère Jean est l'une des figures passionnantes de la série. Parce que l'une des plus ambiguës, des plus troubles. En fin de compte émouvante. Jean est en proie à tant de contradictions, tant de refoulements, tant de drames intérieurs, qu'il finirait presque par nous bouleverser : sa cruauté est un signe de

(1) *Guai ai buoni !* n° 24, version italienne (pas encore paru en France).
(2) *Sono una donna, non sono una diavola,* n° 26, version italienne (pas encore paru en France).
(3) *Le arcere dell'amore,* n° 27, version italienne (pas encore paru en France).

grande faiblesse, son insensibilité de surface cache de profonds abîmes. Beau de corps et de visage, avec cette équivoque séduction des êtres pervertis, il est en réalité pétri de flammes et de passions inassouvies, inassumées. Son mysticisme est, comme souvent, une hyper-sensualité transfigurée, son rigorisme idéologique dissimule (mal) une vulnérabilité pitoyable et courante chez les humains... Lorsque Luciféra met en pratique sa vengeance (nº 15), elle a bien pressenti le défaut de cette cuirasse : la chair, sans pourtant en comprendre tout à fait la nature. La superbe scène de la séduction où, feignant de rêver et se sachant observée, la prétendue Lucya se contorsionne comme une bête en chaleur, se déshabille et se caresse devant un Frère Jean horrifié permet de deviner où vont les fantasmes de l'incorruptible moine : « Quelle obscénité ! », s'indigne-t-il en regardant l'autre se masturber. Mais ce n'est pas le vœu de chasteté qui l'anime, c'est la répulsion, le dégoût du corps féminin. Plus tard, le démon Koorsan entreprend à son tour la « tentation du Frère Jean », avec succès, cette fois. Subjugué par le corps dénudé, la splendeur de l'autre, le moine ne peut en détacher ses regards. « J'ai un beau corps, n'est-ce pas ? », l'excite Koorsan, qui ajoute : « Toi aussi, tu es très beau ! » et lui fait littéralement perdre la tête. S'abandonnant pour la première fois (?) à ses impulsions trop longtemps refoulées, Jean se donne au tentateur, s'humilie devant lui. A ce moment-là, le méchant inquisiteur nous deviendrait presque sympathique : on vient enfin de découvrir son authenticité, de le savoir humain, ce robot sanguinaire... Mais la dévotion reprend ses droits et nous assistons alors à une véritable tragédie : « Je ne peux pas survivre à ma honte et à mon péché ! », gémit l'homme brusquement mis en présence de lui-même. Et il se jette au fond d'un ravin, expiant bien des fautes qui lui seront — je l'espère ! — pardonnées par Satan pour s'être démasqué dans la souffrance. Amen bis...

Quelques autres personnages mériteraient qu'on s'y attarde mais cela nous mènerait trop loin. Darvulia, vieille sorcière à la mode « romantique », plutôt brave et souvent utile dans les cas difficiles ; Koorsan, joyeux ange de l'Enfer, spécialiste des missions de « détournement » (Marguerite, Jean...) ; le prince de Mayence, beau gosse et assoiffé de violence, l'un des rares auxquels s'attache Luciféra ; Godefroy de Brabant, courageux et sans complexes, sans scrupules et foncièrement honnête, ne désirant que le bonheur mais hélas ! trop tôt disparu ; la petite vénitienne Catherine Véniéro, pucelle et femme de tête, une tendre colombe métamorphosée en oiseau carnassier ; etc., etc. Mais je ne m'arrêterai maintenant qu'au trio vedette : Marguerite, Luciféra et Faust, personnalités complexes, trois destinées parallèles et contradictoires qui s'attirent comme des aimants, se fuient et ne peuvent exister séparées. Trois cheminements, trois cas de conscience simultanés, tendant au même objectif : Marguerite, allant de la sainteté à l'humanité par le truchement de malheurs divers et d'une conversion au satanisme ; Luciféra, partagée entre sa mission et son amour interdit, entre le Diable et le mortel, allant de l'Enfer à l'humanité ; Faust, enfin, tourmenté par ses contradictions, aimant deux femmes opposées, haïssant et chérissant Luciféra dans le même temps, allant de l'humanité à l'humanité à travers bien des épreuves qui prennent tour à tour ou bien ensemble les visages de la sainteté et du satanisme... On le voit, ces trois personnages se retrouvent au bout du compte, mais par des voies opposées.

Marguerite-Luciféra,
ou le miroir à deux faces

Luciféra, diablesse, favorite de Satan lui-même, attachée au Mal et s'ingéniant à le répandre sur Terre, est une bien rusée et jolie créature possédant, multipliées, les vertus féminines et celles du monde occulte. C'est donc une femme, mais idéalisée, une sorte d'archétype, de super-femme. De son côté, Marguerite représente la même image vidée de son contenu magique, donc plus accessible, plus terrestre. Comme l'écrit Nerval dans sa préface à l'édition 1828 du *Faust* de Goethe : « Marguerite n'est pas une héroïne de mélodrame ; ce n'est vraiment qu'une femme, une femme comme il en existe beaucoup, et elle n'en touche que davantage. »

Super-femme contre femme tout court. L'une vient du Mal et tend insensiblement au Bien, l'absolu du Bien, sans y parvenir : Luciféra se découvre peu à peu femme comme tant d'autres, être humain n'appartenant ni au Mal, ni au Bien. L'autre est partie du Bien, un Bien relatif et son chemin l'a menée jusqu'à Satan, le Mal : une fois mise en présence de son choix, Marguerite aussi s'humanise et ne peut s'échapper du cercle qui s'enroule entre ces deux pôles. L'une et l'autre sont donc fondamentalement contraires et se rejoignent pourtant à l'instant des prises de conscience ; Marguerite et Luciféra, vivantes antithèses, deux faces d'une même médaille ne peuvent sortir de leurs contradictions d'animaux pensants. D'ailleurs, la première est blonde et diaphane, c'est-à-dire conforme à la représentation traditionnelle de la pureté, et l'autre, selon la même tradition, est noire comme le péché, comme l'Enfer...

Il y a un jeu de bascule qui s'opère en permanence de l'une à l'autre : la « sainte » descendue du piédestal est inversement proportionnelle à la « pécheresse » montant vers la « rédemption ». A l'étage intermédiaire, elles se fondent l'une dans l'autre pour donner une image complète de la femme, sans pouvoir ni monter, ni descendre encore. A partir de là, tout sera l'affaire de quelques rebondissements anecdotiques, chacune préservant quand même sa part d'autonomie, chacune se raccrochant à des bribes de son origine. Bien qu'ayant pactisé avec le Diable (elle a même participé au Grand Sabbat où elle a sacrifié deux vies humaines, ce que la suite du récit a tendance à trop oublier), Marguerite conserve l'auréole de sa pureté première ; et bien que désirant se bonifier par amour pour Faust, Luciféra ne saurait oublier qu'elle appartient au Mal. De la sorte, l'une et l'autre demeurent fidèles à elles-mêmes et continuent de représenter les forces qui les animent. Ce qui autorise, bien sûr, la poursuite sans fin de l'histoire !...

Dans sa quête un peu dérisoire de la virginité, Marguerite est touchante. Elle ne sait pas qu'elle suit une chimère, que la « pureté » est un mythe ! Luciféra ignore pareillement qu'il n'y a pas de Mal absolu, et bien des fois, elle est la première étonnée de ses bons côtés. Au fond, chacune à sa manière est une naïve, une candide, comme d'ailleurs Faust, et l'on ne cesse de partir à la découverte de leur véritable personnalité. Un détail pourtant signale Marguerite dans le jeu de balance : il ne faut pas oublier qu'elle est mère d'un enfant surhumain, le « Messie du Mal » (dont on est sans nouvelles depuis pas mal de temps). L'amusant serait qu'un jour Luciféra mette au monde l'antithèse de ce dernier : ça rétablirait l'équilibre parfait et ça nous vaudrait quelques nouvelles émotions graphiques ! Tout à l'heure, j'ai signalé combien l'on pouvait se référer aux œuvres de Richard Wagner. Voici encore une situation qui nous y invite. Ces deux femmes opposées tricotant leurs destinées autour de celle de Faust sont conformes à l'idée wagnérienne des héroïnes antithétiques incarnant la dualité Bien/Mal face à des hommes irresponsables, généralement proches de notre savant en leur faiblesse et leur fatalité. Marguerite et Luciféra, c'est la paire tout à fait complémentaire que Wagner a par deux fois mis en scène : Elisabeth et Vénus, dans *Tannhaüser,* Elsa et Ortrud, dans *Lohengrin.* Dans chaque couple, la première est la « vertu », la seconde, le « vice ». Mais tout comme Marguerite et Luciféra, ces femmes-là cachent en elles d'autres tendances indéfinies, elles ne sont qu'en apparence des représentations archétypiques. Plus tard, dans *Parsifal,* Wagner fera la synthèse de ces deux pôles en créant Kundry, la somme de toutes les contradictions, la merveilleuse fusion de Vénus-Elisabeth, d'Elsa-Ortrud, de notre Marguerite et notre Luciféra... Il est significatif que Faust ait découvert les deux femmes de sa vie le même jour et dans des conditions similaires : l'une et l'autre, nues, se baignant, troublent le cœur du savant. Son destin est gravé à ce jour précis, lié à deux extrêmes dont il ne pourra plus se passer. C'est qu'au fond, il a besoin des deux, il recherche cette femme idéale, complète, cette Kundry qui assumerait en elle toutes ses aspirations, tous ses désirs. Quant à la symbolique de l'eau attachée aux apparitions premières de ces femmes, elle nous invite à comprendre le cas de conscience de Faust et la nature profonde de ses deux amours : Marguerite ou Luciféra, toutes deux sont PURES, à leur façon, sans partage ni compromis. Marguerite est pure dans la vertu, Luciféra, dans le Vice. Mais pas moins l'une que l'autre. Si la pureté de la première est assez évidente — et mille fois répétée dans l'histoire —, celle de la seconde n'est décelable qu'au bout d'un certain temps. Peut-être même que ces puretés adverses sont les deux faces d'une pureté originelle, entière. Alors il devient évident que Faust hésite, préfère ne pas choisir et les accepte ensemble... Comme disait

Jean Ray dans la dédicace de *Saint-Judas de la Nuit* : « L'Enfer (le mal nommé) possède ses élus ou ses saints, bien qu'ils soient rares. »

Faust, ou la quête de l'Absolu

Cette quête de l'Absolu, c'est celle de lui-même, de sa vérité, de son humanité. Faust est condamné à débrider ses contradictions entre les deux pôles de son destin : Marguerite et Luciféra, balance régulière qui personnifie sa propre existence, sa réalité d'homme. Gérard de Nerval, toujours dans sa préface à l'édition 1828 de *Faust*, écrit à son sujet : « Cette ardeur de la science et de l'immortalité, Faust la possède au plus haut degré ; elle l'élève souvent à la hauteur d'un dieu, ou de l'idée que nous nous en faisons, et cependant tout en lui est naturel et supportable, car, s'il a toute la grandeur et toute la force de l'humanité, il en a aussi toute la faiblesse. [...] Quelle horrible torture pour Faust, à qui son pacte promettait quelques années de bonheur, mais dont il vient de commencer le supplice éternel ! »

Pauvre, pauvre Faust, esclave de la malchance ! Il ne cesse d'être emprisonné, torturé, menacé de mort, frappé, poussé dans d'horribles pièges... et tout ça, pourquoi, pour qui ? A cause de Luciféra, bien sûr, la cause de tous ses malheurs ! A cause de Marguerite, moins fréquemment : ses deux égéries lui sont fatales. Seulement, Luciféra prend l'avantage en tirant toujours le docteur des traquenards et geôles où il s'est — elle l'a — fourré. J'ai fait le compte : Faust est en mauvaise posture deux fois par épisode, en moyenne... Pas seulement à cause de ses femmes, d'ailleurs. Lui-même est le premier responsable de sa malchance : il est tellement naïf, tellement innocent, tellement boy-scout, que tout ce qui lui arrive est mérité ! Faust, ou l'art de se mettre dans de drôles de situations !... Plein de bonne volonté, bien sûr, sincèrement et puérilement désireux d'être bon, pur, secourable. On le sait, l'Enfer est pavé de bonnes intentions. Et Faust est un gibier d'Enfer... Super-scrupuleux, généreux, toujours porté à faire la « bonne action », à se poser un tas de questions touchantes de naïveté, toujours victime des rusés ou des méchants, il est doté d'une solide foi sans problème, la « foi du charbonnier » qui s'harmonise parfaitement avec son boy-scoutisme bébête. Et pourtant — c'est la contradiction number one du personnage — il a commis le péché le plus noir, la plus accablante des fautes ! Il a vendu son âme au Diable en échange de la jeunesse ! « C'était pour la bonne cause », me direz-vous. Oui, mais tout ce qu'il fait est pour la bonne cause et tout lui revient dans la gueule... Donc, Faust commence sa carrière d'innocent persécuté par un grave sacrilège. Par la suite, il continue : tout en se justifiant toujours et jouant les scouts, tout en visant le Bien, se portant volontaire pour maintes B.A., il accumule les sacrilèges, péchés, crimes, vices et fautes de toutes sortes ! En toute innocence, naturellement. Par exemple : à peine tombe-t-il amoureux de Marguerite qu'il la « trahit » avec Lucya ; il massacre de gaieté de cœur une bonne centaine d'individus parce que ce ne sont que des « infidèles » (là encore, il estime avoir fait son devoir de chrétien) ; il n'en faut pas beaucoup pour lui faire abjurer sa foi et le convertir au mahométanisme (mais c'était pour une B.A. !) ; il accepte vite de calmer ses scrupules amoureux — Marguerite, Catherine, Luciféra... —, mais renonce aussi facilement (Catherine) et croit bien aisément à la trahison de Marguerite ; il se rend souvent complice de Luciféra pour un tas de meurtres et d'exactions, sans nul regret et sans trop de discussion ; pour sauver cette diablesse qu'il hait et aime en même temps, lui, le bon chrétien, le défenseur de la veuve et de l'orphelin, lui, le Tintin médiéval, il n'hésite pas une seconde à vouer une innocente au supplice du pal... Et malgré tout ça, il reste content de lui et travaille sans relâche au philtre qui doit amener le Bien sur Terre !

Un de ses traits les plus irritants, les plus drôles et les mieux observés par le scénariste est la faculté de juger ses semblables au nom de la vertu, alors que la poutre dans son œil, pardon !... Non seulement il a commis le suprême « péché » — son pacte avec Satan —, non seulement il vole de maladresse en crime odieux, mais encore il l'oublie avec une insouciance frisant l'amnésie et s'établit professeur de morale toutes catégories ! Lui qui trompe Marguerite outre mesure, il lui reproche d'avoir « fauté » avec Koorsan (ce qui n'est pas vrai, en plus) ; lui qui est le serviteur du Diable, il la juge d'avoir enfanté le Messie du Mal et ne pardonne pas à Luciféra sa nature démoniaque ; lui qui n'en est pas à un assassinat près, lui qui connaît la vengeance, il condamne Catherine Vénière et cesse de l'aimer lorsqu'elle se durcit dans les épreuves que l'on sait... Une fois encore, je n'en finirais pas d'aligner les exemples des contradictions de Faust. Mais celle-ci me paraît la plus amusante : lorsqu'il contraint Lucya à prier dans une église (n° 14) et que le crucifié leur tombe dessus, il conclut fort hâtivement à la damnation de sa compagne. A ce moment-là, il oublie complètement que la même aventure lui est arrivée à Byzance (n° 10), quand la Sainte Lance a refusé de se laisser toucher par cet impie ; il oublie complètement son pacte avec Satan et prend ses grands airs de pape indigné pour décider que Luciféra est rayée de sa vie ! En plus, il se trompe puisqu'il ne peut se passer d'elle...

Par tous ces revirements, ces duplicités, ces déchirantes méditations, Faust apparaît singulièrement humain, campé de main de maître. Son existence est un doute perpétuel, une errance sans destination. Les montagnes russes. Une sorte de cercle vicieux, infernal, dont il ne peut jamais sortir. Sa vie est à l'image de n'importe quelle vie, un peu plus mouvementée, peut-être, dense parce qu'elle se doit d'être exemplaire. Et le plus marrant de l'histoire, c'est le rapport qu'il noue avec Luciféra : dès le début, il s'obstine à vouloir l'aimer « comme une sœur » — et il en est convaincu — alors que la pratique prouve qu'il n'en est rien ! Il se persuade facilement des repentirs de la démone, de sa fraternelle tendresse ; moyennant quoi, il peut sans limites coucher avec elle, la conscience nette, le cœur en repos, en se disant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes dessinés.

Pour conclure...

Eh bien, pour conclure, je ne pense pas avoir fait le tour des richesses de cette série. Si mon (long) embryon d'étude sait donner aux lecteurs l'envie de dévorer « Luciféra », en français ou en italien, j'aurai quand même, à l'instar de Faust, mené à bien ma « mission » !... Il FAUT lire cette merveilleuse bande, plonger en ses labyrinthes changeants, avec joie et le sourire à l'âme. D'ailleurs, il y a d'autres bandes des mêmes éditeurs qui méritent l'attention et dont je vous parlerai sans doute un jour : JACULA, JUNGLA, SAM BOT, pour ne citer que celles-là. L'usine à frissons érotiques d'Elvipress est, pour l'Europe, ce qu'est aux U.S.A. l'usine à super-héros de la maison Stan Lee : c'est notre réserve de légendes à nous, notre « littérature populaire », comme disent les intellectuels. Mais il me semble que l'usine latino-européenne va plus loin et plus haut que l'usine américaine : les productions sexuello-légendaires d'Elvipress paraissent beaucoup plus intelligentes, plus émouvantes et plus foisonnantes que les produits fantastico-guerriers des studios Lee. Parce que plus vraies, plus humaines, atteignant à des profondeurs de sensibilité supérieures. Mais peut-être que je dis ça parce que je suis européen, latin et gâvé de mythes plusieurs fois centenaires ? Quoi qu'il en soit, je dois conclure à la supériorité, dans un registre équivalent, de ces mythologies du « vieux monde » sur l'expression « populaire » U.S. La simplicité y cache de fabuleux trésors ; une sève magique y circule, dont le goût rappelle celui de notre propre sang. Ite missa est...

Numa SADOUL

LES AVENTURES DE

TINTIN

REPORTER DU PETIT VINGTIÈME

AU PAYS DES SOVIETS

ODE A TINTIN

Samantha je t'interdis de lire des saloperies pareilles
ça va pas non ?
Voilà ce que ta fille est en train de lire : "Tintin chez les Soviets"
ben quoi ?
laisse-la donc tranquille
ah non, ah non, je ne vais quand même pas démissionner au point de laisser ma fille s'imbiber d'anti-communisme primaire à un âge particulièrement réceptif et influençable
rends-le moi
laisse tomber !

Claire Bretecher, « Les Frustrés », © Le Nouvel Observateur (extrait).

DEFENSE ET ILLUSTRATION...

UGO SCOTTO

« Pas de couleurs, pas d'humour, pas de soins ; un dessin aussi infantile que l'idéologie qui lui sert de prétexte, un beau morceau de propagande bécasse. »
Tel est le jugement de Mab Trognon (sic) sur « Les aventures de Tintin, reporter du petit « Vingtième » au pays des Soviets », première bande de Tintin écrite et dessinée par Hergé, parue par épisodes dans le « Petit Vingtième », supplément illustré du journal catholique belge « Le XXe Siècle ».
Commencée le 10 janvier 1929, la bande ne s'achèvera que le 11 mai, presque un an et demi plus tard. Réuni en album tiré à 5 000 exemplaires, dont 4 805 vendus, « Soviets » est devenu depuis, dans son édition originale, synonyme d'album introuvable que les « aficionados » de la B.D. s'arrachent à prix d'or. Objet d'un tirage limité hors commerce de 500 exemplaires destinés aux amis de Hergé, « Soviets » a été publié plusieurs fois dans des éditions pirates (d'ailleurs mutilées) et ce n'est qu'à partir de novembre 1973 qu'on peut le lire dans son intégralité dans les « Archives Hergé » éditées par Casterman avec la bénédiction de son auteur.
Or, certains « experts » de B.D. jugent « Soviets » une œuvre de débutant, fruit hâtif d'une inspiration irrégulière et d'un travail improvisé, sans les qualités professionnelles qu'on connaît à Hergé.
Hergé lui-même a déclaré : « Tintin est donc né en janvier 1929, un très mauvais dessin, très, très, très mauvais. »
Or, « Soviets » représente une vraie date dans l'histoire de la B.D.
Et je vais le prouver.
Qu'arrive-t-il donc à Tintin au cours de son voyage ? Oh ! presque rien, la preuve : Tintin, salué par l'abbé Norbert Wallez (directeur du XXe Siècle) quitte Bruxelles par le train ; un terroriste bolchevik déclenche un attentat à la bombe et fait tout sauter ; Tintin est arrêté par la police allemande, s'évade après une poursuite épique, franchit enfin la frontière soviétique, déjoue les ruses d'un espion, tombe sur des usines bidon, assiste à des élections truquées, tout en voyageant par les moyens les plus divers, écrit un article (d'ailleurs le premier et le dernier de sa carrière de reporter), échappe par une énième course-poursuite aux pandores de la GPOU, arrive à Moscou, décrit comme un gigantesque bidonville, est flanqué au gnouf, d'où il échappe, déguisé en scaphandrier, à deux tortionnaires chinois, contemple la grande misère des enfants moscotives abandonnés, se déguise en soldat de l'Armée Rouge pour assister aux réquisitions brutales dont sont victimes les « koulaks », échappe à la fusillation, se bagarre avec un ours sibérien dans la steppe enneigée, découvre la cachette mystérieuse où les chefs communistes ont enfoui les « trésors volés au peuple russe », s'envole en avion pour

...ET, CONTRAIREMENT AUX RACONTARS DES PAYS BOURGEOIS, NOS USINES MARCHENT A PLEIN RENDEMENT!....
BEAUTIFUL...
VERY NICE....
CE SONT DES COMMUNISTES ANGLAIS A QUI L'ON MONTRE LES BEAUTES DU. BOLCHEVISME

Hergé, « Tintin au pays des Soviets », © Casterman.

AH! ZUT!... CE SONT DE SIMPLES DECORS DE THEATRE.... DERRIÈRE LESQUELS, ON BRULE DE LA PAILLE POUR FAIRE FUMER LES SIMILI-CHEMINÉES!

Hergé, « Tintin au pays des Soviets », © Casterman.

Hergé, « Tintin au pays des Soviets », © Casterman.

l'Allemagne où il déjoue un complot terroriste destiné « à faire sauter toutes les capitales d'Europe » et rentre enfin à Bruxelles, où il est accueilli en triomphe à la Gare du Nord : faut le faire !

Tout au long de cette folle équipée, Tintin ne perd pas d'occasions pour dénoncer la noirceur foncière des dirigeants soviétiques qui affament leur peuple et ourdissent de ténébreux complots pour mettre tout l'Occident à feu et à sang.

On a souvent reproché à Hergé l'ultra-manichéisme de cette première bande, commencée quand l'auteur n'avait pas vingt-deux ans.

D'autre part, le « XXe Siècle », journal dont le « Petit Vingtième » était le supplément illustré destiné à la jeunesse, était étroitement lié à l'Action Catholique, mouvement qui, à cette époque, était franchement réactionnaire.

« L'Action Catholique », a écrit Pol Vendromme, « connaît à ce moment, en Belgique, sa période faste. Les militants défilaient dans des rues escortées des pignons vénérables des villes flamandes ou des paysages fuligineux des banlieues wallonnes. On organisait des rassemblements qui s'achevaient sur des harangues de tribun. On faisait le serment de ramener la Belgique au Christ, parmi la toison soyeuse des bannières déployées, l'encens des cantiques et l'allégresse martiale des chants de marche. L'Action Catholique renouvelait chaque mois son apothéose. La Belgique était sa terre bénie et se souvenait que les premiers croisés étaient partis de chez elle. »

Le jeune Hergé était très influencé par ce milieu, qui était alors le sien, par l'éducation reçue et par ses convictions. Il l'a dit d'ailleurs lui-même, en parlant de « Soviets » : « C'était une espèce de jeu, dans lequel j'ai mis de la politique. Il faut savoir que le « XXe Siècle » était un journal catholique, et qui disait « catholique » à l'époque, disait anti-communiste. On y bouffait littéralement du bolchevik. J'ai donc été inspiré par l'atmosphère du journal, mais aussi par un livre intitulé « Moscou sans voiles », de Joseph Douillet, qui avait été consul de Belgique à Rostov-sur-le-Don, et qui dénonçait violemment les vices et les turpitudes du régime. Puisant là-dedans, j'étais sincèrement convaincu d'être dans la bonne voie, et puis quoi ! j'avais la bénédiction de mon directeur, homme de droite et même d'extrême-droite. »

« Moscou sans voiles », best-seller anti-communiste de l'époque et épuisé depuis longtemps, est un livre qui nous permet de comprendre l'esprit même du texte de Hergé, allant, dans deux occasions, dans la pure et simple illustration de celui de Joseph Douillet.

En parlant d'une délégation des Trade Unions anglais, Douillet écrit (p. 19 de « Moscou sans voiles ») :

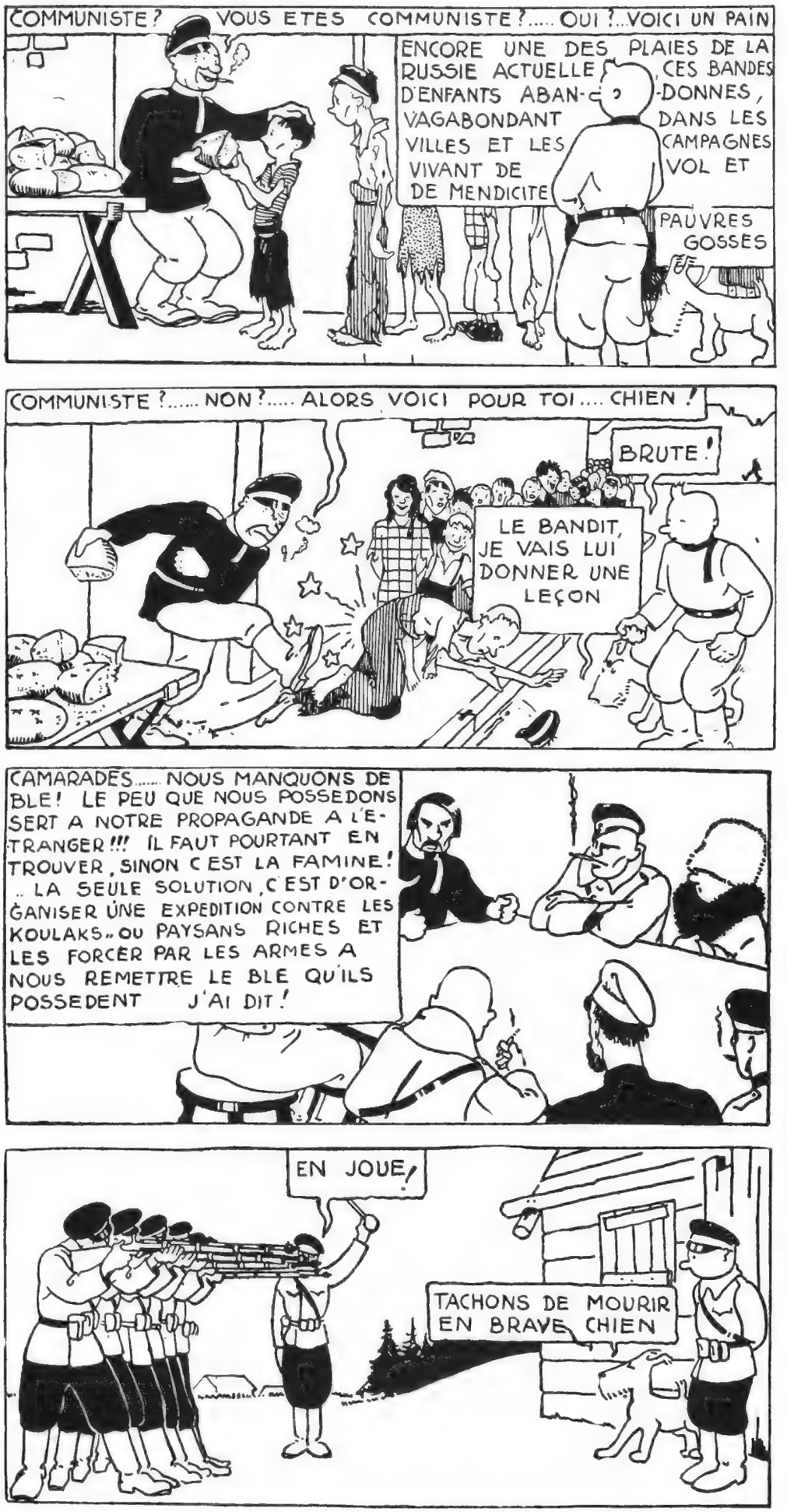
« Je vais dévoiler ici même une de ces petites bévues qu'avaient commises les pouvoirs bolcheviques au passage de la délégation. Ce fait se produisit dans une petite gare sur le territoire du « Donbass » (bassin du Donetz), qui est sillonné d'un grand nombre de petites lignes de chemin de fer s'enchevêtrant les unes les autres.

L'horaire prévoyait un arrêt de cinq minutes à cette petite gare. Le train des délégués y stationna en fait plus d'une heure. Je ne sais comment on expliqua ce retard aux délégués, mais les paysans du village voisin, situé non loin de la gare, connurent bien vite la cause mystérieuse de ce retard : on les mobilisa subitement avec leurs chevaux et leurs chariots, on leur ordonna de transporter en toute hâte d'importantes provisions de paille dans l'usine qui se trouvait en aval du chemin de fer et qui, depuis quelques années, ne fonctionnait plus.
Lorsque cette paille fut arrivée à destination, on l'engouffra dans les fours de l'usine, et bientôt de gros nuages de fumée noire émergèrent des cheminées, créant ainsi l'illusion d'une fabrique en pleine activité, symbole vivant de la jeune industrie soviétique. C'est à ce moment-là seulement que le train de la délégation reprit sa marche. »
Remarquons que la délégation labouriste citée par Douillet se transforme, chez Hergé en « communistes anglais ».
Et plus loin, à la page 84 du même livre, en parlant des élections des Soviets :
« La place de l'église était noire de monde. Au centre s'élevait une tribune d'occasion occupée par cinq communistes qui représentaient le pouvoir local. Le communiste camarade Oubiykone (président sortant du comité exécutif) prononça un discours. Après avoir rappelé ce que le communisme avait soi-disant donné au village, et après avoir évoqué les monts et merveilles qu'il amènerait à l'avenir, il demanda de procéder au vote. Voici en quels termes il apostropha la foule :
Le camarade Oubiykone : — *Trois listes sont en présence : l'une est celle du parti communiste. Que ceux qui s'opposent à cette liste lèvent les mains !* (c'est moi qui souligne).
Simultanément, Oubiykone et ses quatre collègues sortirent leurs revolvers et dévisagèrent la foule des paysans, l'arme menaçante au poing. Oubiykone continua :
— Qui donc se déclare contre cette liste ? Personne ? Je déclare que la liste communiste passe à l'unanimité. Il devient donc inutile de faire voter pour les deux autres. »
Ici Hergé a repris tel quel le texte de Douillet.
En ce qui concerne la documentation iconographique, Hergé avait puisé dans le « Patriote illustré » et le « Soir illustré », revues belges de l'époque.
Nous voyons que, contrairement aux apparences, il y avait déjà chez Hergé un désir réel de documentation, de représenter les choses telles qu'elles étaient, ou du moins telles qu'il croyait qu'elles étaient (qu'on se souvienne : « ... j'étais convaincu d'être dans la bonne voie... »).
Evidemment, au début de sa carrière de « cartoonist » professionnel, Hergé n'avait pas encore le souci, presque la manie, de reproduire la réalité avec un maximum de fidélité, allant jusqu'à faire entièrement redessiner des albums comme « L'île noire » et bien d'autres, poussé uniquement par le souci de « faire vrai ».
Bien sûr, dans « Soviets » on ne voit pas encore de décors, on ne « montre » pratiquement jamais la Russie, si ce n'est la basilique de Saint-Basile, et encore, à l'horizon et c'est presque tout en ce qui concerne la couleur locale.
Par contre, les uniformes, les armes sont dessinés avec soin. On peut en dire de même des scènes où interviennent avions, canots à moteurs armés de mitrailleuses, paniers à salade et un avion. Et ceci à une époque où les auteurs de B.D. européens ne s'encombraient pas de scrupules excessifs de vérité : qu'on songe à Alain Saint-Oogan, situant Alfred, le pingouin, au Pôle Nord, bévue sympathique dont l'auteur est le premier à rire !
En outre, « Soviets » met en évidence, sans y aller par quatre chemins, les deux plus graves tares du régime soviétique de l'époque : la guerre contre les paysans riches (« koulaks ») que le gouvernement stalinien combattait en les expropriant et en réquisitionnant brutalement leurs récoltes, et la détresse des enfants abandonnés (« bezprezornye ») vivant par bandes, mendiant et chapardant (1).
de suite à l'œuvre, les bras raccourcis, et les méchants n'ont qu'à bien se tenir ! D'ailleurs, s'il flétrit le régime communiste, le jeune reporter n'est pas tendre avec le super-capitalisme américain, qui chasse les Indiens de leurs terres (et ici Hergé précède la révolte sioux de Wounded Knee et tous les westerns pro-indiens qu'on tourne maintenant) et enrichit ses gangsters à la gâchette facile. Dans le « Lotus bleu », Tintin ne mâche pas ses mots pour dénoncer l'occupation japonaise en Chine, le racisme des Blancs des Concessions Internationales, et la coupable faiblesse de la Société des Nations. Si « Soviets » est un des albums les plus engagés du cycle de Tintin, il possède sans doute le scénario le plus spontané, le plus débridé, le moins construit.
Hergé le dit lui-même : « Jusque-là les aventures de Tintin (tout comme celles de Totor) étaient une suite de gags et de suspenses, mais rien n'était construit, rien n'était prémédité : je partais moi-même à l'aventure, sans aucun scénario, sans aucun plan de travail ; c'était réellement du travail à la petite semaine. Tenez, le « Petit Vingtième » paraissait le mercredi dans la soirée, et il m'arrivait parfois de ne pas savoir encore le mercredi matin comment j'allais tirer Tintin du mauvais pas où je l'avais méchamment fourré la semaine précédente. »
Dans « Soviets », Hergé se donne tout entier au plaisir de conter, de s'amuser, d'improviser tel Dickens créant « Pickwick » au jour le jour.
De cette improvisation naissent des gags saugrenus, tel Tintin s'évadant d'un cul-

---

(1) Voir, au sujet des « bezprezornye », le film soviétique « Le chemin de la vie », par Nicolas Ekk.
En effet, il ne faut pas oublier que, jusqu'au déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, les aventures de Tintin étaient presque toutes des aventures « engagées ». La raison en est très simple : chaque fois que Tintin fait un voyage à l'étranger — et presque toutes ses aventures sont un voyage — il a son mot à dire, son mot de scout. Et quand il assiste à des injustices, on le voit tout

Hergé, « Tintin au pays des Soviets », © Casterman.


COMMUNISTE? VOUS ETES COMMUNISTE?..... OUI ?...VOICI UN PAIN
ENCORE UNE DES PLAIES DE LA RUSSIE ACTUELLE, CES BANDES D'ENFANTS ABANDONNES, VAGABONDANT DANS LES VILLES ET LES CAMPAGNES VIVANT DE VOL ET DE MENDICITE
PAUVRES GOSSES
COMMUNISTE ?..... NON ?..... ALORS VOICI POUR TOI.... CHIEN !
BRUTE !
LE BANDIT, JE VAIS LUI DONNER UNE LEÇON
CAMARADES..... NOUS MANQUONS DE BLE ! LE PEU QUE NOUS POSSEDONS SERT A NOTRE PROPAGANDE A L'ETRANGER !!! IL FAUT POURTANT EN TROUVER, SINON C'EST LA FAMINE ! .. LA SEULE SOLUTION, C'EST D'ORGANISER UNE EXPEDITION CONTRE LES KOULAKS, OU PAYSANS RICHES ET LES FORCER PAR LES ARMES A NOUS REMETTRE LE BLE QU'ILS POSSEDENT J'AI DIT !
EN JOUE !
TACHONS DE MOURIR EN BRAVE CHIEN

de-basse-fosse affublé d'un scaphandre. Comment l'a-t-il trouvé au fin fond d'une prison soviétique ? Peu importe la vraisemblance, tous les moyens sont bons quand il s'agit de jouer les Papillon !

« Soviets » a aussi déclenché une querelle d'érudits à propos de la célèbre question : Tintin est-il Totor ?

(Totor était un petit scout créé en 1926 par Hergé, scout lui-même à l'époque.)

Il me semble que Hergé a répondu à cette question, quand, durant une interview, il déclara : « En janvier 1929, j'ai créé Tintin ; *c'était un peu le frère de Totor, un Totor devenu journaliste mais ayant toujours l'âme d'un boy-scout.* » (C'est moi qui souligne.)

On remarquera aussi que dans « Soviets » il n'y a aucun second rôle digne de mention tels la Castafiore, Rastapopoulos, ou l'infernal Abdallah. Et pourtant ce sont les personnages secondaires qui sont dessinés le mieux : commissaires du peuple véreux, soldats de l'Armée Rouge, officiers arborant un monocle à la Stroheim, gosses loqueteux et faméliques, ils sont tous « croqués » de façon mémorable, bien autrement que Tintin, adolescent au visage flou. Il faut en tout cas souligner que aucun de ces seconds rôles ne reviendra dans les albums successifs, contrairement aux rebelotes de Allen ou du dictateur Alcazar.

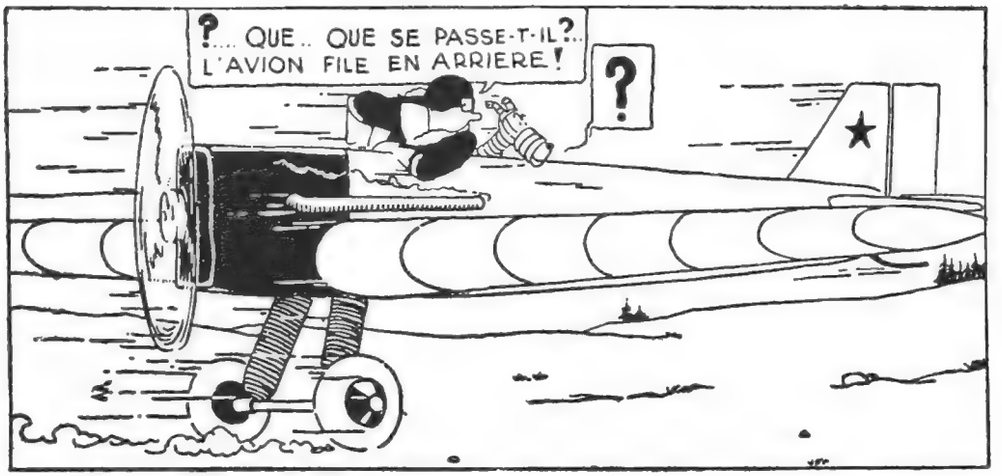
Comme beaucoup de débutants, le jeune Hergé ne s'était pas encore libéré de l'influence des dessinateurs qu'il aimait.

« Dans ma jeunesse j'ai beacoup aimé Benjamin Rabier. Il y a un épisode avec des animaux, dans « Tintin au pays des Soviets ». Et j'avais un tel souvenir de Benjamin Rabier que j'y ai pensé en les dessinant ; ça se remarque, croyez-moi ! J'avais aussi une vive admiration pour un dessinateur de mode français, René Vincent, qui avait un style « Arts-déco » très élégant. On retrouve son influence au début des « Soviets », quand mes dessins partent d'une ligne décorative, une ligne en S, par exemple (et le personnage n'a qu'à tirer son plan pour s'articuler autour de ce S !). J'ai compris assez vite qu'il valait mieux se laisser aller, que les articulations devaient venir d'elles-mêmes. Autre influence : Géo Mac Manus dont j'admirais surtout les nez. Je trouvais ces petits nez ronds ou ovales tellement gais que je les utilisais, sans aucun scrupule ! »

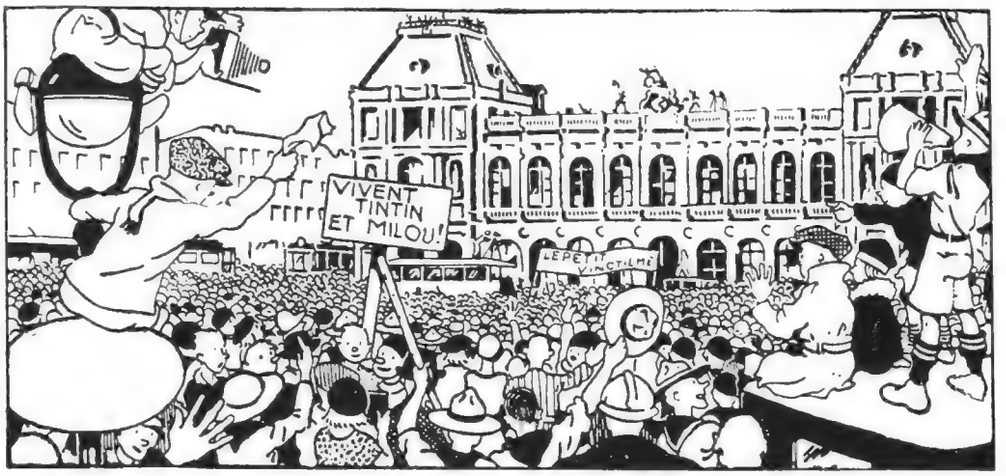
En parlant de Saint-Ogan « mon maître, mon admirateur et mon père... », Hergé ajouta : « Saint-Ogan a eu beaucoup d'influence sur moi... car je l'admirais — et je l'admire encore. Je ne crois pas lui avoir fait de véritables emprunts. Mais ses dessins étaient clairs, précis, « lisibles » : et l'histoire était narrée de façon parfaite : c'est dans ces domaines-là qu'il m'a profondément influencé. Et, contrairement à un bruit qui a couru, il a été très gentil pour moi, à mes débuts : il m'a encouragé et m'a offert un de ses originaux, que je conserve précieusement ! »

Cependant, dans sa première bande, Hergé a étalé beaucoup plus de violence que dans « Zig et Puce » : en attendant de devenir « gentil » dans les albums successifs, Tintin se défoule copieusement dans

« Soviets », et ne rate jamais une occasion pour flanquer d'épiques raclées aux malabars bolcheviks mal embouchés.
« Soviets » est aussi le premier album où se manifeste l'amour que Hergé a toujours eu pour l'aviation. C'est en avion que Tintin quitte l'U.R.S.S. Evidemment, Lindbergh n'était pas oublié : qu'on songe à « Plane Crazy » et à la première strip de Mickey, parue en Amérique le 1er janvier 1930. Là aussi, Mickey, tout comme ici Tintin, nous est présenté comme un fan de l'aviation. C'est d'ailleurs un thème constant chez Hergé : qu'on pense à l'enlèvement en avion de « Tintin au Congo », aux acrobaties aériennes de « L'île noire », au « Sceptre d'Ottokar », à « Vol 714 pour Sidney », etc.
Mais ce n'est pas la seule influence qu'il subit. Hergé est un grand admirateur du cinéma américain, et ceci crève les yeux depuis les temps de Totor.
Les aventures du petit scout étaient présentées comme « un grand film comique », « United Rovers présente », etc., et l'auteur de signer : « Hergé moving pictures » et « Hergé metteur en scène ».
Et dans « Soviets », l'influence du cinéma comique muet américain est encore déterminante.
Prenons les courses-poursuites successives à l'évasion de Tintin. Tintin :
1°) botte le derrière d'un flic et l'envoie dans l'eau ;
2°) poursuivi par d'autres agents de la Gépéou, Tintin se sauve dans une barque à moteur ;
3°) les policiers le poursuivent dans un canot analogue et canardent Tintin de leur mitrailleuse ;
4°) transformée en écumoire, la barque de Tintin sombre ;
5°) Tintin flanque ses ennemis à l'eau, et s'empare de leur canot ;
6°) il heurte de front une berge, et, en cascadeur chevronné, après un plongeon acrobatique, se retrouve à l'intérieur d'une voiture ;
7°) il la met en marche et file à toute vitesse sous les yeux du propriétaire furibard ;
8°) la voiture laisse derrière elle une traînée d'essence, et le bonhomme, pour se venger, y met le feu ;
9°) la voiture avec Tintin n'explose pas : ce sont un camion et un obusier qui sautent en l'air, avec un feu d'artifice final, etc.
Et tout ceci en quelques planches seulement !
On pourrait continuer à l'infini, l'album tout entier n'est qu'une longue course-poursuite qui dure dix-sept mois.
Comment ne pas reconnaître là le style du cinéma comique américain du temps du muet ? Hergé a remplacé les Keystone Cops chers à Mack Sennet par les pandores de la Gépéou,, mais le rythme endiablé, la quantité de chutes et de « stunts », tout cela vient directement des salles de cinéma où Hergé avait ri en voyant Fatty, Charlot, Buster Keaton et Ben Turpin. D'ailleurs « Soviets » avait commencé à paraître dans le « Petit Vingtième » en janvier 1929, et il y a fort à parier qu'à l'époque Hergé n'avait pas encore vu de film parlant, les salles européennes n'étant pas encore équipées pour cela.



Hergé, « Tintin au pays des Soviets », © Casterman.



Hergé, « Tintin au pays des Soviets », © Casterman.

On ne retrouvera ces folles courses-poursuites que dans « Tintin en Amérique » dans des séquences qui nous rappellent « Le mécano de la General » de Buster Keaton, et dans « L'Affaire Tournesol », album dessiné beaucoup plus tard, et qui prouve que Hergé n'a rien perdu de son génie en se faisant aider par son studio, au contraire.
Mais à ces deux exceptions près, on ne retrouvera plus dans Tintin ce rythme débridé, cette accumulation étincelante de gags. Est-ce une raison pour regretter le bon vieux temps et les bandes dessinées d'antan ?
Non. Si les scénarios de Hergé sont devenus plus « adultes », plus réalistes, c'est tout simplement parce que entre-temps le cinéma muet avait disparu.
Un auteur de bandes dessinées ne pouvait plus concevoir ses histoires comme du temps du muet : ses lecteurs auraient été dépaysés par un rythme et une cadence qui ne se rattachaient désormais plus à rien. Qu'on compare « Soviets » au célèbre monologue-soulographie de Haddock dans « Le mystère de la Licorne » : le cinéma parlant est passé par là, avec ses inconvénients, mais surtout avec ses avantages. La truculence à la Wallace Beery du capitaine, à la fois verbale et visuelle, est due à des procédés comiques : flash-back, jeux de mots, verbiage, qui relèvent du cinéma parlant. On peut observer chez Hergé les mêmes changements qui se sont produits au cinéma : ce que Hergé a perdu en rythme et en spontanéité, il l'a compensé par un réalisme et une profondeur inconcevables auparavant (qu'on songe aux « Bijoux de la Castafiore », par exemple). Le « Jazz singer » avait sonné le glas des batailles « tarte à la crème » pour les B.D. tout comme pour le cinéma.
La dernière planche des « Soviets », parue le 11 mai 1930, nous montre à la Gare du Nord une foule immense (dont plusieurs scouts) qui accueille en triomphe Tintin de retour d'U.R.S.S.
Or, il y avait vraiment foule à la Gare du Nord.
« Quand Tintin a eu fini son voyage en Russie », confia Hergé, « on lui a préparé un « retour » grandiose à Bruxelles, Gare du Nord. C'est Tintin qui revenait mais moi, je n'en revenais pas de voir la place devant la gare absolument noire de monde. Même réception, et même foule, plus tard, quand Tintin revient du Congo, puis d'Amérique... Le rôle de Tintin, lors de ces « jeunesses rentrées », a été tenu par deux garçons différents. »
Si le succès de ces « jeunesses rentrées » étonnait tellement Hergé, nous, ça ne nous étonne pas. Retour d'U.R.S.S., ce n'était pas n'importe qui.
C'était Tintin.

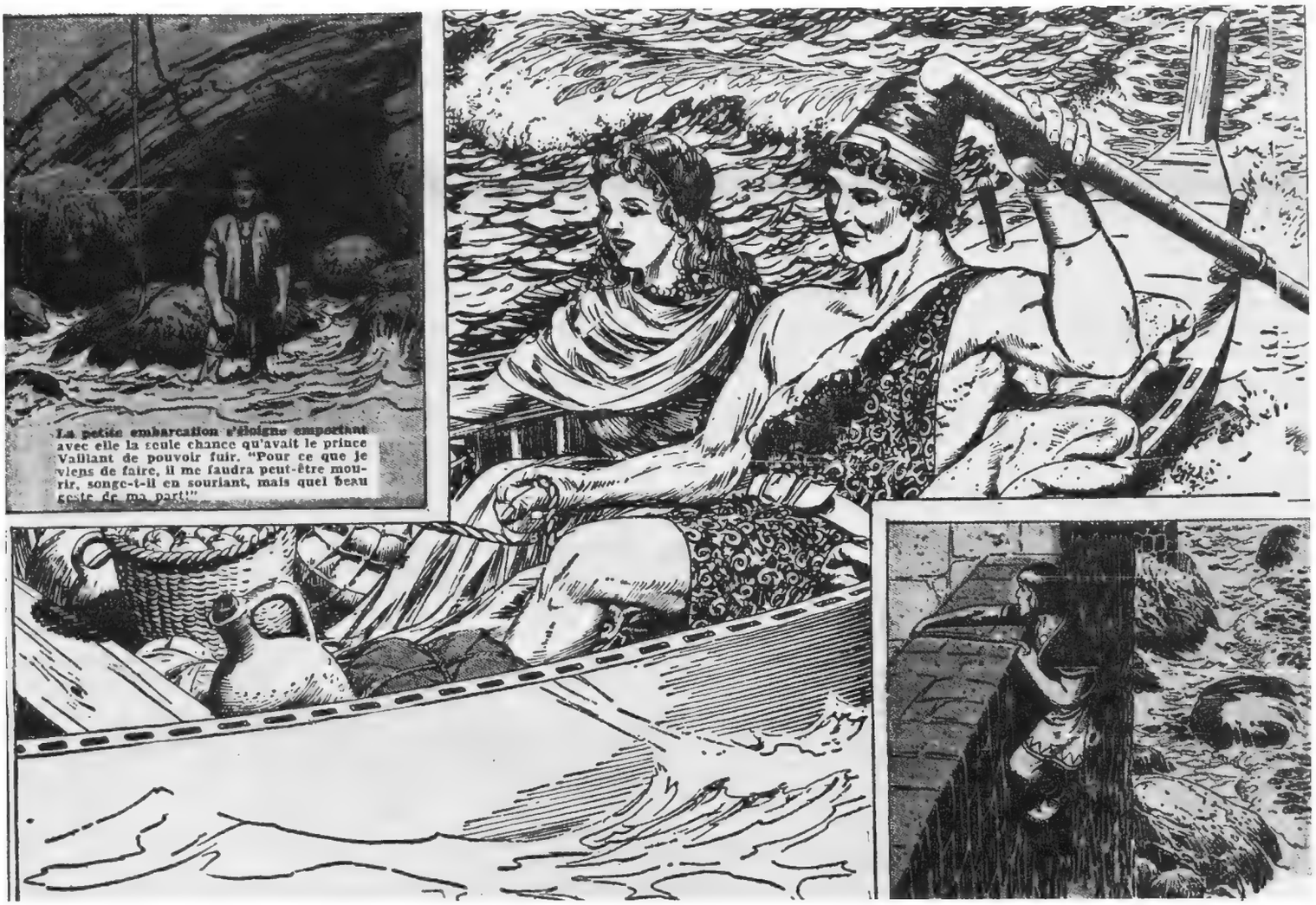
UGO SCOTTO

TRAFICS ET INFLUENCES

2.

Cette fois, c'est encore « Prince Valiant » qui est victime du massacre. A « L'Action catholique » de Québec (1er juin 1941), on trouva trop sensuelle la grande image de Melody et Hector voguant vers le bonheur. Non seulement elle fut redessinée, mais encore elle sortit en noir au milieu d'images en couleurs !

P. Couperie


La petite embarcation s'éloigne emportant avec elle la seule chance qu'avait le prince Valiant de pouvoir fuir. "Pour ce que je viens de faire, il me faudra peut-être mourir, songe-t-il en souriant, mais quel beau geste de ma part!"

Hal Foster, « Prince Valiant ».

Hal Foster, « Prince Valiant ».
© KFS / Opera Mundi. Version originale.

Nick Silver.

LES GRANDES SERIES FRANÇAISES DE L'APRÈS GUERRE EN FORMAT ITALIEN

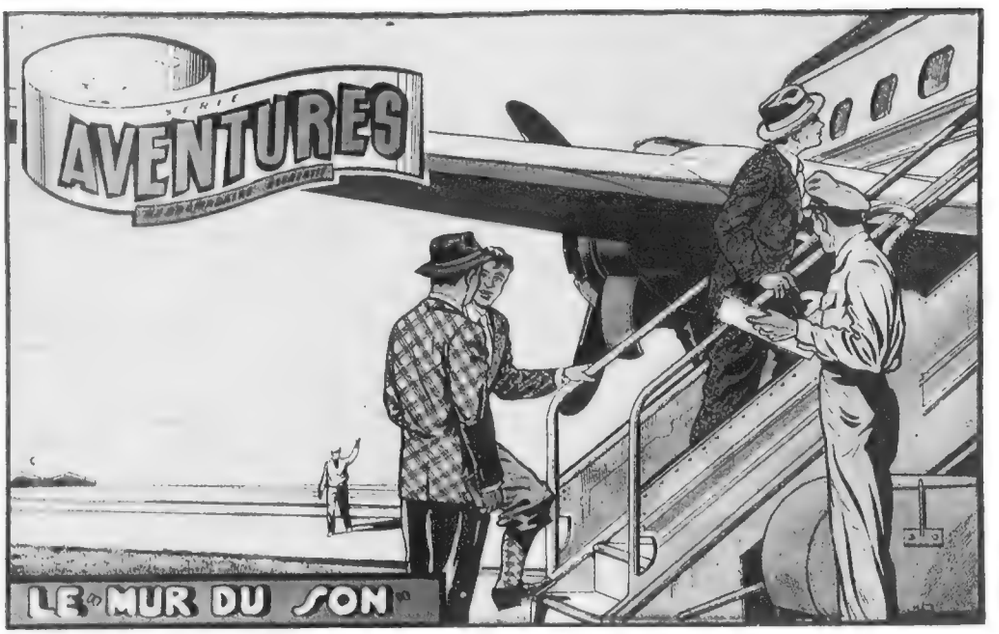
JEAN FOURIE

Introduit en France vers les années 1936-1937, le format dit « à l'italienne » ne connut vraiment son apogée qu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et, plus précisément, entre 1946 et 1949.

A notre connaissance, aucune tentative de recensement ou de synthèse n'a encore été faite en ce domaine dans la presse spécialisée. Notre propos, en ce court article, n'est pas de dresser un inventaire critique et exhaustif des multiples récits (le plus souvent complets) qui parurent en France dans le format italien. Une tâche d'une telle ampleur nécessiterait une documentation qui semble difficile à réunir et à classer. Nous nous contenterons plus modestement, comme nous l'avions déjà fait dans un précédent numéro de « Phénix » (cf. nº 44, printemps 1976), de présenter sommairement quelques maisons d'édition et quelques magazines typiques.

Si, à la Libération, les formats italiens proliférèrent de la manière que l'on sait, cela tint essentiellement à deux facteurs : en premier, le manque de papier, qui nécessitait une réduction sensible des dimensions et du nombre de pages ; en second, le côté pratique de ce nouveau format. En effet, jusque sous l'Occupation, les grands formats étaient rois mais, petit à petit, les nécessités économiques de l'heure et les goûts changeants du public incitèrent les diverses maisons d'édition à moduler leurs formats et à modifier leur présentation en tenant compte des impératifs ponctuels. Dans les années 1950, seuls « Vaillant » et la Bonne Presse (« Cœurs Vaillants », « Ames Vaillantes », « Fripounet », etc.) conservèrent le grand format classique de l'âge d'or.

Quoi qu'il en soit, en 1946, le format italien règne avec prolixité et les kiosques de journaux français en sont littéralement submergés. Il faut reconnaître que, dans leur majorité, ces illustrés brillent par leur médiocrité, tant dans le domaine graphique que dans celui du scénario. Seulement, après cinq longues années d'occupation et de privations, le public, assoiffé de nouveauté et de distraction, n'est guère difficile dans le choix de ses lectures et se jette sans trop de discernement sur tous les magazines qui sont offerts à leur boulimie de lecture. Le format italien se prête d'ailleurs merveilleusement à ce genre de sollicitation de masse et plusieurs firmes sans lendemain ne vivront quasiment que de l'exploitation intensive d'un tel filon commercial.



Le Mur du Son.

A travers le monde : le Torrent en feu.

A l'aube de la IVe République, la plus populaire des maisons qui se spécialisa dans la production d'illustrés en format italien (1) fut sans conteste celle des Editions Populaires Modernes dont le siège était au 12, rue du 4-Septembre à Paris (2). Cette firme, qui habitait encore Lyon en 1945 (au 87, rue de l'Hôtel-de-Ville) publiait à cette époque la collection « Victoire », que la S.A.G.E. reprit en 1947 dans un format légèrement plus grand (27×19,5). Les Editions Populaires Modernes connurent une confortable notoriété avec, notamment, la collection **Alain la Foudre,** hebdomadaire de taille 22×15,5 au dessin sans grâce mais au héros fortement campé. La S.A.G.E., qui prit la suite de ces éditions, allongea sensiblement le catalogue de ses publications à l'italienne. En 1947, elle lança les périodiques suivants :

— **Jim Taureau,** dû au crayon expressif d'André Lavezzolo, scénariste, dessins de Dell'Acqua, et qui est bien connu de tous les amateurs de B.D. (format 22×16,5).

— **Nick Silver,** paru dans la collection « Victoire » et agréablement dessiné par Carlo Marc (Raphael Marcello).

Burton, le chercheur d'or.

Le Solitaire de Sakya.

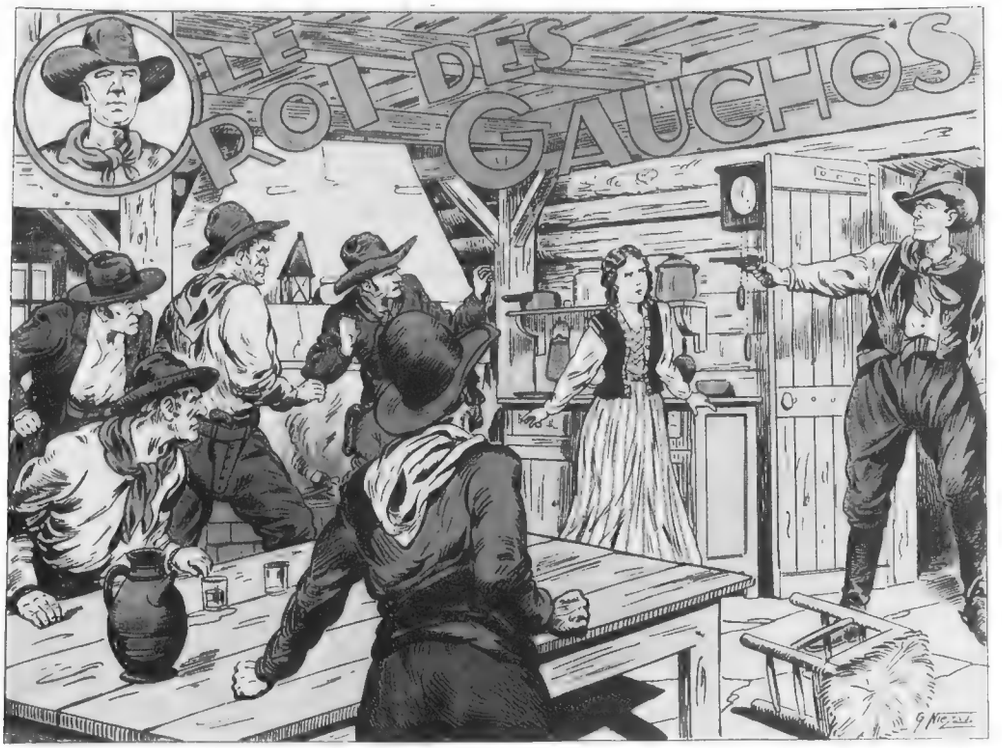
— **Yorga,** fils de la jungle, au dessin assez soigné et qui fit son apparition dans la collection « Aventure et Mystères ».

— **Kansas Kid,** le héros de Carlo Cossio, vedette de la collection « Wild West » et promis à un brillant avenir (3).

— **Amok,** le super-héros de Tony Chan venu d' « Aventures » et lancé durant quelques mois dans des récits à l'italienne en 1949.

Toujours en 1949, la S.A.G.E. se restructura, abandonna ses vieilles collections à l'italienne et adopta le nouveau format de poche où brillèrent les titres célèbres de « King », « Mandrake », « Le Fantôme du Bengale », « Sciuscia », etc., en même temps que la sortie des périodiques du type « Héroïc ».

Une autre maison de B.D. connue pour s'être spécialisée dans la publication de journaux à l'italienne demeure celle des Editions E.L.A.N. (5, boulevard des Capucines, Paris-2e). La collection **E.L.A.N.,** dont les bandes n'étaient pas signées, fut inaugurée par les aventures de « Dick la Tempête contre les Thugs » et se poursuivit durant de nombreux numéros. Mis à part l'éphémère collection **Eclair,** les



Le Roi des Gauchos.

Le Village indien.

best-sellers des Editions E.L.A.N. seront les récits complets (format 28,5×22) des **Contes du Far West** lancés au début de l'année 1947 et qui narraient les exploits de Morgan le pirate, du roi de la prairie, des mystères de la jungle noire, à la frontière du Far West, et tant d'autres. Toujours dans la série générale « Contes du Far West », parurent les récits complets bimensuels de **Dynamite,** qui n'adoptèrent pas le format italien (4). En 1948, les « Contes du Far West » choisirent une nouvelle présentation, moins soignée que la précédente, mais toujours dans le même format maison.

De 1944 à 1951, les Editions Mondiales (2, rue des Italiens, Paris-9e) se distinguèrent d'une manière assez originale dans le domaine de la B.D. française. Cette firme laborieuse déversa sur le marché une foule de récits complets d'un intérêt variable. Dans la collection **Aventurier d'aujourd'hui,** elle publia des histoires assez bien charpentées et d'un graphisme acceptable : « Capitaine Belle Epée » par Rémy Bourlès (5), « Le Périlleux Voyage » par Gal... Dans la collection **Les Belles Aventures,** sortie à la même époque que la précédente, figurait un héros que ceux qui avaient 14 ans à la Libération n'ont peut-être pas oublié : Bob l'Aviateur. C'est encore aux Editions Mondiales que débutèrent en mars 1947 les fameux **Suppléments à Tarzan,** récits complets de format 29,5×21 illustrés sans trop de génie par Jacques Duker. A dater de 1948 seront lancés les récits additionnels à **Tarzan,** en grand format italien (33×25,5), qui contenaient en particulier les aventures du capitaine Winslow.

A part « Tarzan », trois autres grands journaux de B.D. firent paraître, à intervalle plus ou moins régulier, des suppléments à l'italienne. Les plus populaires furent les mensuels de **Coq Hardi,** au format 25×16,5, qui durèrent de nombreuses années. Les collaborateurs les plus prestigieux du journal mirent en image ces histoires alertes et prenantes : D.C. Eyles (Kit Carson (6), Le Rallic (« Le Secret des Rocheuses »), Marijac (« Le Pirate masqué », « Jim Clopin Clopan », « Le Secret de l'Amazone »), Gal (« L'Enigme du Pony Express »), etc.

Vinrent ensuite, vers la même époque (1948-1950), des suppléments à l'italienne de **Vaillant** (format 27×19,5) dus au crayon de Nortier, Bourlès... **Zorro** publia également de tels fascicules (format 28,5×19) qui paraissaient en principe deux fois par mois, Oulié en étant, bien entendu, l'infatigable animateur.

Les Editions de La Foux, à Draguignan, lancèrent, en avril 1953, la série **Aventures,** hebdomadaire récréatif des gais jeudis dont les textes et les dessins étaient de M. Bourdin (7). Ce magazine fut remplacé en juin de la même année par une nouvelle série intitulée **Monde** et qui ne dura que quelques mois pour sombrer, fin 1954, avec les Editions de La Foux (8). Connus par le vaste choix et le réalisme des aventures qu'ils proposaient, les récits complets mensuels **A travers le monde** firent leur apparition à la fin de l'année 1947. Créés par la Société d'Edition du Diadème (10, boulevard Diderot, Paris-12e), ils furent repris peu après par la puissante

Société d'Editions Générales, sise au 22 de la rue Bergère à Paris. Sur des scénarios de Maurice Limat et de Georges Fronval, les dessinateurs maisons, tels que Gal, André Gosselin, Bob Dan, Gire, H. Fox..., construisirent des histoires qui plurent d'emblée par leur côté populiste et le sérieux de leur réalisation. La série « A travers le monde » revint au format à la française imposé par Artima vers 1953 puis au petit format de poche en juillet 1956 pour disparaître quelques mois après. Des récits complets sélectionnés par **Pic et Nic** (Editions S.A.E.T.L.) parurent à partir de 1946 sous le titre général **Les Merveilleuses Aventures ;** ensuite, des récits fractionnés, mis en vente tous les jeudis, virent le jour et cela jusqu'en 1952. Les dessins étaient généralement de Martin et les fascicules d'un format supérieur à la moyenne (22×16,5).

Nous allons nous borner maintenant à présenter, recensés sans commentaires, les principaux autres magazines à l'italienne qui fleurirent en France après la Libération :

— La collection **Héros Magazine,** au format 28,5×19,5, constituée par des récits complets bimensuels lancés, fin 1949, par la S.N.P.I. et qui contenaient des B.D. tirées du journal « Zorro » (dessins de Claude Henri, Oulié, Roubinet, etc.).

— Les récits complets de la collection **Le Corsaire,** qui parurent chaque jeudi, à compter de 1947, aux Editions S.E.T.L., 4, avenue Ruysdaël à Paris. La plupart des dessins de ces illustrés étaient dus au crayon caractéristique de G. Niézab, qui n'avait pas encore créé son héros, Petit Riquet, et qui venait de mettre en images « Rocambole » (9).

— La collection **Les Aventures héroïques,** récits complets aux dimensions inhabituelles (31,5×25) lancés en 1946 par la Société Moderne d'Editions Nouvelles. L'existence de cette publication fut des plus éphémères et permit à Roger Melliès de faire ses premières armes comme dessinateur (10).

— Les récits complets de la série **Ouragan, l'as des casse-cou,** hebdomadaires de douze pages au format 21,5×13, textes de Polsis et dessins de London. Cet illustré se distingue par le baclé de ses images ; il était produit par les Editions Populaires Mondiales (143, avenue de Suffren, Paris-7e). On n'en trouve plus trace après 1948.

— La collection **Le Scalp,** récits complets de brousse et de western vendus tous les jeudis, dessins d'Andred Cezard et format 21×14 (Editions S.E.T.L.) (11).

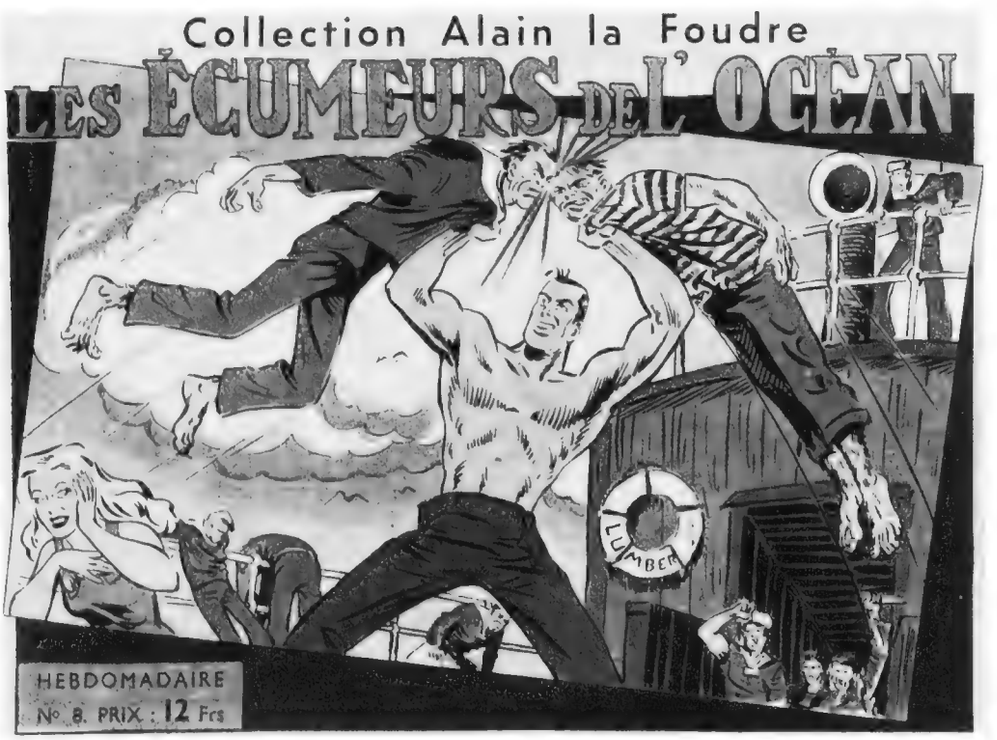
— Les récits complets des sélections **Risque tout** lancés au début de 1945, et ce jusqu'en 1948 environ par la S.E.M. (1, rue Lord-Byron à Paris). Il s'agissait de magazines de format 28,5×22,5 qui furent repris successivement par la S.A.E.T.I. puis par les Editions des Tours (12, rue des Tours à Lille) qui n'ont pas laissé un souvenir impérissable dans l'histoire de la B.D. française. La majeure partie des scénarios de ces fascicules étaient de Georges Fronval et les dessins de Brantonne.

— La collection **Bison,** récits complets au format 28×22 publiés par Lucien Lajoie (1, rue du Simplon à Paris) avec des

John Stick contre Casano.

M. le Capitaine Belle-Epée.

La Flèche d'Or.



Les Ecumeurs de l'Océan.

illustrations de J. Veinat et G.B. Baray. Bien que non datés, ces journaux doivent remonter à la fin de l'Occupation.

— Les Editions **Essor** (45, rue de Courcelles à Paris-8e) qui publiaient des récits complets grand format (31×24) dans une collection où se mêlaient aventures, mystère, action. Ces périodiques contaient sobrement les exploits du reporter détective Jean Stick sur un scénario de Jan Rell et des dessins d'Alex Risène.

Cette succincte et peut-être un peu trop technique présentation montre avec éloquence combien les magazines à l'italienne furent nombreux et tentèrent irrésistiblement les maisons de production d'alors. Dans leur ensemble, ces publications se caractérisent par une carence criante de soin dans le dessin et une mise en page souvent grossière. Certes, les temps étaient difficiles mais il s'avère patent que les firmes qui éditaient ces genres d'illustrés ne se souciaient guère de considérations esthétiques ou autres. Avec les moyens du bord, sur des thèmes d'une banalité désolante, elles ont produit et déversé sur le marché national des quantités faramineuses de B.D. qui ne vécurent que peu de temps. Malgré les tares de ces publications et la complexité d'une classification rationnelle, il nous est apparu tout de même utile et nécessaire de parler brièvement des principales.

Jean FOURIÉ.

---

(1) Nous laissons de côté, en cette étude, les récits des Editions Artima parus à l'italienne et auxquels nous consacrerons un article particulier dans un prochain numéro.
(2) A cette même adresse résidait la S.A.G.E., qui publiait notamment le célèbre hebdomadaire « Aventures ».
(3) « Kansas Kid » sera ensuite inséré dans « Nat le petit mousse » en mars 1952, journal qui prendra d'ailleurs le titre de « Kansas Kid » en 1954.
(4) « Dynamite » était en format vertical 22×30,5, format dans lequel furent édités, chez E.L.A.N., « Maya le Sioux », « Jack Morton » et « Mister X ».
(5) Rémy Bourlès était la cheville ouvrière des Editions Mondiales (cf. numéro d'avril 1976 de « Haga »).
(6) Eyles dessina ensuite pour Impéria (mensuel « Kit Carson » lancé en 1956 et « Buck John ») et pour les Editions de Châteaudun (« Far West »).
(7) M. Bourdin était le dessinateur principal des Editions de La Foux ; c'est à lui que l'on doit les illustrations de « Dynamic » et « Casse-Cou ».
(8) « Monde » est l'un des derniers illustrés français de l'immédiate après-guerre paru en format italien.
(9) « Petit Riquet » succèdera en 1949 à ces récits complets et sera publié par les Editions L.B., 57 bis, avenue de Saxe à Paris (7e), maison qui, trois ans après, lancera sans succès « French Bill ».
(10) Conjointement avec « Hardi les gars ! ».
(11) Ne parut que durant quelques mois en 1948.

Au pays de l'ogre Bouftout - 1911 © Ed. de Montsouris.

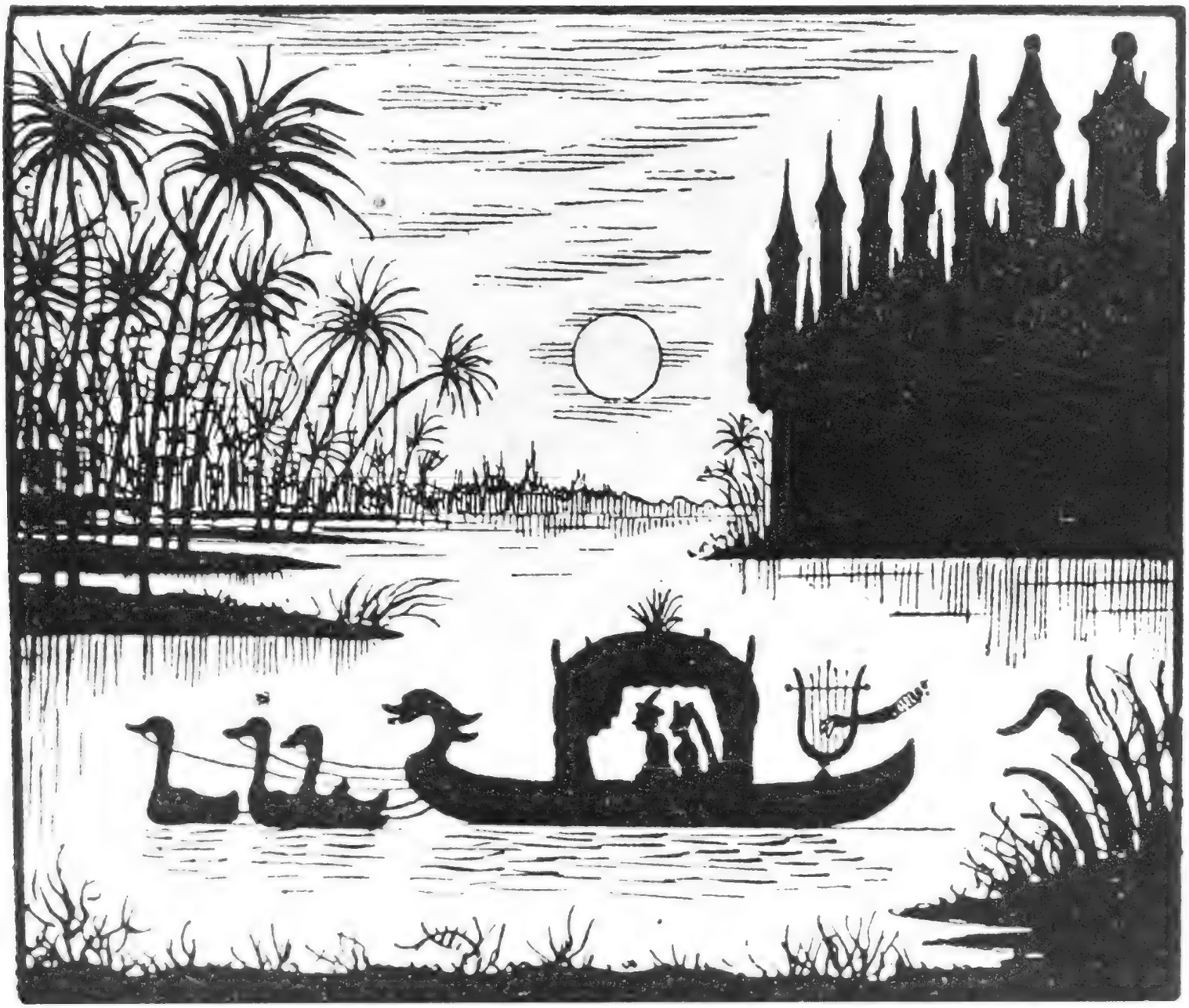
G. R. I.
UN DESSINATEUR PAS COMME LES AUTRES

JEAN MONNIOT

LES MAITRES DE L'HISTOIRE EN IMAGES FRANÇAISE. 1.

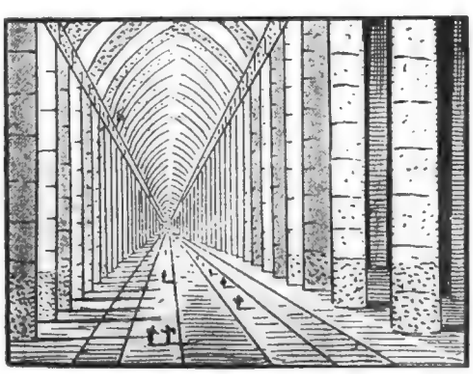
Les perspectives sur l'histoire de la bande dessinée ont beaucoup changé au cours des trois ou quatre dernières années, et vont continuer à évoluer. Parmi les réévaluations nécessaires, celle des anciens dessinateurs français — d'avant 1930 et surtout d'avant 1914 — s'impose. A l'intérieur même de ce domaine, l'attention a été trop longtemps concentrée sur les publications Offenstadt, qui n'ont été ni les premières, ni les seules, et qui furent dans l'ensemble, en dépit de quelques excellents dessinateurs, d'une qualité graphique inférieure à celle de leurs concurrents. Pour inaugurer ce qui sera, nous l'espérons, une longue série, nous publions ci-dessous, grâce à l'aimable autorisation de M. Lagneau, un article paru dans « Le chasseur d'illustrés » n° 7. Nous aurions aimé que Jean Monniot puisse l'augmenter pour « Phénix » mais, hélas, il est allé rejoindre G. Ri, Benjamin Rabier, Valvérane et Omry... Du moins, cet article, qui n'avait pu être illustré dans « Le chasseur », l'est ici et fera redécouvrir la poésie naïve, bizarre et fantastique de G. Ri.

P. C.



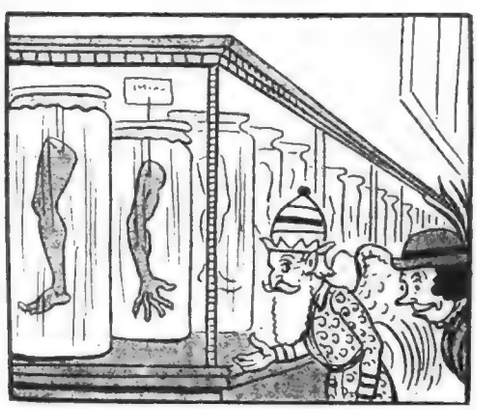
Au pays de l'ogre Bouftout - 1911 © Ed. de Montsouris.

G.Ri (de son vrai nom : Victor Mousselet), a été avec Georges Omry, le « sommet » les « Belles Images », dans les 10 premières années de leur parution.
A lui avait été dévolue la partie humoristique de la publication. Mais il la tint d'une manière si spéciale, et dans un style si particulier, si *unique* même — car on ne trouve rien d'approchant nulle part, pas plus dans les illustrés de cette époque que dans les bandes dessinées modernes — que j'ai pensé que son talent, qui valait mieux que le cadre d'un journal d'enfants, méritait d'être souligné et remis en lumière auprès de ceux qui ne l'auraient pas connu ou l'auraient oublié.
Ce qui frappe chez lui, c'est un SENS inné de l'INFINI, du RELIEF, de la PERSPECTIVE qui, joint à une tendance très nette au gigantisme, donne à ses décors un aspect grandiose et fantastique, mais qui contraste violemment avec l'allure gauche, débonnaire, hilare et souvent grotesque de ses personnages.
Qu'on se représente des paysages de cauchemar où toutes les valeurs réelles sont exagérées : des horizons qui semblent perdus dans un éloignement infini. Des montagnes abruptes, verticales, échevelées, prodigieuses de hauteur par rapport aux pucerons humains qui sont dans la plaine. Des rochers chaotiques, souvent à figure ou à forme humaine. Des pics vertigineux et inaccessibles. Des gouffres sans fonds aux parois hallucinantes. Des montagnes de glace polaire qui ne sont qu'un fouillis de dentelles blanches dont les sommets défient les lois de l'équilibre. Des trains (qu'on dirait sortis d'un magasin de jouets !) se télescopant sur des viaducs démesurés.
Des châteaux fantastiques, d'une hauteur de cauchemar, surplombant tantôt des abîmes insondables, tantôt des lacs aux eaux sinistres et noirâtres, ou des mers sans limites, et dont les tours innombrables (chacune a son pendu !) se perdent, sans fin, dans un horizon lugubre et mystérieux (ah, ces châteaux de G.Ri, combien de fois les ai-je admirés !). Et ces portes monumentales, 50 fois hautes comme ceux qui sont à leur pied ! et ces



Dans la planète Mars - 1914-15 © Ed. de Montsouris.

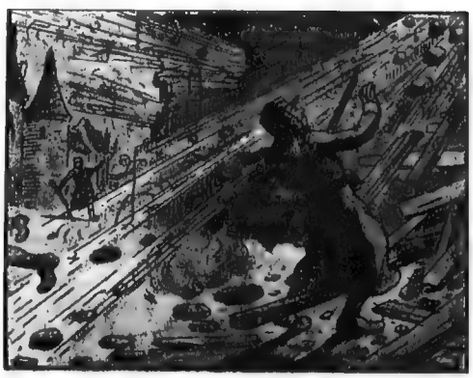
Au royaume des jouets - 1907 © Ed. de Montsouris.



Dans la planète Mars, la banque d'organes - 1914-15 © Ed. de Montsouris.

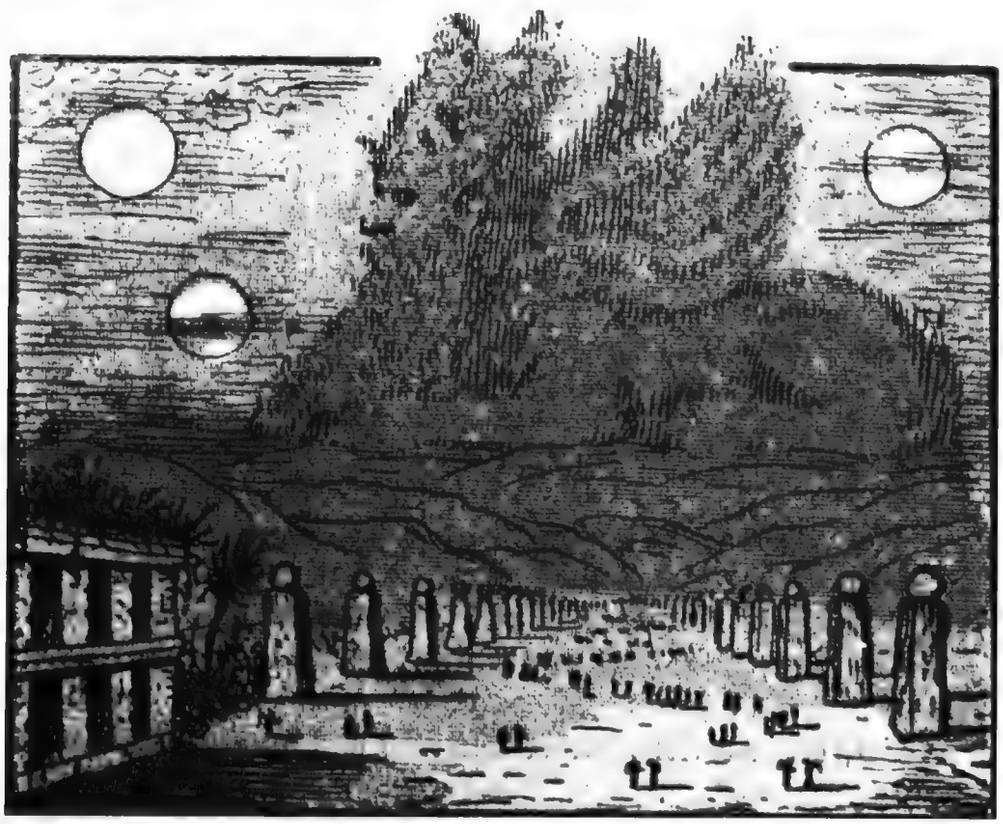
couloirs qui se dissolvent dans un infini sombre, au bout d'une perspective affolante ! Ces escaliers interminables. Ces salles immenses. Ces oubliettes lugubres et pleines d'animaux repoussants !
Et la mer ? Une immensité sous un ciel bas, bordée de rochers échevelés et troués ou follement découpés - fourmillant d'animaux fantastiques et de dragons extravagants et de serpents de mer de cauchemar - monstrueux - dont les formidables et innombrables anneaux se perdent sans fin dans la nuit d'un horizon sombre et sinistre !
Quant aux personnages qui évoluent dans de tels décors - là, désaccord et changement total d'atmosphère !... : des crânes chauves avec quelques poils follets - des gestes, à la fois gauches et exagérés, de pantins - des ventres bedonnants ou des membres maigres de grands échalas. Mais par-dessus tout, et qui semble être leur signe distinctif : le *« Nez en pieds de marmite » - la lèvre inférieure tombante.* Et un air HILARE, bonasse et placide, qui enlève beaucoup au tragique, ou même au sérieux, de certaines scènes, mais laisse, par contre, en compensation, une impression générale de BONTE et de SERENITE. Même le « Traître », ou le personnage antipathique n'arrivent pas à avoir l'air terrible ! Et il n'est pas rare de voir un petit pli moqueur au coin de l'œil d'un animal terrestre ou marin qui semble ainsi vouloir dire que « tout cela n'est qu'une aimable fumisterie ! ».
Enfin, une chose qui frappe encore dans G.Ri, c'est ce qu'on pourrait appeler « l'exagération des quantités » : d'un petit groupe de mendiants chinois, venant accueillir un explorateur, il fait une mer humaine ! : il en sort de partout, de tous les couloirs, de tous les escaliers ! Ce n'est qu'un océan de crânes rasés (et de faces hilares et bonasses !). Et tous ont *la même* taille, *la même* allure, *la même* attitude (le travail en série, quoi !). Y a-t-il une somme importante d'argent à partager ? : la table — immense — est couverte, à perte de vue, de liasses de billets de banque. Si l'un des héros fait paraître ses aventures en librairie, le ti-

Dans la planète Mars - © Ed. de Montsouris.



Le tricot de Medor - 1915 Ed. du Montsouris.

Dans la planète Mars - © Ed. de Montsouris.



Un roi en Patagonie - 1917 © Ed. de Montsouris.

rage est prodigieux, les commis plient sous le poids des piles et les innombrables travées des magasins regorgent d'exemplaires !

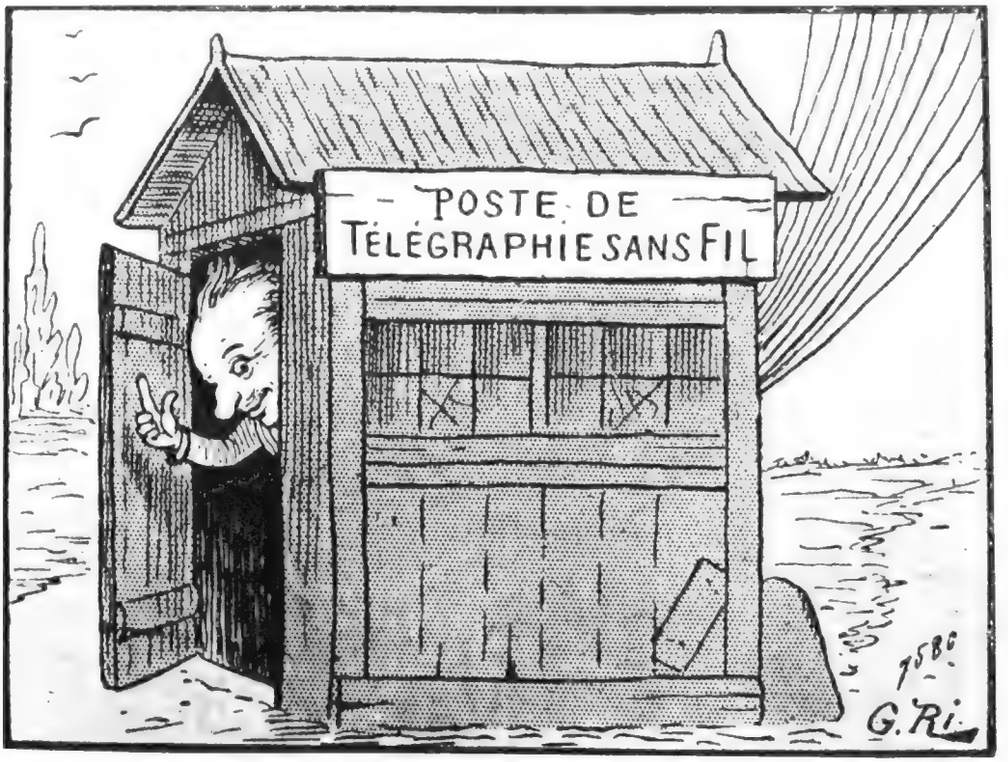
Le style de G.Ri est simple et lapidaire. En quelques phrases courtes il commente l'image avec, de temps en temps, une petite remarque finement humoristique, un peu à la manière de Jules Verne.

Son trait de crayon est net et précis et son dessin stylisé sans exagération.

Tout ceci fait que cet ensemble, si violemment disparate, à la fois grandiose, mièvre, fantastiques, lugubre, bon enfant, saugrenu, poétique et cocasse, est très curieux et reste, malgré sa diversité, des plus attrayants.

Malheureusement, la guerre de 1914 vint mettre un terme à cette veine brillante, et G.Ri, sans connaître le sort tragique de Georges Omry, dut se plier aux exigences du moment et aux consignes de la propagande. Les grands horizons et les paysages de rêve disparurent. Le « Boche » devint l'éternel ennemi et le « Poilu débrouillard » l'éternel héros. Il ne resta plus rien des belles pages du temps de paix, si ce n'est cet air hilare typique, dont hérita le Poilu (l'aspect grotesque, bête et méchant étant réservé à son ennemi... bien entendu !). Le papier devint de plus en plus mauvais, le dessin aussi, le style caricatural s'accentua, le décor se simplifia... C'était fini ! Après guerre, G.Ri continua de paraître encore quelque temps dans les Fayard, dans de ternes et fades petites histoires, puis, vers 1930, il disparut définitivement.

JEAN MONNIOT

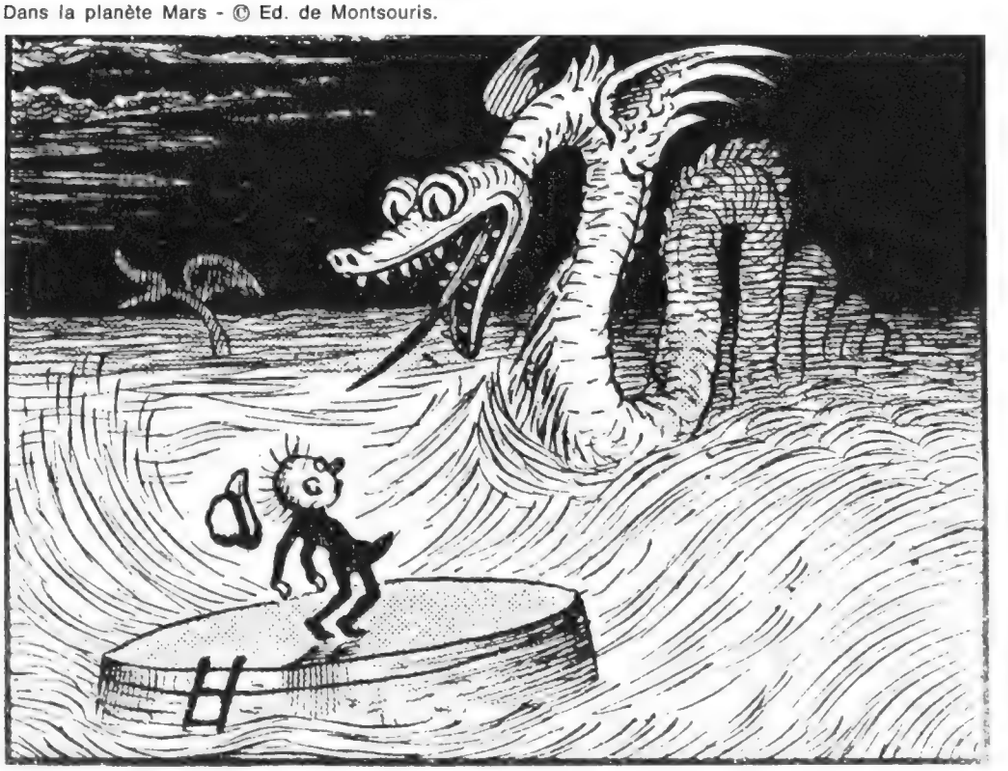


Autoportrait présumé de G. Ri (« Dans la planète Mars ») © Ed. de Montsouris).

Avant de se consacrer à la presse enfantine, G. Ri avait réalisé de nombreux dessins humoristiques dans « Le Pêle-Mêle », « Le Journal pour tous », « Le Bon Vivant », dès 1900 et sans doute avant. S'il a été un pilier des « Belles Images », on trouve aussi des pages de lui dans le journal-frère, « La Jeunesse illustrée ». D'autre part, il fit encore de bonnes séries après 1918, en particulier « la mythologie comique » en 1919-20, toujours dans « Les Belles Images ». En revanche, « Le tour du monde en triporteur », dans « L'Aventure » en 1927 est, effectivement, très médiocre...

P. Couperie

Dans la planète Mars - © Ed. de Montsouris.



Outre de très nombreux petits récits, humoristiques ou contes dans presque chaque numéro des « Belles Images », G.Ri a composé un assez grand nombre d'histoires à suites portant sur plusieurs numéros.
Ce sont :

RECITS PUREMENT AMUSANTS

L'Héritage de la Famille Cassonade nos 44 à 52 (16-2-05 à 13-4-05).
La Pilule Hilarante nos 61 à 65 (15-6-05 à 13-7-05).

CONTES

Vacances Féériques nos 72 à 77 (30-8-05 à 5-10-05).
Aventures Merveilleuses nos 85 à 93 (30-11-05 à 25-1-06).
Histoire Fantastique du Roi Bobine XIX nos 105 à 114 (19-4-06 à 21-6-06).
Au Royaume des Jouets nos 162 à 171 (23-5-07 à 25-7-07).
L'Ile de la Fée Bijou nos 304 à 313 (10-2-10 à 14-4-10). Deux pages sont particulièrement remarquables : l'Enfer des Génies et la guerre entre les Génies de l'Air et ceux de la Mer.
Au Pays de l'Ogre Bouftout et de la Fée Cocasse nos 368 à 377 (4-5-11 à 6-7-11).

RECITS MI-INSTRUCTIFS, MI-FANTAISISTES

Au Fond de la Mer nos 119 à 128 (26-7-06 à 27-9-07). Très plaisant mélange de fantastique et de réel.
Dans l'Infini nos 140 à 150 (20-12-06 à 28-2-07). Ultra fantaisiste, un des moins bons, à mon avis.
Dans la planète Mars nos 540 à 551 (20-8-14 à 18-3-15). Plaisant, mais rien de scientifique. Ce fut le dernier récit de temps de paix. Préparé avant la déclaration des hostilités.

RECITS A INTENTION INSTRUCTIVE

Mythologie Amusante (Voyage de Jupiter à Paris) nos 33 à 37 (1-12-04 à 29-12-04).
Dans les Entrailles de la Terre nos 178 à 188 (12-9-07) à 21-11-07). Un « horrible plagiat » du « Voyage au Centre de la Terre » de Jules Verne (mais bien plaisant à regarder). Il y a même une trouvaille que Jules Verne n'a pas eue : le héros de G. Ri ramène du centre de la Terre une jeune fille préhistorique et l'épouse après l'avoir civilisée et en avoir fait une jeune fille accomplie et idole des salons parisiens ! Il y a dans ce récit de très remarquables pages. Entre autre, des scènes de bataille entre animaux préhistoriques et monstres dans la Mer Centrale que n'aurait pas désavoué Jules Verne.
Au Pays des Rajahs nos 204 à 213 (12-3-08 à 14-5-08). Assez terne.
Au Pôle Nord nos 226 à 236 (13-8-08 à 22-10-08). Très bon.
Ce Rêveur d'Onésiphore ! nos 254 à 263 (25-2-09 à 29-4-09). Sciences les plus variées, entre autres : Histoire, Géographie et Géologie.
Etranges Aventures d'un Parisien en Chine nos 340 à 349 (20-10-10 à 22-12-10).
Le Savant Diplodocus à travers les Siècles nos 432 à 442 (25-7-12 à 3-10-12). Origines de la Terre et Préhistoire.
Le Tour du Monde en Hydroaéroplane nos 488 à 499 (21-8-13 à 6-11-13).

aux éditions serg...
2 nouveaux albums

dans la collection "Les grands classiques de la bande déssinée"

Burne Hogarth

MIRACLE JONES

Album 240×320, couverture cartonnée, 4 couleurs,
60 pages

C'est en 1948 que Burne Hogarth crée, illustre et publie une nouvelle bande dessinée, intitulée « Miracle Jones ».

Traditionnellement, le rêve a fasciné les auteurs américains...

Burne Hogarth place ceux de « Miracle Jones » en plein jour, laissant sous-entendu, sans l'expliciter, qu'ils pourraient être dus, cette fois, à un début de mauvaise conscience. Tout se passe comme si l'Amérique, victorieuse de la Seconde Guerre mondiale, commençait à douter de sa puissance.

Le principe sur lequel sont bâtis la quasi-totalité des sketches de « Miracle Jones », en dehors du principe de rédaction en apparence logique (introduction, développement, conclusion), s'impose comme une sorte de leitmotiv : départ d'après une situation réelle, banale, quotidienne ; rêve ; retour à la réalité qui, entre-temps, s'est métamorphosée en cauchemar. Le culte de la force de la puissance y est tourné en dérision, à la fois comme à regret, par désespoir et prémonition.
Eric Leguèbe (extrait de la préface).

Le volume : **43 F**

Mac Cay
l'auteur de Little Nemo in Slumberland

LE PETIT SAMMY ETERNUE

(The Little Sammy)

Album 230×300, couverture cartonnée, 4 couleurs
28 planches 5 couleurs

Un bel album fac-similé d'une vieille édition.

Un très beau livre d'images aux couleurs douces, légèrement fanées... un enchantement.

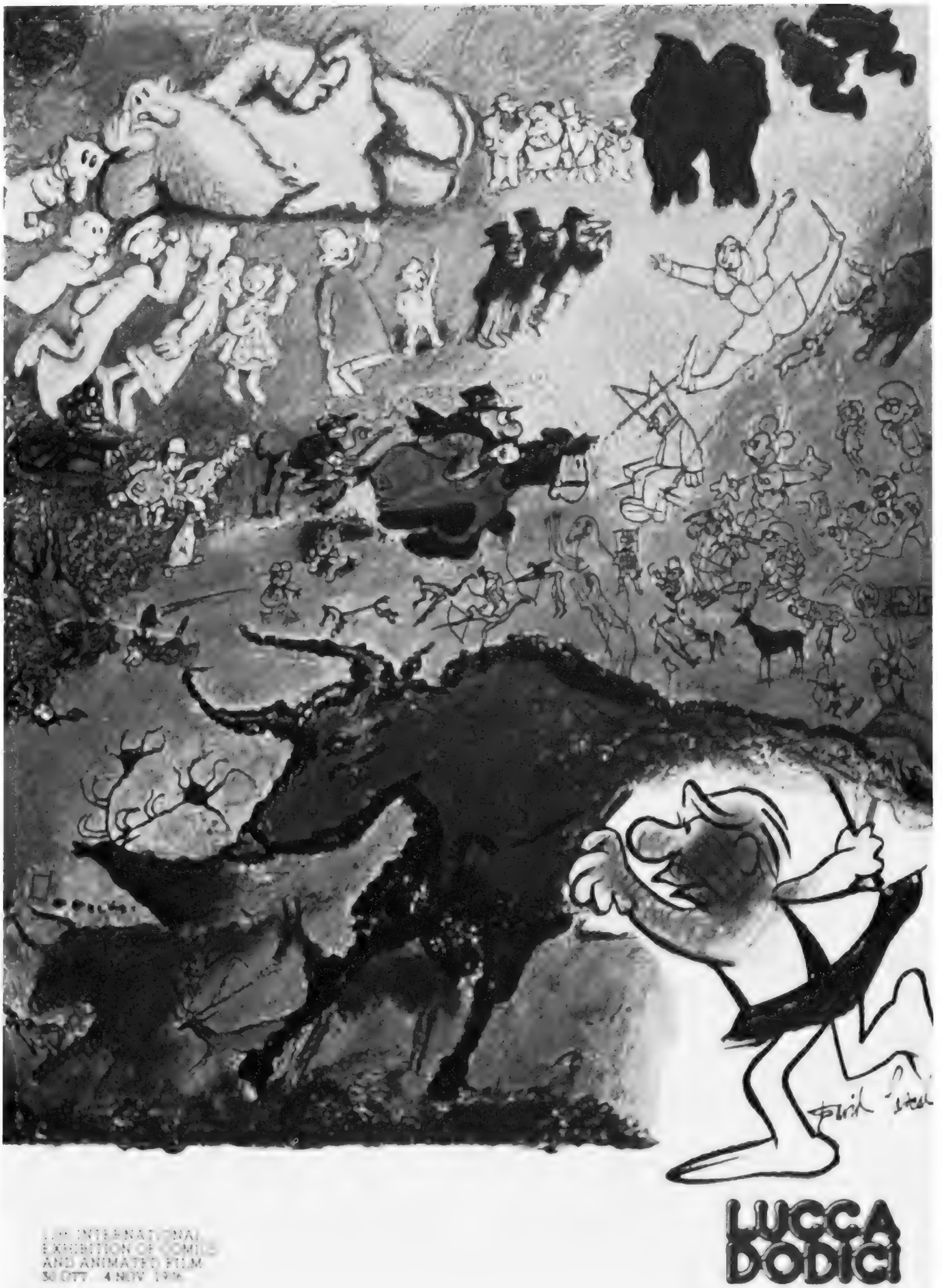
Une très belle série du grand Mac Cay, dont le personnage inattendu est pratiquement inconnu en France.

Pour les amateurs de B.D., une joie inattendue ; pour les autres, le plaisir d'une jolie découverte.

L'album : **70 F**

éditions serg

35, rue Saint-Lazare - 75009 Paris



LUCCA DODICI

PRIX YELLOW KID REMIS A LUCCA 12

Le jury était composé de Luis Gasca (Espagne), président, Claudio Bertieri (Italie), Alvaro Moya (Brésil), Claude Moliterni (France), David Pascal (U.S.A.). Secrétaire : Rinaldo Traini.

Yellow Kid et Torre Guinigi :
- Auteur italien : Francesco Tullio Altan.
- Dessinateur italien : Beppe Madauda.
- Editeur italien : Daim Press.
- Auteur étranger : Jeff Jones (U.S.A.).
- Dessinateur étranger : Enk. Bilal (France).
- Editeur étranger : Ediciones Amaika pour l'hebdomadaire « El Papus » (Espagne).

La Targa de l'UNICEF : Rius (Mexique). Special Yellow Kid : Jose Luis Salinas. Yellow Kid : Jack Kirby (U.S.A.).

Le jury signale l'activité déployée sans relâche par André Leborgne depuis 1962 à travers la publication de « Ran-Tan-Plan ».

Le groupe Gwendal.

Gwendal. Photos P. Boutroux.

Le groupe Gwendal et de gauche à droite : Kamb - Poirier - Fahrer - Gigi - De la Fuente - Cheret - Serres - Loro - Moliterni - Gourmelen. Photo Patrick Boutroux.

LUCCA 12

ANDREA BACCO

Lucca 12... sous la pluie fine, semblable à à celle d'Angoulême, les congressistes se sont retrouvés comme tous les ans. Cette année, chacun pensait en son for intérieur : « Lucca, c'est toujours la même chose »... Ingratitude... Combien parmi ceux qui dénigrent ce festival ont su profiter de Lucca et autres congrès... En fait leur inquiétude, c'est de ne point trouver de nouveaux éditeurs prêts à les écouter et à les éditer... Pour eux, la belle aventure de la bande dessinée s'effrite... De nouveaux talents s'affirment et tout change au long des années.

La nostalgie des anciens Lucca est présente. C'est vrai, on regrette les conférences de Couperie ou celles de Pascal, les montages sonorisés de Moliterni qui ont secoué Lucca et l'ont sorti de son immobilisme il y a 7 ans. C'est encore Moliterni qui a réveillé Lucca 12 en venant avec le groupe Gwendal, composé de huit musiciens de talent... Le Teatro del Giglio, c'était la fête... Pratt dans les coulisses en avait la chair de poule... Des projections géantes, 9 x 6 mètres, avec le groupe Gwendal déchaîné jouant de la musique folk bretonne sur « Le Vaisseau de pierre »... 20 minutes ! Fabuleux... Enfin des créations de chansons par Jean Tristan sur Little Nemo, Agar et sur « Chansons de poche et fonds de tiroirs » de Forest... Deux heures qui marqueront pour les nostalgiques... Les Américains étaient en force avec Jeff Jones, Jack Kirby, Russ Heath, All Williamson, Pascal ; les Anglais avec Don Lawrence, Dennis Gifford... ; la France avec Gigi, Fahrer, Cheret, Kamb, Poirier, Serres, Gourmelen, Loro... José Luis Salinas était venu... Les soirées furent mémorables, animées par le Groupe Gwendal... Pour ceux qui iront à Angoulême 4, ils pourront les apprécier. Ils donnent le même concert, mais amélioré... le samedi soir 22 janvier 1977.

Lucca 12 est reparti du bon pied... Les affaires ont été bonnes pour tout le monde...

Andrea BACCO

Mik, « Ferd'nand ». La logique poussée à l'absurde.

1036
C PIB

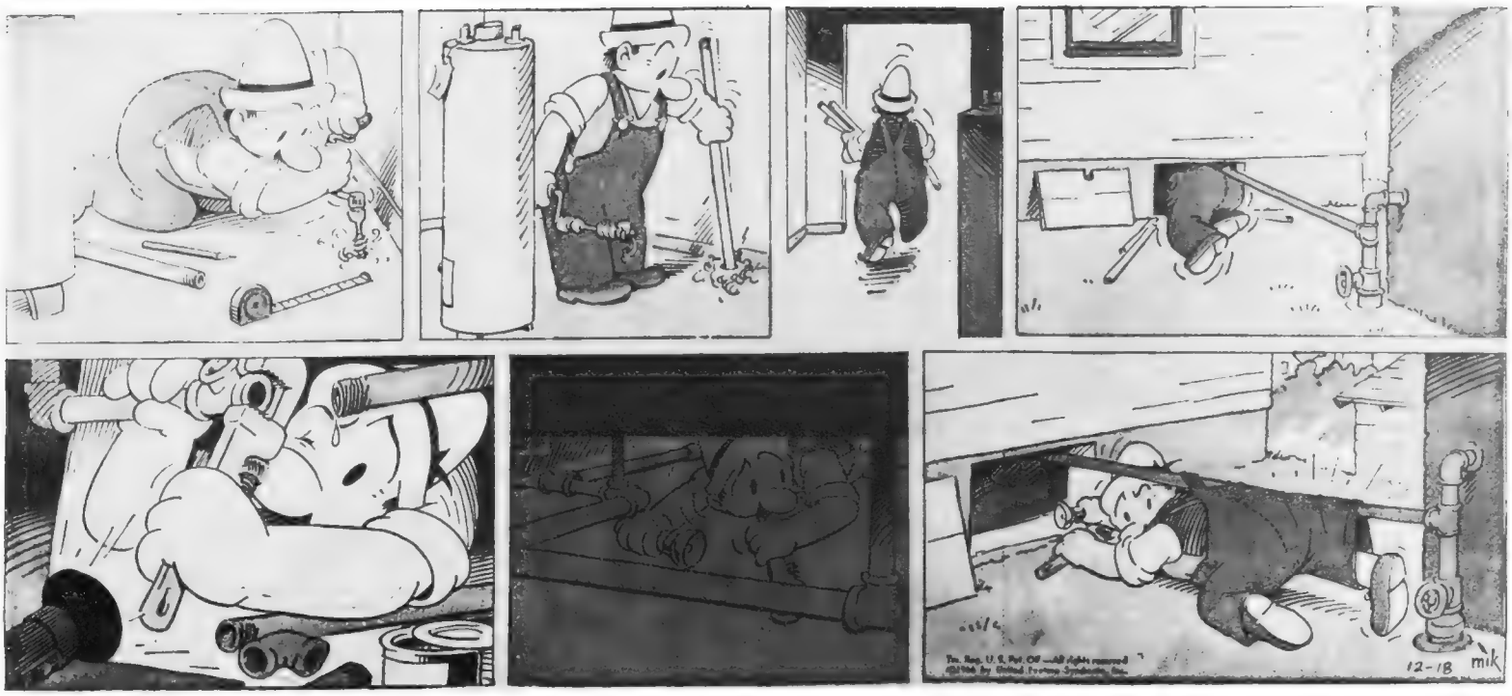
Mik, « Ferd'nand ». Tyrannie conjugale : le rêve interrompu.

FERD'NAND

E. FRANÇOIS

Il y a maintenant bien longtemps que le personnage de Ferd'nand amuse les lecteurs américains et européens, tant en bandes quotidiennes qu'en planches hebdomadaires, mais il est certain qu'il ne jouit pas, surtout en France, du même prestige que celui d'autres personnages humoristiques comme Pam et Poum ou Illico ou Popeye. Né en 1937 sous la plume d'un Danois qui signe Mik, ce personnage est aussi peu nordique ou anglo-saxon que possible et même, comme le dit Feruccio Alessandrini dans le numéro d'août 1971 de « Linus », c'est un méridional. Ce qui le caractérise en premier lieu c'est qu'il est un « masque » à la manière des personnages de la comedia dell'arte ; comme Arlequin ou Polichinelle, ses attributs le font immédiatement reconnaître ; ici, lesdits attributs sont bien minces, réduits à son seul et bizarre chapeau conique. Fait curieux, ce chapeau est le même que celui de Chico Marx et il y aurait peut-être beaucoup à dire sur cette convergence.

Or, le fait de porter un « masque » a pour conséquence immédiate que le personnage fait rire par son seul aspect dès qu'il entre en scène, dès qu'il apparaît ; il y a là un procédé hérité de la farce italienne et aussi, plus près de nous, du cinéma muet (accoutrement et physique de Charlot, canotier de Buster Keaton, etc.), c'est un procédé qui va à l'encontre de celui de la farce française, surtout de celle qui a été fixée par Molière. Le personnage moliéresque — sauf peut-être l'exception de M. Jourdain — n'est pas comique par lui-même, surtout pas par son aspect, tandis que les personnages italiens sont avant tout des masques auxquels colle un caractère immuable. Il est certain que c'est ce qui se passe pour Ferd'nand et l'on peut, en poussant les



Mik, « Ferd'nand ».

choses à l'extrême, dire que la seule apparition du petit chapeau conique nous laisse attendre, espérer, un certain comportement, un certain ensemble de réactions.

Remarquons tout d'abord que Ferd'nand n'a pas de passé, il est né d'un coup, s'est montré installé dans la vie sans qu'aucune référence d'aucune sorte ne nous permette de spéculer sur ses origines, alors qu'au contraire, nous finissons par tout savoir d'un Illico qui a une « densité » et une définition sociales. Ferd'nand, lui, jouit d'une immense disponibilité sociale car pas plus qu'il n'a de passé, il n'a de position sociale définie. Certes, il paraît appartenir à une classe modeste, celle d'un employé de bureau, mais ceci n'empêche pas qu'il fasse parfois figure de P.D.G., voire de grand magnat ; en réalité, il est un personnage-prétexte que son auteur met à toutes les sauces sociales afin de le placer dans des situations telles qu'un comique en jaillira et que le personnage aura l'occasion de donner libre cours à ses réactions caractéristiques. On peut pratiquement dire que Ferd'nand change de rôle à chaque strip ou à chaque planche et l'on pourrait presque, surtout pour la bande quotidienne, attribuer, sans trop forcer les choses, un titre différent à chaque strip : Ferd'nand yachtman, Ferd'nand employé de bureau, Ferd'nand pianiste, Ferd'nand au volant, Ferd'nand pêcheur, Ferd'nand plombier, Ferd'nand barman, etc. Ferd'nand n'est — comme c'est souvent le cas de ses frères du cinéma muet et surtout de ceux des dessins humoristiques — qu'un masque qui joue les rôles qu'on veut lui faire assumer.

Nous avons à deux reprises déjà évoqué le cinéma et plus particulièrement le cinéma muet, il faut revenir à cette référence pour signaler qu'à la manière d'Oliver Hardy et à un degré moindre de Buster Keaton, Ferd'nand garde le plus de dignité possible sous les tuiles qui s'abattent sur lui, il tente dans la mesure du possible de rester impassible dans l'adversité, et ce contraste entre une situation difficile et souvent grotesque ou ridicule et un visage impassible imprégné de dignité est une source de comique appréciable que bien des auteurs dramatiques ou des metteurs en scène ont utilisée ; d'ailleurs les oppositions, les contrastes de toute sorte, constituent un élément fondamental du comique et Molière l'avait bien compris qui, à un degré plus élevé, l'exploita à fond en en faisant même un des fondements de son théâtre (contraste entre un caractère et une situation surtout) ; c'est déjà là un élément comique plus raffiné que celui du comique de geste banal.

Il faut noter aussi, et ce n'est pas là un des éléments les moins intéressants de cette bande, que, sous son curieux et insolite chapeau conique, Ferd'nand présente un physique et un visage d'homme moyen au sens le plus banal de cette expression : visage banal, nez rond et moyen qui surmonte une petite moustache, stature moyenne, un peu trapue, corpulence moyenne, couronne de cheveux noirs ; à tout ce que l'on pourrait dire de lui on pourrait accoler l'adjectif moyen ; or il est incontestable qu'il existe une rupture entre la banalité de ce physique et le caractère inhabituel de la coiffure, on verrait sous un tel chapeau un visage aux traits plus marqués, caricaturés, ou alors une face de clown et non le visage absolument banal de Ferd'nand, et dans ce rapprochement inattendu réside encore un élément comique.

Si Ferd'nand n'a pas de passé ni de définition sociale, il a par contre une famille et tout d'abord un fils qui, non content d'être la réplique physique de son père, chapeau compris, en est la réplique psychologique, et si l'on fait abstraction de l'âge et de la taille, il pourrait être confondu avec l'auteur de ses jours dont il sera, parvenu à l'âge adulte, la fidèle réplique. Ferd'nand peut être fier de son fils et sûr de sa paternité.

Il n'est pas utile de s'attarder sur cet enfant dont le rôle est en général épisodique, par contre, le personnage de l'épouse va nous retenir plus longuement. A elle aussi on peut appliquer le qualificatif de « moyenne » mais dans un sens plus péjoratif qu'à son époux car elle montre un physique et des charmes (!) quelque peu croulants. Petite bourgeoise boulotte accablée par les tâches domestiques, elle essaie de se maintenir à coups de fards et de produits de beauté, mais ce qui nous intéresse en elle c'est qu'elle est constamment disponible pour contrarier et étouffer toute velléité de fantaisie, de satisfaction, de volonté créatrice chez son époux et ceci à l'aide d'attitudes méprisantes, de railleries plus ou moins cinglantes, d'attitudes réprobatrices, sans parler, et c'est alors qu'elle se révèle sous son vrai jour, de son art de lui donner à accomplir une tâche rebutante au moment le plus inopportun, en lui demandant par exemple de sortir la poubelle alors qu'il est au moment crucial d'une action ou d'une rêverie.

Il est incontestable que son attitude vis-à-vis de Ferd'nand n'est pas purement

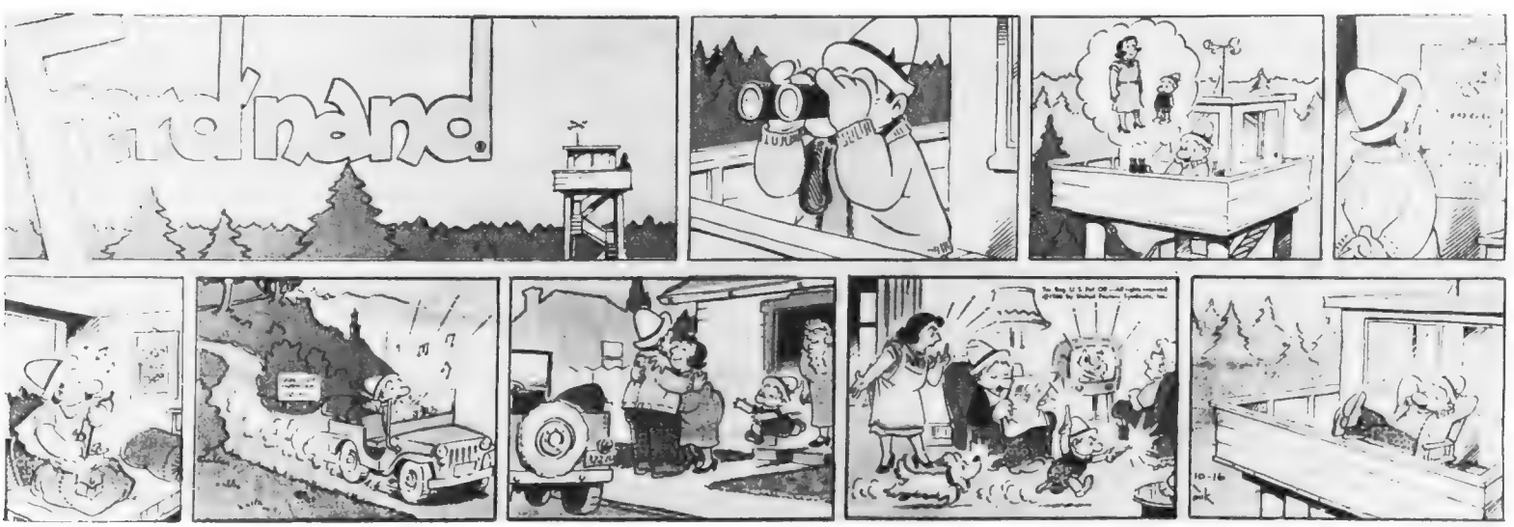
négative ni absolument injustifiée, il s'agit plutôt du résultat d'une incompatibilité de caractère car cet idiot distrait, farfelu, paresseux et incapable, heurte son petit bon sens et son conformisme étroit, aussi voudrait-elle bien le corriger, l'améliorer, l'amener à réintégrer son univers à elle, et elle fait tous ses efforts dans ce sens, son conformisme et son étroitesse d'esprit faisant qu'elle est sûre d'elle-même et du bien-fondé de ses convictions, elle sait ce qu'il doit et surtout ne doit pas faire et elle est convaincue qu'en agissant comme elle le fait elle assurera le bonheur de son mari qui sait si mal mener sa vie. Résultat, elle le couve, le réprime, le traumatise psychologiquement, l'entrave dans ses entreprises et ses rêveries, lui fait mener une vie d'enfer en le bridant continuellement car elle gaffe, commet des erreurs de jugement, se trompe, ne comprend absolument pas que cette nature rêveuse et originale aurait besoin de mener sa vie propre, comme il l'entend, en accord avec ses désirs, ses penchants, sa manière de penser et non en fonction d'usages établis. Un exemple va nous montrer l'état d'esprit de cette épouse : elle aperçoit dans le jardin Ferd'nand en train d'accrocher une corde à une branche d'arbre, il ne lui vient pas à l'idée que c'est là une occupation inoffensive tellement elle est persuadée que son époux ne fait que des bêtises, aussi, éplorée, bras au ciel, se précipite-t-elle pour l'empêcher de se pendre, or il ne fait qu'installer une balançoire pour son fils. L'image finale est lourde d'une atmosphère ironique.

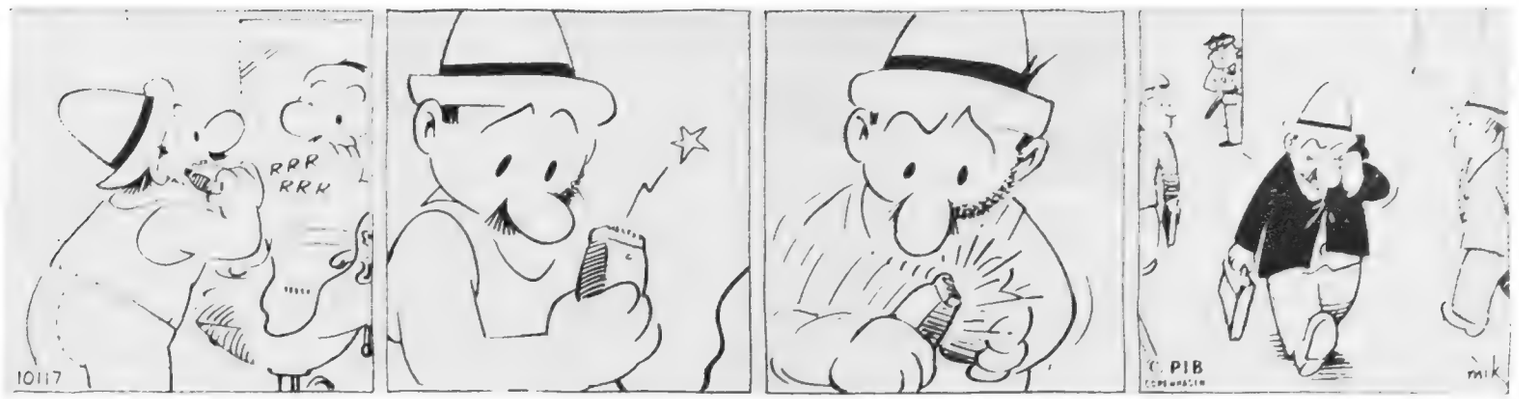
Notons en passant que contrairement à Bébelle (Maggie de « Bringing up Father »), elle n'est pas une mégère, elle ne fait pas de grandes scènes ni de scandales, sa tyrannie est plus subtile, plus insinuante et certainement plus efficace car elle ne suscite pas la révolte affirmée ni l'affrontement direct, elle est étouffante. Remarquons aussi qu'elle ne constitue qu'un échantillon banal de l'humanité car tout le monde refuse de laisser en paix ce pauvre Ferd'nand, tout le monde, volontairement ou inconsciemment, s'ingénie à le contrecarrer, même les animaux, même les objets inanimés toujours récalcitrants, rien ni personne n'accepte de lui laisser mener une vie conforme à sa nature profonde, n'accepte de le laisser libre.

Tous ces éléments posent Ferd'nand comme une victime et c'est bien ce qu'il est, à la manière de bien des clowns, et il y a effectivement quelque chose de clownesque en lui.

En face des avanies du monde, Ferd'nand est résigné, d'une résignation fondée sur la défense passive car pour survivre, psychologiquement, dans ce monde qui lui est hostile, il doit se défendre sans faire front, sans heurter épouse, gens, bêtes ou choses, ce n'est d'ailleurs pas dans son caractère ; il pratique alors une sorte de philosophie de l'existence fondée avant tout sur l'absentéisme psychologique, il « n'est pas là », sur terre, où l'on veut qu'il soit, il se dérobe, il fuit moralement. Ce n'est pas lui qu'on hèle, qu'on veut retenir, il tâche d'être sourd, inerte, il persévère dans sa voie, autant que faire se peut, tant qu'on ne l'arrête pas par la force et il double cette résignation en prolongeant son absentéisme par une dose de mythomanie, il cultive volontiers son petit « monde secret » à la manière de Walter Mitty. De plus, il pousse sa défense en pratiquant une logique stricte allant jusqu'à l'absurde et lui permettant d'aller jusqu'au bout de ce qu'il a entrepris sans tenir compte des impératifs moraux, matériels, sociaux qui pourraient entraver ses efforts. Cela finit par aboutir à une sorte de surréalisme psychologique. Il décide un jour de partir en excursion, aussi s'entraîne-t-il — en chambre — à pédaler car il ira à bicyclette, mais en suivant la carte, il s'aperçoit que sa route aboutit à la côte et qu'au-delà émerge une île, alors, poursuivant en esprit sa route et bien décidé

Mik, « Ferd'nand ». Enfin la paix.





Mik, « Ferd'nand ».

à la suivre pratiquement, il s'entraîne à ramer, logique jusqu'au bout. Il ne lui vient pas à l'idée de ne pas prolonger sa route jusqu'à l'île : là réside le côté surréaliste de son comportement.

Ajoutons enfin que dans la philosophie de Ferd'nand entre la bonté, qualité rare chez les êtres humains, et peut-être est-ce là ce qu'il y a de plus évidemment non-conformiste dans son caractère. Il est toujours prêt à porter aide à autrui, toujours prêt à offrir quelque chose, sans calcul, sans doctrine, sans se regarder agir, il est foncièrement, innocemment bon, pourrait-on dire, c'est là un trait de caractère assez rare pour qu'on le signale.

A l'examen de l'univers où évolue Ferd'nand et de son petit monde familial, nous avons pu dégager déjà certains traits de caractère du personnage : plus ou moins non-conformiste, un rien farfelu, inerte, résigné, considéré comme un phénomène, un bon à rien et un inadapté par son épouse et par les autres, mais cela ne suffit pas à le peindre en entier car il y a en Ferd'nand des contradictions étonnantes. Nous l'avons vu non-conformiste au point d'en être socialement gênant, or il lui arrive, et souvent, d'être esclave du conformisme au point d'en dégoûter le lecteur ou d'en être absurde. D'abord en adoptant, comme le faisait bien avant lui le célèbre Fenouillard, le costume adéquat à sa fonction, à son occupation, à un moment même bref de son existence ; ce changement de masque, ces travestissements correspondent aux facettes variables de son indéfinition sociale : va-t-il en bateau, il endosse une tenue de yachtman, doit-il effectuer la moindre réparation, le moindre bricolage chez lui, le voilà en salopette ou en bleu de travail, passe-t-il derrière un bar, il adopte la tenue de barman, etc., et ceci, tantôt en se changeant des pieds à la tête, tantôt en conservant son caractéristique petit chapeau, le contraste devenant alors grotesque entre la coiffure et le vêtement. Mais ce conformisme ne se limite pas à l'habit, Ferd'nand juge parfois que les usages ou les prétendus usages doivent être suivis à la lettre et être strictement respectés, il pousse alors ce respect à l'absurde : comme, selon la tradition, un coq doit le réveiller de son chant matinal et ce volatile s'étant abstenu de chanter, Ferd'nand va le réveiller pour qu'il chante ! ! !

Enfin il est le roi du « do it yourself » si cher au cœur des Américains ; ah ! la joie de tout fabriquer, de tout bricoler soi-même ! De la plus infime bricole à la construction d'un bateau, voire d'un pavillon, rien ne le rebute, il se met avidement et héroïquement à l'œuvre et pourtant il est paresseux mais surtout vis-à-vis du travail sur commande, de l'effort imposé et en cela il est un parfait échantillon de l'humanité, toujours disponible pour le dada personnel aussi difficile soit-il, toujours rebelle à la tâche quotidienne indispensable, au gagne-pain hélas nécessaire. Il a une mentalité de sybarite, aimant ses aises, le farniente et le confort.

Sa paresse le conduira à l'égoïsme, autre contradiction car nous l'avons vu foncièrement bon, mais s'occuper des autres est parfois tellement fatigant... Alors l'abstention s'impose, on se « lave les mains », après nous le déluge ! S'il est humble et égoïste, il est aussi, et ce n'est pas une de ses moindres contradictions, capable d'actes presque héroïques.

Enfin, pour compléter le personnage en rejoignant sa caractéristique première, celle de victime, signalons qu'il est toujours victime de petites tuiles imprévues : parapluie qui refuse de s'ouvrir, portière d'auto coincée, interrupteur qui ne fonctionne pas, etc., c'est sans gravité mais cela rend la vie pénible par accumulation ; dans ce domaine, ce qui lui arriva de mieux — si l'on peut dire — fut lorsqu'il entreprit d'installer des canalisations d'eau dans une partie de sa maison, il termina son travail à plat ventre, un tuyau métallique lui entrant par la jambe du pantalon et ressortant dans son dos, la dernière image est une véritable apothéose.

En conclusion, un être assez sympathique, un peu ahuri, doté d'une certaine personnalité, indépendant, victime de tout et de tous, subissant force petites avanies, commettant des gaffes, vivant dans son microcosme personnel, le tout sans ouvrir la bouche, car rejoignant encore une fois le cinéma muet, « Ferd'nand » est une bande dessinée sans paroles où l'enchaînement narratif et le comique reposent sur le gag et ne s'encombrent pas du ballon ni d'aucun texte ; peut-être est-ce là que réside le comique authentique.

E. FRANÇOIS

Henning Dahl Mikkelsen dit Mik est né à Skiva (Danemark) en 1915 ; il devint peintre en bâtiment à l'âge de quinze ans du fait de la volonté paternelle, puis par décision personnelle il abandonna les pinceaux pour se consacrer au dessin animé à Copenhague. A vingt ans, il est sur la voie de devenir un producteur connu de dessin animé. Il fait alors un séjour à Londres, séjour pendant lequel il reçoit du P.I.B. (Press Illustrations Bureau) une demande pour créer un personnage de bande dessinée à publier régulièrement dans les quotidiens. Ainsi naît Ferd'nand en 1937 ; il paraît d'abord au Danemark dans des journaux locaux, puis passe dans de grands quotidiens de réputation mondiale comme le Chicago Tribune. Mik émigre aux Etats-Unis et finit par se fixer en Californie où, à l'image de son personnage, il a construit sa maison de ses propres mains à partir d'une cabane à demi-ruinée de pionnier, ceci dans la montagne, dans une zone semi-désertique, à Hemet, à cent soixante kilomètres environ de Los Angeles.

Mik a épousé une jeune femme d'origine dano-suédoise dont il a eu trois fils. C'est un homme tranquille, sérieux, réservé, très occupé en dehors du temps qu'il consacre au dessin. Bien des péripéties de son existence sont transposées dans son œuvre.

ECHOS

PIERRE
COUPERIE

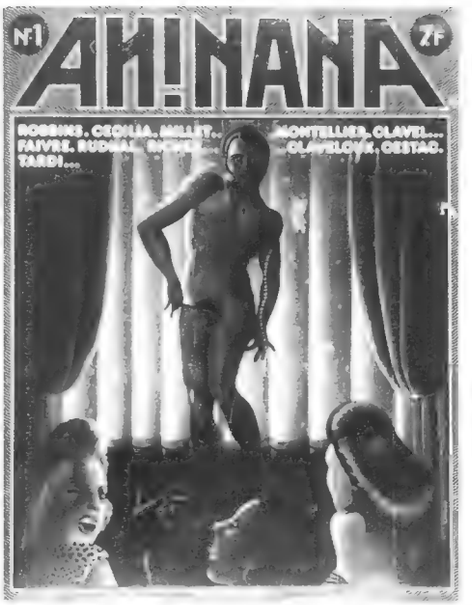
FRANCE

• **Claire Bretecher, « Les Frustrés », 2.** Ed. par l'auteur. 70 p. Ces Frustrés resteront, avec les « Tranches de vie » de Lauzier, le meilleur portrait des néo-Bien Pensants de l'intelligentzia. Grâce au génie de l'auteur, ils sont si drôles à voir grouiller.

• Du très très bon en S.-F., avec **« Les charognards du cosmos »** de Godard et Ribera et **« L'Univers cannibale »** de Gillon et Forest (Hachette) sur des scénarios sortant des lieux communs.

• **Philippe Druillet** — sur lequel plusieurs commençaient à avoir des inquiétudes, parce que « Vuzz », à la longue... — s'affirme avec ses illustrations de « Démons et merveilles » de Lovecraft, chez Opta ; treize hors-texte en noir et blanc et dix en couleurs, qui ont le mérite de l'arracher à ses thèmes obsessionnels ; et avec le délire sauvage, grandiose et tragique de « La Nuit », réédition par les Humanoïdes associés de la série parue dans « Rock et Folk ».

• Grande année, aux **Humanoïdes associés,** malgré la mesure qui a frappé temporairement « Métal Hurlant » sans diminuer sa vitalité. Aux talents maison, et en attendant le retour (et la fin, hélas !) des « Armées du Conquérant », se sont adjoints Bilal, Nicole Claveloux, Alex, Forest, Tardi, dont le « Polonius » (scénario de Picaret) aurait tendance à dominer le tout. Côté albums, après « Arzach », « Stanton » et « Gwendoline », « Mirages » de Druillet, « La saga du Grizzli » d'Auclair, on a eu droit à « John Water Color » de Mœbius, « Je m'appelle Jean Cyriaque » de Dionnet et Solé, « Conan » de Roy Thomas et Barry Smith (62 p. en couleurs) et « La Nuit » de Druillet, déjà mentionné. En outre est apparu **« Ah ! Nana »,** « le premier journal de bandes dessinées fait par des femmes » : Nicole Claveloux, l'Italienne Cecilia, Evelyne Faivre et le roman photos de C. Bousset et F. Alto,



qui montre que ce genre n'est pas forcément débile, m'ont le plus séduit. De gustibus... Il y a quelques invités masculins, en particulier Tardi. On murmure que certains noms inconnus du générique, des Janic, des Claudine, etc., ne seraient autres que les épouses de personnalités bien connues du monde des B.D., ayant renié leur mari pour l'occasion...

• **G. Crepax, « La loi de la pesanteur »** (Valentina), Editions du Square.

• Aux **Editions du Fromage,** « Blanche Epiphanie », 2, de Lob et Pichard, et « Sally Forth » de Wallace Wood, qui n'est pas l'album américain signalé dans le « Phénix » précédent. Et **« L'Echo des Savanes »** avec Mandryka, Petillon, Lucques, Marcelé, Crumb, Solé, Kirchner, etc., aussi bon que jamais.

• **Petillon et Got, « Le Baron noir », Got éd.**

• **Corben, « Razar le lâche », Universal Press.** 116 p. (noir).

• **Calvo, « Moustache et Trottinette. 1. L'île mystérieuse », Futuropolis.** 48 pages. Premier de 10 épisodes totalisant 588 pages.

• **Don Lawrence et Mike Butterworth, « L'Empire de Trigan », Septimus éd.,** 48 p. couleurs.

• Chez **Jacques Glénat,** album couleurs d'Annie Gœtzinger, « Légende et réalité de Casque d'Or » ; le n° 31 des « Cahiers de la Bande dessinée », consacré à Pellos, dont on annonce la réédition en couleurs de « Futuropolis » (la souscription est ouverte). Enfin, Numa Sadoul, « Portraits à la plume et au pinceau » (interviews des « Cahiers de la B.D. ») et F. Rivière, « L'Ecole d'Hergé ».

• **« Fume, c'est du Taffin », Kesselring éd.** 50 pages. Eventail, et progression, des talents du dessinateur en liberté. Recherches de mise en pages, insertion de photos, variations sur le test de la tache d'encre et histoire gentille résultant d'un accroc à une moto tricotée.

• **« Hop ! »** n° 9. 51 pages biens tassées d'informations et d'articles : en particulier une interview de Pratt par Ongaro, la fin du dossier Lug et la suite des souvenirs de Marijac. Parmi les B.D., un inédit humoristique de Craenhals (« Hop ! », 13, rue Emile-Duclaux, 15000 Aurillac).

• **« Cinématographie »** n° 21, oct.-nov. 76. Contient un dossier cinéma et bande dessinée. Ce sujet, joint au Tarzan de Hogarth en couverture, nous ramène bien un peu à treize ou quatorze ans en arrière ; cinéma et B.D., c'était alors la tarte à la crème, mais il y a ici des réflexions intéressantes et d'intéressantes interviews de dessinateurs ayant une expérience du cinéma.

• **John Halas et David Rider, « La grande parade du dessin animé », Elville éditeur.** Dictionnaire des héros du dessin animé, en 120 pages grand format, illustrées en couleurs. Pas eu le temps de voir ce qu'il vaut.

ALBUMS

Casterman

- H. Pratt, « Fort Wheeling ».

Dargaud

- Bilal et Christin, « Le vaisseau de pierre ».
- Brocal Remohi et Moliterni, « Taar le rebelle ».
- Dany et Greg, « Jo Nuage et Kay Mc Cloud ».
- De Groot et Turk, « Sir Jason » (Clifton).
- De Moor, « L'énigmatique Monsieur Barelli ».
- Fahrer et Greg, « Fugue à quatre mains » (Cobalt).
- F'Murr, « Comme des bêtes ».
- Gigi et Moliterni, « Eclipso, le magicien de la planète morte » (Agar).
- Gimenez et Mora, « Les maîtres de Psychedelia » (Dany Futuro).
- Graton, « Défends-toi, Julie ! ».
- Fred, « L'Arche du A ».
- Goscinny et Uderzo, « Les 12 travaux d'Astérix » (livre illustré et non B.D.).
- Goscinny et Tabarly, « Les contes de fées d'Iznogoud ».
- Greg, « Achille Talon et le quadrumane optimiste ».
- Greg, « Panique au paradis » (Rock Derby).
- Herman et Greg, « Le souffle de Molock » (Bernard Prince).
- Herman et Greg, « Furie rebelle » (Comanche).
- Lauzier, « Tranches de vie ».
- Mitteï et Vasseur, « Le mage de Castelmont » (Les 3 A).
- Paape et Greg, « La vallée des eaux troubles » (Luc Orient).
- Palacios et Gourmelen, « Le triomphe de McCoy ».
- Tibet et Duchateau, « la ligne de mort » (Ric Hochet).
- Vance et Greg, « Orage aux Aléoutiennes » (Bruno Brazil).

Dupuis

- « Les aventuriers du ciel » (l'histoire en B.D.).
- Berck et Cauvin, « Les gorilles au pensionnat ».
- Franquin, « Radar le Robot » (Spirou et Fantasio). Collection « Péchés de jeunesse ».
- Leloup, « Les 3 soleils de Vinea » (Yoko Tsuno).
- Malik et Brouyère, « Un train d'enfer » (Archie Cash).
- Peyo, « Ça c'est Poussy ».
- Peyo, « La soupe aux Schtroumpfs ».

- Remacle, « Les nouvelles mésaventures de Barbe Noire ».
- Roba, « Ce coquin de cocker » (Boule et Bill).
- Roba, « Carnet de Bill » (Boule et Bill).
- Salvérius et Cauvin, « La grande patrouille ».
- Salvérius et Cauvin, « Des Bleus et des tuniques ».
- Seron et Hao, « L'œil du cyclope » (Les petits hommes).
- Walthéry et Mitteï, « Double vol » (Natacha).
- Will et Tillieux, « Aventure birmane » (Tif et Tondu).

Gautier Languereau
- Pinchon et Caumery, « Bécassine, son oncle et leurs amis ».

Hachette
- De la Fuente (V.), « Requiem pour un juge » (Amargo).
- Dupuis (P.), « Vers la Victoire » (Seconde Guerre mondiale).
- Gillon et Forest, « Labyrinthes » (Les Naufragés du Temps, 3).
- Gillon et Forest, « L'univers cannibale » (Les Naufragés du Temps, 4).
- Ribera et Godard, « Les charognards du cosmos » (Le vagabond des limbes).

BELGIQUE

Michel Deligne réédite à tours de bras : en quatre albums de 48 pages, les aventures de Jacques Chamblet, par Le Rallic : « La tourmente », « Le maquis », « La libération », « L'Indochine ». Quant à la rétrospective Fernand Dineur, elle compte maintenant cinq albums, les trois derniers (« Jungle », « Coupe Coupe », « Les ombres de la mer ») étant des Tif et Tondu antiques (pas vu les premiers).

ANGLETERRE

Don Lawrence ne dessine plus l'Empire Trigan, dans « Look and Learn ». Ayant demandé à son éditeur de toucher un pourcentage sur les droits étrangers, et s'étant heurté à un refus, Don abandonna aussitôt la série. Il travaille pour le magazine hollandais « Eppo », pour lequel il a exécuté une quinzaine de planches d'heroic-fantasy sur un scénario tellement stupide qu'il n'y put tenir et s'étonna auprès de l'éditeur. Celui-ci, qui ne l'avait peut-être pas lu, convint que, en effet... Cette série fut donc supprimée sans avoir paru et Don doit passer à une grande histoire de S.-F. située dans un avenir lointain. Quant à l'Empire Trigan, il continue, signé par Oliver Frey.

Après la mort de Bellamy, le « Mirror » republia un des anciens épisodes de **« Garth »,** puis la bande reprit, signée par un « Martin Asbury » dont le style ressemble vraiment beaucoup à celui de John Burns, qui dessina « The Seekers » et « Danielle ».

Un projet pour ranimer la série de S.-F. **« Dan Dare »** a échoué deux fois. Pour faciliter les choses, Denis Gifford avait pensé ne pas toucher au personnage lui-même, mais lancer un « fils de Dan Dare » dessiné par John Burns. I.P.C. donna son accord et « Son of Dare » devait commencer le 30 avril dans « Reveille ». Entre-temps, I.P.C., qui n'y avait pas pensé, se dit qu'on pourrait ranimer Dan Dare lui-même et retira l'autorisation. Depuis, aucune nouvelle du père, toujours mort, et du fils mort-né...

Les 2, 3 et 4 juillet eut lieu à Birmingham la **Konvention of Alternative Komix,** organisée par Paul Fisher. L'appellation « Alternative Comics » paraît désormais plus juste que le mot « Underground ».

YOUGOSLAVIE

Ervin Rustemagic a produit un catalogue de 30 pages consacré à Herman et aux dessinateurs yougoslaves Dobric et Jules, à l'occasion d'une exposition qui leur était dédiée, à Sarajevo en juillet.

« Pegaz » n° 6. Cette revue yougoslave est en train de battre un record : 291 pages, dont quatre en couleurs (Frazetta). Parmi les articles, une grosse étude sur A. Maurovitch, un des principaux dessinateurs yougoslaves, avec réédition d'une de ses œuvres, un western à l'ambiance étrange, battu de pluie et de vent. Une autre étude sur l'illustré d'avant-guerre « Miki Mouch » (Mickey Mouse). Autres articles par E. François (qui m'a traduit le sommaire), R. Gubern, Jerry Robinson, etc. Rééditions du « Silver Surfer » de Buscema, d'un vieil épisode de Mickey quotidien (1935), de « Virus » (le Magicien de la Forêt morte), de « Prince Valiant » (1945), etc., etc. Un résumé de chaque article, en anglais ou en français, comme dans certaines revues, s'imposerait !

U.S.A.

« Cartoonist Profiles », n° 30, juin 76. Articles sur Mauricio de Sousa, sur les anciens cours de B.D. par correspondance aux Etats-Unis, sur Alex Graham et « Fred Basset », et sur Dick Moores qui reprit « Gasoline Alley » en 1960. Ce numéro s'impose pour les fans d'**Alex Raymond,** car « Said and Dunn », les souvenirs de Bob Dun, est entièrement consacré aux frères Raymond, avec une débauche de photographies.

« The Frank Frazetta Calendar 1977 », Rufus Publication. Treize splendeurs dont « The Moonmaid » sur son centaure lunaire, « The Destroyer » (un Conan), « A Princess of Mars », etc. A Futuropolis.

George Evans illustre « Far Lands, Other Days », anthologie de E. Hoffmann Price, un des principaux auteurs des « pulps » : 31 nouvelles venues de « Weird Tales », « Strange Detective Stories », « Golden Fleece », « Argosy », etc., de 1926 à 1950 (Carcosa édit., XXII-588 p., 31 illustrations en pleine page).

Une joie oubliée : un nouvel album **Vaughn Bodé :** « Cheech Wizard, the collected adventures of the cartoon messiah », Northern Comfort Communications éd., 1976, 80 p. noir et couleurs. A Futuropolis.

David Pascal a publié trois bandes dessinées expérimentales — ou, plutôt, « différentes » — dans le **« National Lampoon ».** Dans le gros numéro parodique « The very large book of Comical Funnies », il met en scène un psychiatre, le professeur Fredi Werthis, grand ennemi des comic books. La séquence des images est rythmée par l'irruption de gravures et photographies dont l'importance va crescendo et qui se fondent avec le dessin dans la dernière page. « Gallery », dans le numéro de février, passe du graphique au pictural et revient au graphique,

du noir à la couleur au noir, du descriptif à l'expressionisme. « The Cabinet of Dr. Krafft-Ebing » (août) contraste en noir, en bistre et en couleurs, les phantasmes joyeux du patient et ceux, plus inquiétants, du psychiatre. De savants montages de femmes nues 1900, sorties tout droit des « french cards » (qui, en général, étaient belges), donne du corps, c'est le cas de le dire, à ces phantasmes. Variations du graphisme, de la découpe des images, de la façon même de les séparer, tout signifie ou suggère.

Après le retour de Doc Savage et la réédition d'une grande partie de ses aventures, un autre héros des « pulps » va reparaître, **Bill Barnes,** bien connu en France, avant guerre, sous le nom de Jacques Barnes : il fut publié en livre et en feuilleton, surtout dans « Robinson ». Les éditions Challenge ont ranimé **« Air Trails »,** la revue d'aviation où il avait fini par paraître après avoir eu son propre « pulp », et annoncent la publication de ses meilleurs récits, avec les illustrations d'origine. Il y a un Bill Barnes, en effet, dans le n° 1 du nouvel « Air Trails », mais il est bien médiocre, et il manque dans le n° 2. Eclipse passagère ? Trimestriel, « Air Trails » ne pourrait sans doute rééditer que les trop courtes nouvelles tardives, alors que les meilleures aventures de Barnes sont celles du début, sorties dans le « pulp » qui lui était entièrement consacré : elles rempliraient entièrement la nouvelle revue (chez Brentano's, 37, avenue de l'Opéra, Paris).

COMICS FOR UNICEF

A l'occasion du 12e Salon de la Bande Dessinée et du Cinéma d'Animation de Lucques, Hugo Pratt a été désigné comme président de Comics for UNICEF. Il a aussitôt réuni autour de lui un comité comprenant Robert Gigi (France), Robert La Plame (Amérique du Nord), Jerzy Skarzynsky (Pologne) et Guillemmo Mordillo (Argentine), le secrétariat général étant assuré par Francisco de La Fuente. A l'occasion d'Angoulême-4, l'annonce officielle sera faite, par le Président Pratt, de la constitution d'une association de dessinateurs et de scénaristes sur le plan international.

UN AN D'EDITION ITALIENNE - P. COUPERIE

Je ne ferai pas, cette année, de compte rendu de Lucca 12. Ayant décidé de ne plus participer à toute manifestation de B.D. servant d'occasion ou de prétexte à, tolérant ou favorisant une manifestation politique quelconque (1), je me suis retiré de l'organisation du Salone et suis allé à Lucques à titre privé, pour l'indispensable documentation, et sans mettre un pied au Teatro. Pour la même raison, et pour d'autres, le « ballon » de la piazza Napoleon n'était plus tout à fait la « caverne d'Ali Baba » de la B.D. que je décrivais l'an dernier. Les manifestations intempestives de Lucca 10 et 11 ont suscité de vives réactions et aussi cristallisé des oppositions qui existaient bien avant. Le résultat est qu'il y avait une convention rivale, simultanée, à Florence, organisée par les éditions Nerbini et l'ANAF, sous la devise « Amicia per il fumetto », amitié par la bande dessinée. En deux grandes salles, on trouvait, outre onze tables d'antiquaires, la majorité des éditeurs dits marginaux qui sont en fait, pour l'amateur, les principaux : Conti, Traverso, Scotto, etc. A Lucques (2), le ballon restait très animé mais on y remarquait l'absence du « Messaggero dei Ragazzi », le stand vide du « Corriere dei Ragazzi » (qui change encore de nom), Cenisio représenté par une affiche, et la raréfaction des éditeurs étrangers. On m'a expliqué qu'il y avait une terrible lutte politique autour de la municipalité, que certains voudraient utiliser le Salone, que l'absence de manifestation agressive cette année vient de directives berlingueristes, etc. Possible, et il y a de quoi s'inquiéter pour l'avenir car, à ce jeu, ce ne seront ni Lucques ni Florence (ennemies mortelles pendant des siècles) qui gagneront, mais Bologne. En tous cas, malgré la crise empirée, l'édition de bande dessinée reste extraordinairement active en Italie.

L'ANAF était donc à Florence. Au numéro de mars 76 de son bulletin, « il Fumetto » (48 p. grand format, couverture couleurs. Articles sur Gillain, sur le « Topolino » Nerbini, les fascicules Sitting Bull, les bandes anglaises, etc.), sont adjoints en supplément un album « Gim Toro » de 198 p., et un album « The Seekers » de Burns et Lilley (« il caso Elibank »). Un autre album de la même série anglaise (« il libro di testo ») est le supplément du numéro de juin (40 p. Articles sur l'Expressionnisme dans la série « Judge Morris », une réédition de Lil'Abner en Slobbovie, « Prince Valiant », B.D. et cinéma, les fascicules Texas Jack et « Histoire d'O » de Crepax). Le Fumetto de septembre contient en particulier un historique du « Topolino » des éditions Mondadori, une grosse étude sur « El Coyote » de José Mallorqui et deux rééditions de Battaglia. Au programme de 1977 est annoncé la réédition intégrale du « Kit Carson » d'Albertarelli en 7 albums (ANAF, via Giuseppe Sacconi, 19 - 00196 ROMA).

La collection multiple des Albi dell' Avventura, **Camillo Conti édit.,** s'est enrichie de nouveaux albums Jacovitti : « Pippo e il contrabbandiere », « Pippo nella luna », « Pippo cow-boy » plus un « Pinocchio » en couleurs. Côté James Bond, « La vendetta di Blofeld », « Si vive solo due volte », « il castello della morte ». Depuis Lucca 11, dix nouveaux albums, « Jeff Hawke » ont été réalisés : le dernier est le 36e ; impression toujours parfaite, la seule qui rende vraiment justice au dessin de Sydney Jordan. Pour « Modesty Blaise », vu les albums « Caccia all' uomo », « Bad Suki » et « Gli schiavi delle galee ». Deux nouveaux Caesar, en couleurs : « il Crociato nero » et le western « La Valle della morte ». Un « Robin Hood » en quinze albums. La série Caprioli de nouveau en couleurs avec « L'Ussaro della morte » et « i Falchi del mare », dans lequel une soucoupe volante joue un grand rôle, mais elle est d'origine terrestre. Quatre nouveaux Matt Marriott. La collection Craveri elle aussi passée en couleurs (dernier en date : « il Giro di Zoolandia »). Créées cette année, deux collections intéressant la Science Fantasy : tout le début de « Garth » de St. Dowling, 1943-48, en deux gros volumes, et la réédition intégrale de « S.K. 1 » de Moroni Celsi, très inspiré des débuts de « Flash Gordon », en trois fascicules aux couleurs douces très fidèles. C. Conti réédite aussi « Cow-Boy », un des premiers illustrés d'après-guerre, et publie depuis janvier 1975 « il giornale dell' avventura », bi-hebdo, avec des articles, du « Garth » par Bellamy, « Gun Law », « Buck Ryan », « Flecha », etc. 17 numéros parus (C. Conti, via Agostino Dati 34 - 00135 Roma).

A l'**Editrice Comic Art,** pas de nouveaux « Wash Tubbs », « Alley Oop », « Tim Tyler » ou « Terry », mais 6 albums « Radio Patrol » (nos 31 à 36) de 20 à 28 pages, 4 albums « X-9 » par Mel Graff (n° 37 à 40), six albums grand format de « Brick Bradford » (« La bambola di diamanti », nos 19 et 20 de la collection Gertie Daily, et « La porta di Cristallo, nos 21 à 24). Les planches dominicales du « Terry » de Caniff sont annoncées, en couleurs (6 albums pour commencer). En attendant, 4 albums « Steve Canyon » sont sortis, format 32 × 44, 20 pages, publiant en continuité strips quotidiens en noirs et planches du dimanche en couleurs. Ils couvrent la période du 3 mars au 26 novembre 1949. Matériel impeccable, comme d'habitude. Quatre nouveaux albums Salgari dans la collection « Grandi Avventure » (« Le tigri di Mompracem », « La riconquista di Mompracem ») — Toutefois, l'événement a été la publication d'un épais volume (260 p.) des strips de « Little Annie Rooney » de 1932-34, à 12 000 lires. Ce n'est pas en France qu'on pourrait risquer celà... La Comic Art fonde d'ailleurs son propre club : 20 000 lires de cotisation annuelle, donnant droit à 50 % de réduction sur toute la production, à la revue « Comics » gratuite et à un cadeau : cette année, les fac-simile des nos 60 à 79 de « L'Audace » (25 000 lires). (Comic Art, Largo Antonelli 22. 00145 Roma).

Luigi F. Bona (Via Stefanardo, 19. 20 128 Milano), réédite du rare, du jamais vu : le début de la bande quotidienne, de « Connie » de Frank Godwin (13 mai 1929

sqq.). Une Connie très différente de ce qu'elle sera plus tard, un graphisme d'une merveilleuse souplesse, un scénario semi-humoristique du style feuilleton dingue. Fascicule à l'italienne, 16 p., en noir (F. Godwin, « Connie. Una difficile eredità ». L.-F. Bona édit.). D'autre part, Bona poursuit l'intégrale de « Pantera Bionda » (il y aura 108 fascicules...) et a lancé « Wow »,

un très intéressant fanzine mensuel consacré à la b.d., au cinéma et à la science-fiction (60 p., petit format, imprimé). En supplément au n° 3 (octobre), un fascicule de 12 p. rééditant le début de « Romeo Brown ».

(1) Phénix 43, décembre 1975, p. 40.
(2) Si le congrès s'appelle « Lucca 11, 12 », etc., la ville, pour un Français, s'appelle Lucques depuis le XIIe ou XIIIe siècle, il faut le rappeler...

Les ramifications, sécessions ou alliances des clubs-éditeurs italiens sont parfois difficiles à suivre. Le **Pacific Comics Club** de Jean Taoc, de Papeete, publie en italien un énorme « Jungle Jim » en couleurs (plutôt brutales...), déjà vu en France à Futuropolis (bandes du début de la guerre), et une intégrale des bandes quotidiennes de « Brick Bradford » en grands fascicules de 20 pages, format 43 × 32, couverture en couleurs. J'ai vu les volumes 4, 5 et 6 du « Trono di Titania », et les 1 à 5 de « La porta di cristallo », le 5e abordant l'épisode relatif à la face cachée de la lune (octobre 1944 sqq.). D'autre part, Ernesto Traverso, d'abord du « Club Anni Trenta », puis du « Nuovo Club Anni Trenta » — qu'il a fondé —, a joint ses efforts à ceux de Taoc et créé la « **Comic Stars in the World** » dont la production, exposée à la convention de Florence, est très importante, toujours sous forme de grands fascicules de présentation soignée (mais un peu minces...). Il y avait là le début de « Curley Harper » (« Marc Luron » en France) par Lyman Young, bandes du 31 mars au 28 juillet 1935, en noir et blanc. « Tim Tyler's Luck » fascicules 6, 7, 8 (3 décembre 1933 à 5 août 1934, planches dominicales) : « L'oro del Tongo », « Thorpe il filibustiere » « Nona la ragazza della jungla ». Ce dernier me paraît abusivement attribué à Alex Raymond. L'ensemble, de 1931 à 1940, sera formé de 32 fascicules en couleurs, beaucoup plus fidèles que celles de « Jungle Jim ». Autre série, 4 albums « Mandrake », dont son début : « M. l'uomo del Mistero », « M. contro il Cobra », « L'invenzione del dottor Griff », « Il mostro di Passo Tanov ». Plus originale, une réédition du « Charlie Chan » d'Andriola, dont 6 fascicules existent déjà : « Il Taccuino di Ch. Chan », « Il ratto di Donna Grant », « I rubini del dottor Croft », « Il caso Wan Ching », « Il ritorno di Keeno », « Dramma al Circo Conway ». En couleurs, une réédition hardie : « Castor Oyl » par Segar, 12 planches en couleurs de « Thimble Theatre » de 1927-28, avant que Popeye n'y apparaisse. Il n'y a qu'en Italie qu'on puisse ainsi sortir des sentiers battus. Enfin, un album 32 × 21,5, de 14 planches (noir et blanc) de la bande complémentaire de « Tim Tyler's Luck » : « The Kid Sister » de Lyman Young, entièrement attribué à Alex Raymond, ce qui pose un problème : les hommes sont manifestement de sa main, les femmes, d'un dessin 1925 souvent d'une rare élégance, semblent l'œuvre d'un dessinateur ayant alors beaucoup plus de métier, sans doute Nat Edson. Une collection d'artistes italiens est annoncée, commençant avec « Capitan Fortuna » d'Albertarelli. (Représentant en France : Bruno Henri, 20, av. Joliot-Curie, 91430 Igny).

Au **Club Anni Trenta,** le début de « Flash Gordon » en couleurs, en deux albums : « La destruzione del Mondo » et « Barin il principe ribello ». Et les planches dominicales de « Brick Bradford », en couleurs aussi : « La Citta sconosciuta », « Al Centro della Terra », « L'impero dei Maya », « Nel regno di Azca », « Il Pozzo dei Sacrifici », « Tizoc il tiranno » (Club Anni Trenta, via Francesco Pozzo, 23/1. 16145 Genova).

L'association « **Gli amici del fumetto** » réalise toujours « **If** », revue trimestrielle de 50 pages qui, outre ses articles et rééditions, se distingue par un recensement extrêmement consciencieux de tout ce qui s'écrit, se publie et se fait sur la b.d. en Italie : revues, fanzines, albums, strips dans la presse, conventions, articles sur la b.d., etc. (via Montaldo, 22. 16137 Genova).

Florenzo Ivaldi publie « Cronache d'armi, di giullari, di briganti e militari », bel album de 152 pages en noir et blanc, dessiné par Sergio Toppi sur textes de Mino Milani. Venu de l'illustration et de la publicité, Toppi est un artiste qui « explose » depuis deux ou trois ans après avoir été trop longtemps méconnu. « Sgt. Kirk », la revue publiée par Ivaldi et dirigée par Cl. Bertieri, a contribué à révéler ce talent, parmi les plus grands au monde, grâce à une succession de couvertures inouïes. Huit d'entre elles sont reproduites sur quatre posters. Toppi illustre aussi dans « Sgt. Kirk » une série de ballades populaires. (Ivaldi Editore, viale Sauli 4, 16121 Genova).

Vu le numéro 0 de « **Gesto** », mai 1976. Cette revue de grand format (32 pages), consacrée aux graphismes est publiée par le G.A.F.-Alfa Cure, section Florentine de l'A.N.A.F. Le sommaire en est très varié : un recueil de vignettes, culs de lampe, bandeaux, couvertures, etc., surtout des années 1910-20-30 ; des pages consacrées aux dessinateurs humoristes Peter Arno et Alberto Fremura ; uniformes des anciennes troupes coloniales de l'armée italienne par A. Parducci ; xylographies de M. Modugno ; documentation sur l'Annual de « Puck » pour 1930. La bande dessinée est largement représentée avec quelques raretés et 8 pages de « Joe Palooka » et autant de « Wash Tubbs » (par Leslie Turner). Donc un assez attrayant pêle-mêle. Je ne sais s'il y a eu d'autres numéros (G.A.F., via Firenzuola 7-9 r. - 50133 Firenze).

Le **Golden Comic Club** (via Tolstoj 74, 20146 Milano) a produit six albums « Dick Tracy », en blanc et noir (épisodes de 1935-36), cinq « Furio Mascherato » (1948), six « Plutos » de Bonelli (1949) et six « Teddy Star » de Roy d'Amy.

Les **Edizioni Grandi Avventure** (via G. Sacconi 19, 00196 Roma), avancent à travers les rééditions de « Gim Toro », de « Vic Flint » et d' « Amok », qui dépasse le fascicule 24.

Quant à **Rodolfo Capriotti** (via P. Leonardi Cattolica 6, Roma), il a publié au moins 32 albums de « Raff », outre 4 « Folgore » et 4 « Zorro ».

« **Contro** », n° 8, octobre 1976. Interviews d'Enric Sio, de Piero Mancini, b.d. de ce dernier, de S. Toppi, et de Bonadimani, quelque peu crepaxien. Encore deux numéros et la revue se saborde comme prévu (« Contro », Editoriga, viale Abruzzi, 64. 20131 Milano).

Le numéro 31, octobre, de « **Comics** », est, comme traditionnellement les numéros d'octobre, en partie centré sur le congrès de Lucques : articles sur Carlo Peroni (auquel une exposition était consacré), sur les invités Jack Kirby, Jeff Jones et Jose Luis Salinas. Mais aussi étude sur Paul Murry, un des dessinateurs de Mickey Mouse, sur le mythe des Mers du Sud de Caprioli à Pratt, sur Droit et Science-Fiction dans « Jeff Hawke », sur le « Contre-Colossal » des décors d'Astérix. Réédition du St-Georges de Battaglia et du « Dev » (De Valera) de Toppi, etc. (via Flavio Domiziano, 9/6 c.a.p. 00145 Roma).

Pratt did it again ! Une nouvelle édition de « Una ballata del mare salato », chez **Albatros Produzioni Editoriali,** collection « Gli Albatros » dirigée par F.-P. Conte. Mais cette fois une édition en couleurs ! Et la Ballata, célèbre pour ses noir et blanc, est très belle en couleurs... Superbe volume 24 × 34, 208 pages, avec une intéressante introduction illustrée de photos et d'aquarelles. Sacré Pratt !

Toujours chez Albatros Produzioni, une réédition en grands fascicules (noir et blanc) de la série de cape et d'épée « Un gentiluomo di sedici anni » de Pedrocchi et Albertarelli (puis Leporini), dont le début parut en France avant la défaite, dans « Robinson ». Douze albums prévus, de 32 pages, format 34 × 24. Il en existe déjà 4. Une réédition intégrale de « Dick Fulmine » a commencé. Elle formera 160 albums de 16 pages chacun, format 24,7 × 34,5, regroupés en 20 séries de 8. Hors de cette série avaient déjà paru, en 1975, deux grands fascicules, « Fulminissimo » et « Il Tempio d'oro ». Autre œuvre de Carlo Cossio, « Za la Mort » (sic) réédité en 12 petits albums de 12 pages. (Albatros Produzioni Editoriali. Piazza Sirtori, 5. 22063 Cantù (co)).

« Il pirata di Verona » n'est pas un éditeur mais encore un album Salgari, dessiné par P. Ongaro, édité par le **Cartoon Museum,** qui a produit aussi « Il re del Mare » par Albertarelli, épisode salgarien publié jadis en Argentine mais inédit en Italie, ce qui criait aux cieux !

Un autre **Salgari,** celui-ci hors commerce : Chiletto / Moroni Celsi / Albertarelli, « Salgari a fumetti », recueil publié par la Banca Popolare d'Etruria (c'est comme si le Crédit Lyonnais rééditait les Moselli en images de « l'Intrépide »...). Comme vous commencez à l'entrevoir, il y a un « revival » Salgari en plein élan.

Un « nouveau » **Crepax** était offert en souscription, venant d'un secteur inattendu : il s'agit en fait de ses premiers dessins, dans la revue médicale « Tempo Medico », à partir de janvier 1965, illustrant une série de cas concrets à résoudre : divertissement strictement réservé aux médecins ! Crepax exécutait aussi des couvertures pour la même revue depuis 1959. Guido Crepax, « Circuito interno », Tempo Medico, via Turati 32. 20121 Milano. 190 pages, trois éditions différentes : normale, spéciale, de luxe (avec lithographie 50 × 70 tirée à 100 exemplaires).

Dans la série des portfolio hors commerce réalisés par A. Castelli et la grafica **Arcoquattro,** « Tamtam », portfolio du groupe « China inc. » 22 pages de grand format, avec histoires par Milo Manara, Grazia Nidasio, M. Mattioli, G. Cianti, Cavazzano, Bonvi, Silver et Sio.

Carlo Chendi « **Guida alla mostra internazionale dei Cartoonists** ». Comme les précédents, ce grand catalogue de 96 pages, 24,6 × 34,5, réunit une documentation exceptionnelle. Le thème était cette fois la femme dans la bande dessinée, et les rétrospectives consacrées à Rubino, Albertarelli, Craveri et Caprioli. Pour la même occasion, dans le même format, un « **Bierreci special** », anthologie de Rebuffi, Bottaro, Canale nouvelle manière, Marciante, etc.

Chez **Nerbini** (via delle Panche 141-143, Firenze) on poursuit avec succès la rééditoin en fac-simile de tous les albums d'avant-guerre. Depuis un an sont sortis des albums « Radiopattuglia » (Radio Patrol), « Agente Segreto X-9 », « L'uomo mascherato » 5 (The Phantom », « Cino e Franco » (Tim Tyler's Luck), « Pinocchio nella luna », deux albums « Flash Gordon », deux « Prince Valiant », deux « Mandrake » (« Il Mostro del passo di Tanov » et « Il Cammello d'argila »). De plus, on réédite de la même manière les journaux eux-mêmes : le volume 1 de « Giungla ! » (1938) est sorti à 18 000 lires, et « L'Avventuroso » en est au volume 9 (25 000 lires) terminant 1938. Ceux qui rêvent toujours, ici, de rééditions en fac-simile des illustrés des années trente peuvent regretter de n'être pas italiens ! A sa belle revue bimestrielle, « Il Nerbiniano », dont j'ai déjà parlé, l'éditeur adjoint maintenant un supplément luxueux — le n° 5 (octobre) contient une réédition du super-héros de Pratt, « L'Asso di Picche » et, entre autres, un curieux Mandrake apocryphe, made in Italy.

Chez **Milano Libri** (« Linus » et « Alterlinus »), remarqué cinq albums cartonnés : une nouvelle anthologie « Peanuts » — « L'impareggiabile Snoppy », 288 pages, un album « Jeff Hawke » (strips 1101/1552 — 158 pages), un recueil du détective anglais Buck Ryan (« A Sangue freddo », strips de 1937-38), 138 pages, et un autre des « Dropouts » (H. Post, « Arrivano i nostri Dropouts », 124 pages). Un bel album Pratt, deuxième volume des « Scorpions du Désert » : « Piccolo Chalet », 96 pages en couleurs. Une nouvelle collection de poche, mensuelle, « I Gialli a fumetti », consacrée aux détectives de la b.d. ; pour commencer, « Cannon » et « The Seekers ». Et une synthèse sur le même sujet, livre de Piero Zanotto : « Il giallo a fumetti ». Rappelons que Milano Libri publie aussi « L'Uno », le seul hebdomadaire mensuel. Dino Battaglia me dit qu'il prépare, sans doute chez cet éditeur, une série d'adaptation des nouvelles de Maupassant situées pendant la guerre de 70.

Une nouvelle collection mensuelle était inaugurée par les éditions **Cepim** avec deux albums. L'un, « L'uomo dello Zululand » par Gino D'Antonio, raconte le combat épique soutenu à Rorke's Drift, au Natal, en 1879, par une compagnie britannique face à trois régiments zoulous. Ayant vu récemment « Zulu », le film sublime que les Anglais tirèrent du même épisode, l'album m'a paru sans grand intérêt par comparaison ; peut-être injustement... En revanche, « L'uomo del Nilo » par Sergio Toppi est sans doute ce qu'il y a eu de plus percutant cette année. L'histoire est brodée autour du siège de Khartoum par les Mahdistes. La puissance, l'agressivité du graphisme et de la couleur font regretter que Toppi n'ait pas aussi réalisé « L'uomo dello Zululand ». A la fin de l'année sortira « L'uomo della Legione », par Battaglia, suivi par « L'uomo dei Caraïbi » de Pratt — Tous ces albums, de présentation irreprochable, sous forte couverture, ont 56 pages en couleurs (Cepim Editoriale, 20145 Milano. Via M. Buonarroti 38).

Cenisio, qui en est au fascicule 12 de son « Tarzan Extra » et a donc, ainsi, réédité intégralement le Tarzan de Foster et abordé celui de Hogarth, était absent à Lucques, mais annonçait cependant, par un tract, la sortie de 1 500 pages d'histoires inédites de Tarzan, dessinées par Russ Manning pour être publiées dans « Tarzan mensile » où elles sortiront, 15 par 15, à partir de janvier 1977. Signalons que le « Tarzan extra » n° 11 interrompt la série chronologique pour publier les **premières planches** hebdo de Tarzan, par Rex Maxon. Le n° 12 renoue avec la chronologie. Le n° 15 sera le dernier. Le meilleur de Hogarth est publié d'autre part dans « Tarzan Gigante » (Editrice Cenisio, via Jacopo della Quercia, 14. 20129 Milano).

Chez l'**Editoriale Corno,** éditeur de la revue « Eureka », remarqué des albums Tom K. Ryan et Reg Smythe, Bonvi (« Sturmtruppen ») et Max Bunker, et « Orlando Furioso » de Pino Zac et (bien malgré lui) Lodovico Ariosto.

Mondadori a, depuis Lucca 11, produit un petit dictionnaire de la bande dessinée, agréablement présenté : B.P. Boschesi, « Manuale dei Fumetti », 188 pages illustrées en couleurs. A part le fait qu'il est destiné au grand public, et donc assez élémentaire, je ne sais ce qu'il vaut. Au même éditeur, Walt Disney, « Le disavventure di Paperino », recueil, en deux petits volumes sous emboîtage, des « plus belles histoires de Donald Duck des années cinquante ». Dans la collection I grandi fumetti Mondadori, Hugo Pratt, « Bravo, sergente Kirk ! », 232 pages en noir et blanc. Et une anthologie de strips récents (1966-70) de « Blondie » : Chic Young, « La giornata del Sig. Dagoberto », 196 pages en noir et couleur. Toujours dans les Grandi Fumetti Mondadori, « Yuma Kid », western de G.-L. Bonelli, le créateur de « Tex Willer », et Jorge Moliterni (ne pas confondre !) : un bon western classique type années 50 (bien qu'inédit), 112 pages noir et blanc. Dans cette même collection, « Ernie Pyke » de Pratt et « Capitan Moko » de Stelio Fenzo. Hors commerce, un panorama des héros de la b.d. internationale : « Smash, l'epoca d'oro dei fumetti » par Palmiro Boschesi (128 pages). Mondadori publie aussi le mensuel « Il Mago ».

Le **Messaggero dei Ragazzi** était absent des deux manifestations, mais on trouvait le quatrième petit album en couleurs de la série distinguée jusque-là par les dessins de Dino Battaglia : ce n° 4, « Pietro et Paolo », est dessiné par Piero Mancini, couleurs de Laura Battaglia, qui est maintenant une coloriste établie.

Quant au « **Giornalino** », il a manqué l'occasion de produire l'événement majeur de Lucques : l'album de Gianni De Luca réunissant ses trois adaptations shakespeariennes : Hamlet, la Tempête et Romeo et Juliette — Parues dans le « Giornalino » à partir de 1975, elles apportent une solution nouvelle aux problèmes de la narration graphique (je sais, il y a quelques précédents partiels et obscurs à la fin du Moyen Age...). C'est à la fois de la bande dessinée, de l'illustration, du théâtre et du cinéma, c'est graphiquement très beau, très pur. Je ne crois pas que cette solution puisse être employée indéfiniment sans être ressentie comme un procédé, mais sa découverte est très excitante, et tous les hypothèses qui surgissent : performance sans lendemain ? Début d'une technique nouvelle rompant totalement avec la succession d'images de la b.d. ? Enrichissement de celle-ci par ce nouveau mode ? Dans ce domaine saturé, De Luca a, sans bruit, découvert du nouveau. Ironie suprême, ce renouvellement se produit dans un magazine classique, confessionnel de surcroît, et non dans les revues d'avant-garde et de « remise en cause » érigée en doctrine et en obsession. Très drôle ! Parions que, pour cette raison, nous allons assister à la conspiration du silence ou du dénigrement... Cet album n'a pas été prêt pour Lucca 12, mais « Hamlet » a été reproduit en format réduit, accompagné d'un commentaire de Gianni Brunoro, dans un grand fascicule spécial de l'**Anaf** (« Amleto di Gianni De Luca » ANAF. 8 pages couleurs).

LES BIBLIOTHEQUES ET LES RECHERCHES SUR LA BANDE DESSINEE

Un aspect vital des recherches consacrées à la b.d. est la possibilité d'accès du chercheur aux archives. Dans quelle mesure est-il possible de trouver les œuvres de tel artiste, les publications de telle ou telle époque, de tel ou tel pays, ou de telle agence ?

Dans l'idéal, les chercheurs auraient leurs propres archives, car il est clair que les premiers d'entre eux sont aussi des collectionneurs sérieux. Mais, à mesure que l'étude des comics avance et que la recherche a de nouvelles exigences, on ne peut raisonnablement demander au chercheur de se constituer de nouvelles collections ou au collectionneur de se laisser perpétuellement importuner par des demandes d'accès à ses collections. Les matériaux nécessaires à cette étude doivent désormais être fournis par les bibliothèques, de préférence les bibliothèques spécialisées en histoire de l'art. Mais il est évident que, dans l'ensemble, ces bibliothèques répugnent à créer des fonds de comics, qu'elles ont toujours ignorés, les considérant comme éphémères à la fois physiquement et culturellement. Cette attitude ne peut plus être tolérée. D'abord, il existe désormais une technologie qui permet de résoudre les problèmes de conservation et d'accès à des documents fragiles. Ensuite, l'étude de la b.d. est justifiée en elle-même (comme celle du cinéma) et pas seulement sous l'angle de la culture de masse.

A l'International Conference on Art Periodicals, tenue en avril dernier à Londres et à Brighton par l'Art Libraries Society, il y eut un atelier/séminaire sur la place de la bande dessinée dans les bibliothèques d'art. A la séance plénière, qui reçut les rapports des présidents des séminaires, il fut clair que M. Adhémar (conservateur en chef du Cabinet des Estampes, Bibliothèque nationale, Paris) était d'accord sur la nécessité, pour les bibliothèques, de créer des fonds de b.d. ; lui-même y poussait activement dans sa propre institution.

Nous aimerions que la même chose se produise dans les autres grandes bibliothèques, et en particulier dans les bibliothèques d'art. Il y a aussi la possibilité de créer des bibliothèques spécialisées pour la b.d. Il serait bon que de telles réalisations soient entreprises en consultation étroite avec les spécialistes de ce sujet. Il est facile, pour les associations consacrées aux comics, de coopérer avec et de faire pression sur les organisations concernées. Il faut signaler qu'une association internationale des bibliothèques d'art est sur le point d'être créée.

La bande dessinée jouit d'un immense public à travers le monde. Ce public a le droit de la trouver dans les bibliothèques, pour l'étude et pour le plaisir.

Peter Brodnax MOORE

P. B. Moore a été responsable de la section bande dessinée d'une grande bibliothèque publique anglaise (Manchester) et il est très actif dans le domaine des comics Underground ou, plus exactement, des « Alternative Comics » — les Comics autres — comme il préfère les appeler.
Il serait souhaitable que des lecteurs de province aillent examiner les ressources des bibliothèques municipales, moins dans le domaine des années reliées et des albums actuels que dans deux autres directions :
1) les quotidiens régionaux de la période 1880-1930, dont la plupart avaient, comme aux U.S.A. mais on l'a oublié, des éditions du dimanche comportant parfois un supplément couleurs d'histoires en images : ces collections ne sont pas toujours complètes à la Bibliothèque nationale.
2) les illustrés publiés dans les métropoles de la « Zone libre », pendant la guerre, et dont certains manquent totalement à la B.N. Si la plupart présentent peu d'intérêt pour le fan de b.d., ils en ont beaucoup, de par l'époque et les thèmes choisis, pour le chercheur (« Siroco » par exemple). Il y a eu aussi des illustrés locaux en Algérie.

P. C.

Scott (Randall W.) « A subject index to comic books and related material », Special Collections, Michigan State University Libraries. East Lansing, Michigan 48824. Dans ce fascicule de 38 pages, Randall Scott, chargé des comic books à la bibliothèque de l'université du Michigan, traite le problème particulièrement difficile de leur catalogage. Il donne des modèles de fiches par titres, par auteurs et par sujets. Pour ces derniers, il a établi une liste type, non seulement par sujets mais, pour la catégorie particulièrement nombreuse des super-héros, par éditeurs : au total, 62 catégories dont 47 fondamentales et 15 renvoyant à l'une de ces 47. Ce fascicule intéressera les bibliothécaires qui veulent créer des sections de B.D. dans leur établissement, à condition que celui-ci dispose d'un bon vieux catalogue sur fiches et non d'un catalogue en ordinateur, dont les limitations, en ce qui concerne auteurs multiples et références croisées, sont très décevantes.

P. C.

LA BANDE DESSINEE A L'ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

Sollicité de nouveau, Pierre Couperie a accepté de créer à l'E.H.E.S.S., ex-VI[e] section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, un séminaire consacré, à son choix, à la B.D. ou aux paralittératures en général, commençant en novembre 1977. Etant donné la non-rentabilité absolue de ce genre d'études et la charge financière accablante qu'elles représentaient déjà, charge qui va, du coup, être encore accrue, P. Couperie ne pense pas prolonger ce séminaire plus de quatre ou cinq ans.

salon international de la bande dessinée

ANGOULEME 1977

21 22 23 JANVIER 1977

programme

le salon

président HERGÉ

vice-présidents Rinaldo TRAINI - André LEBORGNE - Claudio BERTIERI

salon organisé par La ville d'Angoulême
Société Française de B.D. (S.F.B.D.)
IMMAGINE (Rome)
C.A.B.D. (Club des amis de la B.D.) Belgique
NATIONAL CARTOONIST SOCIETY (U.S.A.)
I.C.O.N. (International comics organisation)
en collaboration avec le Salon international de Lucca (Italie)
et V.E.G.A. (O.M.S.)

président d'honneur Me Roland CHIRON, maire d'Angoulême

délégués nationaux

Allemagne	Robert OEHLER
Belgique	André LEBORGNE
Brésil	Enrique LIPSZYC
Bulgarie	Todor DINOV
Canada	Robert LA PALME
Espagne	Luis GASCA
France	Pierre COUPERIE
Hollande	M.W.M.G. WASSINGTON
Italie	Rinaldo TRAINI
Japon	Kasei ONO
Mexique	Jorge GONZALES
Portugal	Vasco GRANJA
Suède	Sture HEGERFORS
Suisse	Francisco de la FUENTÉ
U.S.A.	David PASCAL
Yougoslavie	Ervin RUSTEMAGIC

l'accueil

Le bureau d'acc
durée du salon de

Le personnel de

Un stand presse
pouvoir program

Un attaché de pr
listes et des édite

Le Salon s'étend
la place du Char
fée et agrandie.

En fait, ce sera
de la B.D., puis
tout autour de ce

Comme l'année
auront un thème

«LA

équipe d'animation

directeur du salon **Francis GROUX**, président Commission municipale des Affaires culturelles

directeur-adjoint **Pierre PASCAL**

vice-directeur **Claude MOLITERNI**

administrateur **Jean MARDIKIAN**, adjoint au maire d'Angoulême

responsables - conférences Joël LE SIDANER
animation Pierre DAMIENS, directeur animateur du CAC
tables rondes François PIERRE
expositions Robert GUICHARD, conservateur du Musée d'Angoulême

services techniques Jean-Paul MÉRIGEAUX

secrétariat : hôtel de ville - théâtre municipal, rue Edmond Rostand - B.P. nº 287
16007 ANGOULEME-CEDEX - tél. (45) 92.18.48 poste 287

Réservation
Accueil : Colette Demay - Hôtel de ville - théâtre municipal
Rue Edmond Rostand - tous les après-midi
tél. (45) 92.18.48 poste 287

équipe conférences	Joel LE SIDANER Jacques FILHOL	**équipe technique**	Jean-Paul MÉRIGEAUX BERGER
équipe projection	Jacques JUSTE Jacques LAVERGNE M. GRIFFON	**sonorisation** **équipe musée**	DESCLIDES Robert GUICHARD Claude SOULARD
attaché de presse	Jean MARDIKIAN	**équipe animation hôtel de ville**	BARTHOLINI BRECHOTEAU TILLARD SERIN
équipe animation BULLE	Pierre DAMIENS TIBÉRI Numa SADOUL Henri FILIPPINI	**accueil**	Colette DEMAY
équipe animation chambre de commerce	François PIERRE	**coordination**	Pierre PASCAL Francis GROUX

ueil sera ouvert au théatre pendant toute la
e 8 à 24 h.

permanence sera nombreux et compétent.
sera installé à proximité de l'accueil, afin de
mer les interviews et les séances de télévision.

resse du salon sera à la disposition des journa-
urs pour faciliter les rencontres.

ra cette année du théâtre et du musée jusqu'à
np de mars, où sera installée la BULLE chauf-

toute l'artère piétonnière qui formera le Salon
que différentes manifestations se dérouleront
et axe.

dernière, les expositions et les conférences
commun :

B.D. TÉMOIN DE SON TEMPS»

INVITÉS PRESSENTIS

BRÉTÉCHER
CAUVIN (Belgique)
CHARLIER
DIONNET
DIRKS (U.S.A.)
DUPUIS
GILLAIN (Belgique)
GIMENEZ (Espagne)
GIRAUD
GODARD
GREG (Belgique)
HERGÉ (Belgique)
LANDOLFI (Italie)
LAUZIER
LECUREUX
LOB
MANDRYKA
MARIJAC
Th. MARTENS (Belgique)
MARTIN
Jean NOHAIN
OLIVIER
PELLOS
TILLIEUX (Belgique)
Paul WINCKLER
WOLINSKI
Wallace WOOD (U.S.A.)

... ET TOUS LES AUTRES...

grand prix de la bande dessinée

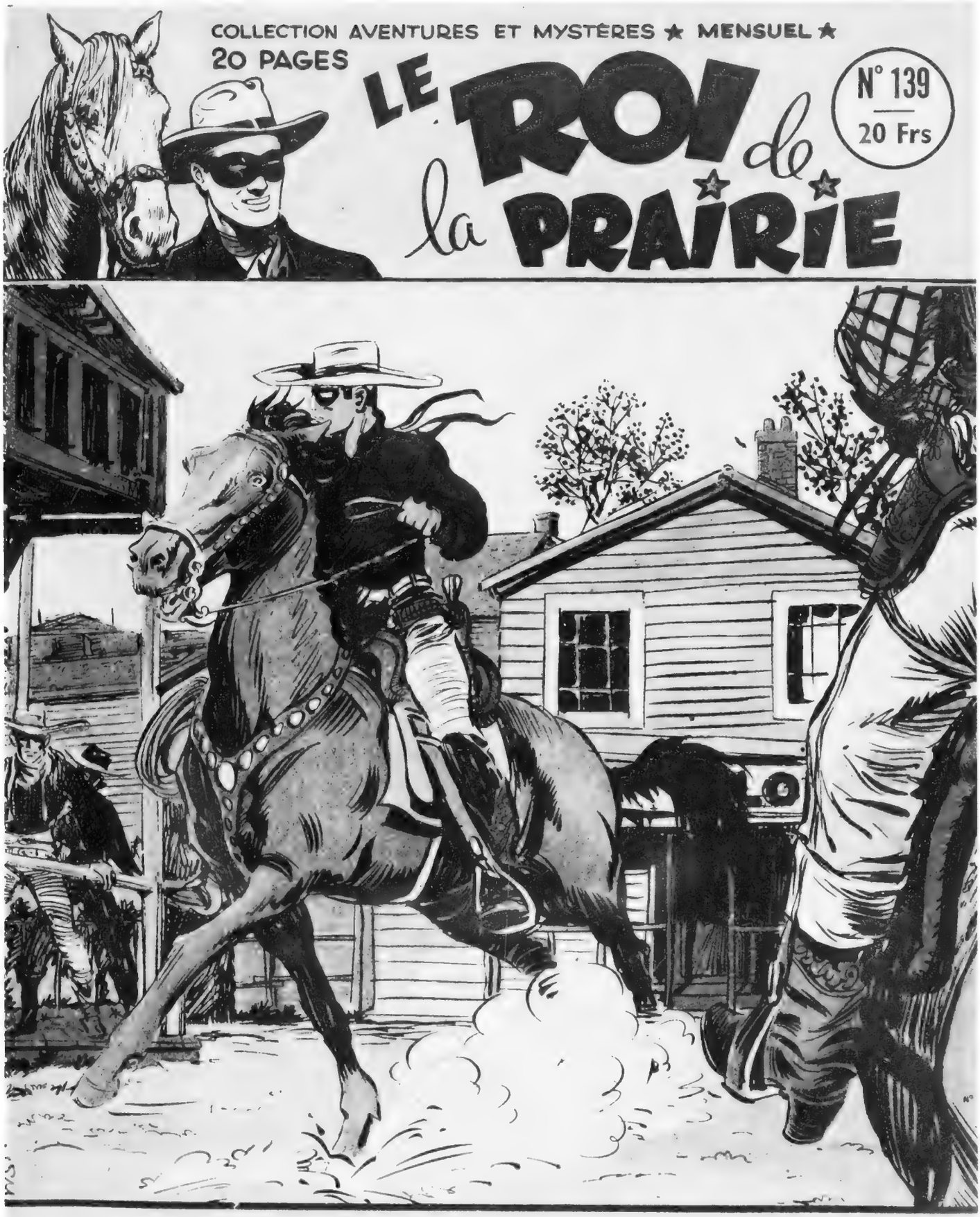
Le jury désignera les grands prix ALFRED parmi les œuvres présentées par les éditeurs.

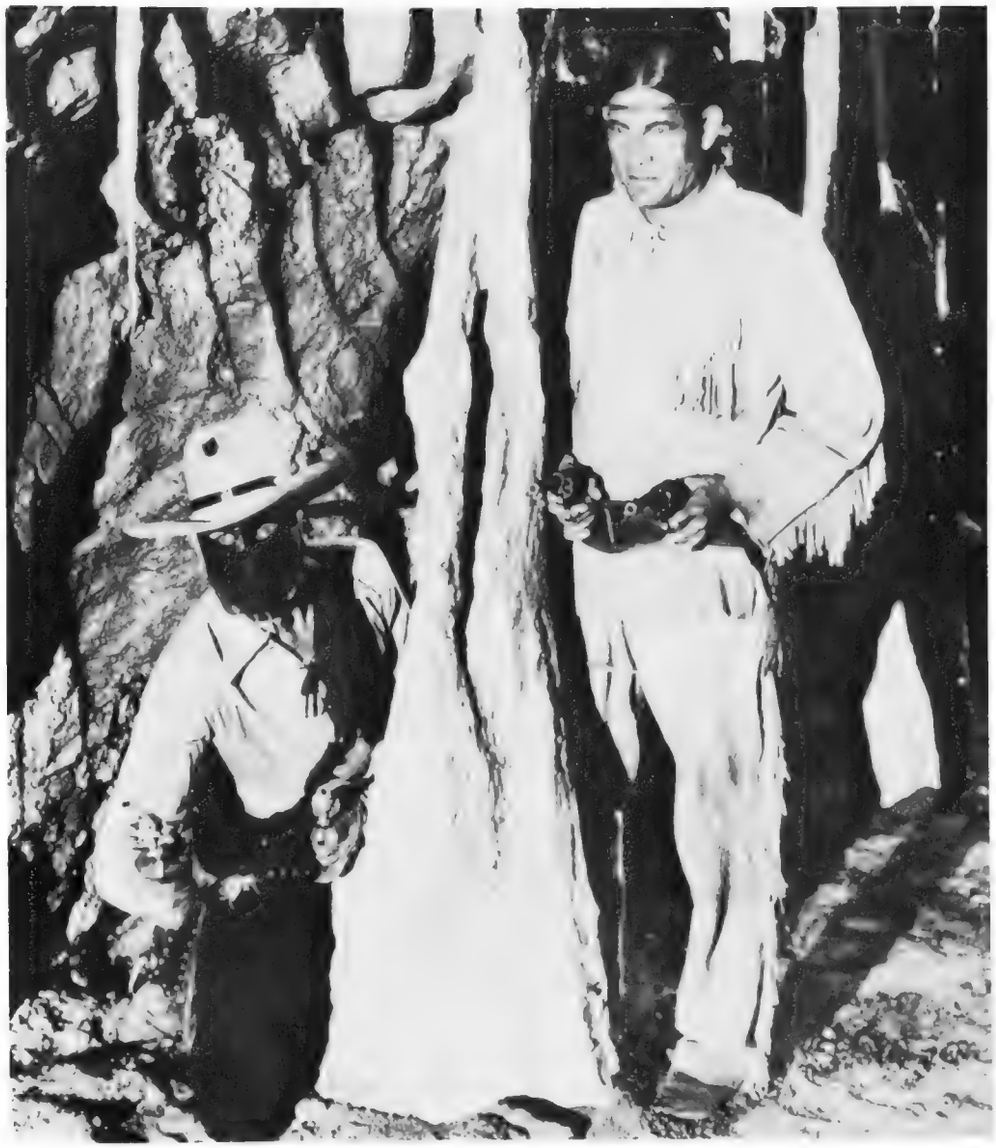
Il s'agira d'une œuvre parue en France ou dans un pays de langue française au cours de l'année 1976. L'artiste peut être français ou étranger.

Les prix récompenseront :

- **un scénariste français**
- **un dessinateur français**
- **une œuvre réaliste française**
- **une œuvre comique française**
- **un scénariste étranger**
- **un dessinateur étranger**
- **une œuvre réaliste étrangère**
- **une œuvre comique étrangère**
- **un espoir de la B.D.**
- **un ouvrage, un homme, une manifestation qui participé à la promotion de la B.D.**

Le grand prix ALFRED de la ville d'Angoulême sera attribué à un artiste de la bande dessinée pour l'ensemble de son œuvre et son apport à la B.D.


COLLECTION AVENTURES ET MYSTÈRES ★ MENSUEL ★
20 PAGES
LE ROI de la PRAIRIE
N° 139
20 Frs
DANS CE NUMÉRO :
20 PAGES
LE DUEL



Le Lone Ranger et Tonto au cinéma.

LE LONE RANGER DEMASQUE

ERIC LEGUEBE

Pour tout amateur ou collectionneur de bandes dessinées, pour tout cinéphile de western, le seul nom de « Lone Ranger », est une clef magique, ouvrant toutes grandes les portes d'or des grands espaces et les pages du livre d'heures de la Légende. Le héros masqué appartient, en tout état de cause, à la mythologie de la Conquête de l'Ouest. Son épopée, de bandes quotidiennes en Sunday Pages, en passant par le truchement des Comic Books, est l'une des plus brillantes et importantes d'un certain folklore puisant ses racines dans l'Histoire. Au niveau de la B.D., pour la grande époque, Fran Striker en est le scénariste, et Charles Flanders, le dessinateur. On est alors au temps des « Magic Comics », volumes où le « Lone Ranger » voisine avec « Blondie » de Chic Young, « Mandrake » de Lee Falk et Phil Davis, « Tippie and Cap Stubbs » d'Edwina, « Jane and Aloysius » de Joe Musial, « Henry » de Carl Anderson, « Buz Sawyer » de Roy Crane, « Popeye » de Segar, « Secret Agent X9 » par Robert Storm et Mel Graff, « Barney Baxter » de Frank Miller. Dans les années 1944, 1947, des publications lui sont consacrées dans leur totalité ; à l'exception des brefs récits de « Young Hawk », par Dell Comics. Dans les anées 1960, une nouvelle série fait son apparition, chez « Gold Key ». Dès lors, dans cette édition, comme dans celle publiée à la même époque, par E.N. Novaro, à Mexico, sous

a

b

c

le titre, « El Llanero Solitario », le « Lone Ranger porte un costume entièrement bleu, alors qu'avant il était vêtu d'un pantalon noir pris dans les bottes et d'une chemise rouge (1).

En France, le Lone Ranger, soit le « Roi de la Prairie », s'impose dans le domaine de l'édition avec la même intensité. A titre d'exemple, il est publié dans « Donald ». Après la Guerre, en 1946, des albums édités à l'italienne, en noir et blanc, et dont seule la page de garde est en quadrichromie, lui sont consacrés. En 1949, ses aventures paraissent sous la forme de fascicules plus petits à un rythme mensuel, dans la série « Aventure et Mystères ». Alors que dans les années 60, Sagedition, lance une nouvelle collection, de son côté l'éphémère « Johnny, le Journal de l'âge d'or » (avril-mai 1970) reprend le début de pages du dimanche de Charles Flanders, publiées aux Etats-Unis en 1941 et encore inédites en France. A la même époque, le « Roi de la Prairie », paraît en bande quotidienne dans « La Libre Belgique » et dans « Montréal Matin ». Il n'a plus droit qu'au noir et blanc. Cependant dans le domaine de l'insolite, on peut remarquer qu'en 1939, dans « Jumbo », le « Journal du Far West », il porte un uniforme vert amande. En guise de résumé à chaque épisode, on lit : « Un coursier enflammé ; rapide comme l'éclair... Un blanc nuage de poussière... et le mystérieux Lone Ranger apparaît ».

Classique de la littérature d'expression graphique, « Le Roi de la Prairie », également surnommé selon les circonstances et les publications, « Le Justicier solitaire » et « Le Cavalier solitaire », peut se targuer d'avoir une histoire aussi variée que surprenante.

Tout d'abord, dans le domaine cinématographique, le « Lone Ranger » fait sa première apparition en 1938 dans une production justement intitulée « The Lone Ranger ». Il s'agit d'une série de quinze épisodes, réalisée pour Republic Films, connue en France sous le titre de « Dernier des Fédérés ». Lee Powell y incarne le justicier masqué, le rôle de Tonto, son ami Peau-Rouge, y est tenu par un véritable sachem, répondant au dénominatif de « Thunder Cloud » (Nuage d'Eclairs). Quelques quinze autres « serials » sortent également des studios en 1939. Si « Thunder cloud » est toujours à l'affiche, dans « The Lone Ranger Rides Again », c'est Robert Livingstone qui tient le rôle de l'homme aux balles d'argent. Dans l'ensemble de ces trente épisodes, le Lone Ranger, porte un masque ou chat, se prolongeant par une sorte de mantille qui couvre le bas du visage.

Quand vient le temps du cinéma en couleur, tour à tour, Lesley Selander, puis Stuart Heisler, entreprennent chacun un long métrage consacré au « Roi de la Prairie ». Pour le premier de ces cinéastes, il s'agit de « The Lone Ranger » (Le Justicier solitaire) — 1955, puis de « The Lone Ranger and the Lost City of Gold » (Le Justicier masqué) — 1958. Dans l'un et l'autre long métrage, le héros masqué est incarné par Clayton Moore, et Tonto ou Oonto, tel que son nom est souvent transcrit, par un autre ancien chef indien, Jay Silverheels. Ce tandem sera d'ailleurs reconstitué pour les feuilletons destinés au petit écran. A ce propos, on peut noter le premier feuilleton western de l'histoire de la Télévision, n'a été autre que le « Lone Ranger ».

Tout ceci, ne permet pas d'oublier qu'en fin de compte, le « Lone Ranger », avant d'être bande dessinée, film ou feuilleton, a été l'un des plus extraordinaires phénomènes radio aux U.S.A. On est alors en décembre 1932, en pleine crise économique. Bing Crosby interprète des chansons qui provoquent des suicides. Dans les studios de Detroit, Station WXYZ, deux spécialistes des ondes, John King et George W. Trendle, cherchent l'antidote, un feuilleton qui tout en restant typiquement américain, pourrait tonifier les foules. On pense à un Zorro radiophonique, celui de l'écran ayant eu un succès immense. Cependant les dollars manquent pour en acheter les droits. C'est alors que John King pense à un ancien film de l'époque du muet : « The Lone Star Ranger » avec Tom Mix. Le nouveau héros ne sera autre que le « Lone Ranger ». Des films de Tom Mix, on reprend certains leitmotivs : le chapeau blanc, le cheval savant, Tony pour l'un, Silver pour l'autre (en France Cyclone). Masqué comme Zorro, le héros plus américain qu'espagnol, mexicain et californien, plutôt que le fouet, l'épée et le pistolet, aura deux colts, tirant des balles d'argent.

Sans doute est-on d'accord sur la psychologie et la silhouette du nouveau héros, mais il reste encore à lui trouver un scénariste. Ainsi que le révèle Sam Henderson, dans le numéro de juin 1974, de la revue « Golden West », le dialogue suivant est échangé :

— Pourquoi pas Fran Striker, demande King...

— Striker ? réplique incrédule Trendle. Il n'a jamais dépassé Buffalo.

— Buffalo, Wyoming ?

— Non. Buffalo, New York.

En effet, le jeune Striker avait toujours vécu dans l'Est. Il connaissait très mal l'univers des grands espaces. Néanmoins, il avait déjà créé un personnage célèbre

a) Le Lone Ranger version comic book chez Gold Key.

b) L'annonce du serial.

c) Le Lone Ranger et Tonto.

d) Le Lone Ranger, la justice toute de blanc vêtue.

e) Lane.

f) Quantrill.

g) Les Lone Ranger.

h) Le Lone Ranger démasqué.

i) Le Lone Ranger.

d

g

h

e

f

i

Le Lone Ranger en action.

et vraisemblable : « Warner Lester : chasseur d'hommes », imposant de la sorte un archétype de desperado.

Les deux hommes de radio, tombent d'accord sur le nom de Fran Striker. Ce dernier, s'attelle tout de suite à sa machine à écrire. Il imagine un héros de six pieds, deux pouces, lequel à la fin de chaque épisode s'éloigne avec sa monture au cri de « Hi-Yo Silver », tout comme Lucky Luke termine ses albums en chantant : « I am a poor lonesome cow-boy ».

Devant les micros, de grands interprètes d'alors acceptent de prêter au « Lone Ranger », leur voix. Dans l'ordre, il s'agit de Jack Deeds, de George Stenius, de Brace Beemer ; puis d'Earle W. Graser. A cette époque le Lone Ranger, justifie pleinement son surnom. Il chevauche, seul. Son compagnon Peau-Rouge, Tonto avec son cheval Scout, n'apparaîtra que plus tard.

En fait, c'est un célèbre acteur américain, shakespearien, qui incite Fran Striker à créer le personnage de Tonto. Cet acteur a pour nom John Todd. A ce moment-là, il revient d'une longue tournée théâtrale dans l'Ouest, où il a interprété Hamlet au Texas et dans certaines villes du Colorado. La rencontre Buffalo Bill, Annie Oakley, les frères Miller du Ranch 101. C'est ainsi que le 3 septembre 1933, il crée « temporairement » le personnage de Tonto. Il le sera toujours le 3 septembre 1954, lors de la diffusion du dernier épisode radiophonique.

Au début, cette émission était annoncée par le préambule suivant : « La loi du Colt régissait le jeune Far West, mais, ici et là, des hommes déterminés se levèrent contre les outlaws jouant trop facilement de la gachette. L'un des plus célèbres fut le champion masqué de la Justice, qui est venu jusqu'à nous par le biais de la Légende. Sa célébrité et celle de son ami indien se repandit à travers sept Etats... ».

Dans la fiction l'ami indien, venant de l'Oklahoma et le Lone Ranger lui-même étant un ancien Texas Ranger, pourquoi, dans ces conditions ne pas faire remonter ces héros vers le Nord, vers le Kansas ?

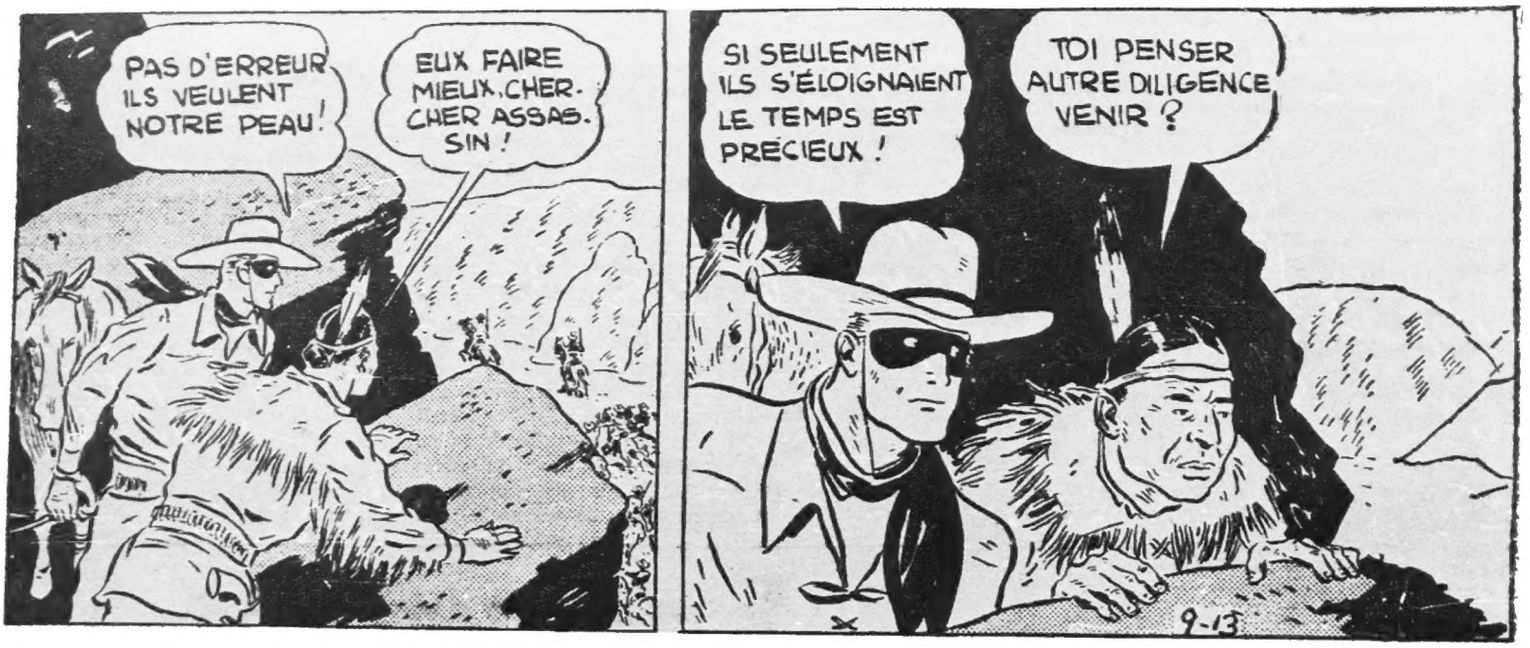
« Oui, oui, le Kansas, s'exclame Trendle. C'est là qu'a commencé la guerre civile, qu'ont chevauché Jim Lane et Clarke Quantrill ». Trendle ignore alors que son enthousiasme et sa décision, vont conduire le Lone Ranger, au carrefour de l'Histoire avec un H majuscule.

On se rappelle comment se déclenche la vocation de Justicier du Lone Ranger : « Le capitaine Hawkins, avait envoyé six Texas Rangers vers un canyon pour y poursuivre des hors-la-loi. Parmi ces Texas Rangers, il y avait deux frères Dan et John Reid. Les six hommes tombèrent dans une embuscade et furent abattus. Les bandits laissèrent sur le terrain cinq morts et un mourant. Après le combat, un Indien creusa six tombes mais, enterra les cinq corps et se mit à soigner le survivant, c'était John Reid. Rétabli le Texas Ranger accepta de porter un masque fabriqué par son sauveteur indien, puis jura de consacrer sa vie à la vengeance de ses compagnons. D'aventures en aventures, il s'imposa comme une sorte de Robin des Bois du Far-West. Son destin est scellé lorsqu'il s'écrie : « Je suis le dernier des six Texas Rangers, le Lone Ranger ».

Or, c'est ici que la Légende télescope l'Histoire.

Si Trendle a cité le Kansas, Jim Lane et le futur chef de guerilla Sudiste, il ne semble dorénavant plus que ce soit le simple fait du hasard.

En effet, dès 1857, quatre ans avant le début de la Guerre de Sécesssion, Quantrill, s'est établi au Kansas. Alors qu'il a décidé de suivre la ruée vers l'or, en traversant le Continent vers la Californie, lui-même a raconté la mésaventure qui lui est alors arrivée. Un soir, alors qu'avec ses compagnons il dormait dans un champ de coton, le groupe est attaqué par une troupe de desperados : « Quantrill fut réveillé par le rugissement des coups de feu, alors que son frère était déjà mort, et son chariot la proie des flammes. Il fut lui-même blessé. Les bandits le laissèrent pour mort. Trop faible pour bouger, il attendait la mort. C'est alors que reposant douloureusement depuis plusieurs heures, il aperçut un bruit dans l'ombre. La peur étreignit son cœur. Les renégats étaient-ils revenus pour l'achever ? Déjà une silhouette se


PAS D'ERREUR ILS VEULENT NOTRE PEAU!
EUX FAIRE MIEUX, CHER-CHER ASSAS-SIN!
SI SEULEMENT ILS S'ÉLOIGNAIENT LE TEMPS EST PRÉCIEUX!
TOI PENSER AUTRE DILIGENCE VENIR?
9-13

« The Lone Ranger », septembre 1938, dessin d'Ed Kressy. © KFS / Opera Mundi. Illustration de la note de Pierre Couperie, p. 65.

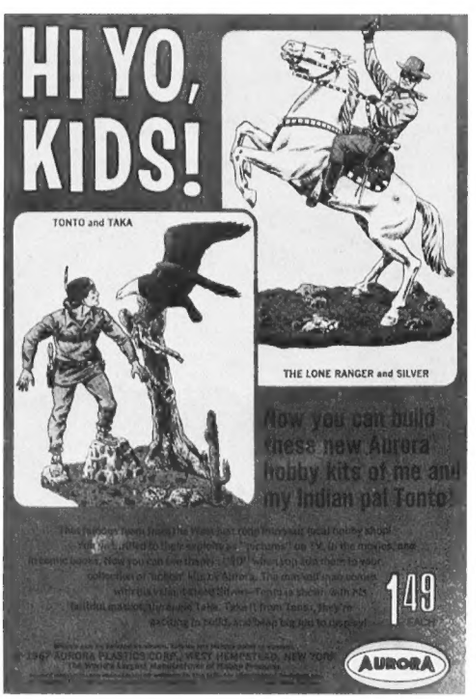
penchait sur lui. Les yeux de Quantrill s'ouvrirent, pour découvrir au-dessus de son visage, celui d'un guerrier indien. Puis il vit le poignard dégainé ». « Non, non, s'écria-t-il, épargnez mon scalp ». L'Indien le rassura. L'arme n'était sortie qu'en cas d'attaque surprise. « Qui es-tu ? » demanda Quantrill. Le Brave, sans doute un Shawnee, dit s'appeler Spiebuck. Il avait été attiré sur les lieux par les coups de feu. Il avait vu l'embuscade. Spiebuck soigna Quantrill, appliquant sur ses blessures des herbes et des racines. Une fois rétabli par une potion tonifiante, Quantrill demanda qui avait fait le coup. Spiebuck donna le nom d'un certain Jim Lane, qui commandait une bande abolitionniste surnommée « The Red Legs » (Les jambes rouges). « Je les tuerai tous, s'exclama Quantrill » (Sam Henderson). Cette promesse Quantrill la tint. Accompagné de Spiebuck, il poursuivit les outlaws et les supprima méthodiquement les uns après les autres. Certains spécialistes jugent ce récit mensonger. Il n'en appartient pas moins à la tradition.

D'autre part, riche de ses périples dans l'Ouest, dont depuis toujours l'Histoire et la Chronique l'avaient passionné, l'acteur John Todd, rapporte une autre anecdote : « Il parla de John Brown, ce demi-fou, cet habitant de l'Est, qui par passion de l'Abolition, mit quasiment à feu et à sang le Missouri. Un milicien du nom de John Reid, se lança immédiatement à la poursuite de la bande de maraudeurs de John Brown ».

Or Reid, est le nom de famille du Lone Ranger. Dans son étude, Sam Henderson ajoute : dans les plus importants épisodes radio du Lone Ranger, John Reid, devint un Texas Ranger. Jim Lane resta le Vilain, mais bientôt son nom se changea en Butch Cavendish, qui n'est autre que la déformation du nom du célèbre hors-la-loi du Wyoming, Butch Cassidy ». Ces points de rencontre avec l'Histoire, ont permis au Lone Ranger, de façon on ne peut plus vraisemblable à l'audition, et dans les comic strips, de rencontrer entre autres personnages illustrés, Wild Bill Hickok, le Général-Président Grant, le sheriff Wyatt Earp,

« The Lone Ranger », novembre 1938, signé par Ed Kressy, mais dessiné par un assistant (Jon Blummer ?). © KFS / Opera Mundi. Illustration de la note de Pierre Couperie, p. 65.

« The Lone Ranger », 1939, dessin de Flanders. © KFS / Opera Mundi. Illustration de la note de Pierre Couperie, p. 65.


HI YO, KIDS!
TONTO and TAKA
THE LONE RANGER and SILVER
Now you can build these new Aurora hobby kits of me and my Indian pal Tonto!
1.49
AURORA

le « Boy Gen'ral », George Armstrong Custer.

Quoiqu'il en soit dès la première année, les séries radiophoniques du Lone Ranger, rapportent plus d'un million de dollars. En 1938, ses auditeurs sont au nombre de vingt millions, et les stations qui en diffusent les épisodes atteignent le chiffre de cent quarante. En fait le Lone Ranger, demeure le plus fantastique phénomène radio, à l'échelle mondiale. Bientôt le phénomène se prolonge dans la bande dessinée, le cinéma et la T.V., dans ce dernier cas, depuis 1949, avec Clayton Moore, puis John Hart, dans le rôle.

John Wayne regrette toujours, pris entre ses contrats de la série des « Three Musketeers » et son contrat avec John Ford pour « Stage Coach », de n'avoir pu accepter le rôle du Lone Ranger qui lui était proposé. On peut encore citer l'exemple d'un Brace Beemer, qui après avoir été le troisième Lone Ranger de l'écran accepta de devenir le cinquième Lone Ranger des ondes, par passion et attachement au personnage.

D'ailleurs, le phénomène Lone Ranger a dépassé les frontières de la B.D., de la T.V. et du Ciné. De la sorte, le chanteur Bob Carroll, s'est illustré avec les deux principales ballades intitulées : « Hi Yo Silver », puis « Tonto The Brave ». En 1949, le Marvel Comic « Best Western », qui comprend les aventures de « Two gun Kid », du « Black Rider » et de « Kid Colt », n'en comporte pas moins une importante publicité « Lone Ranger », pour trois crayons de couleur, présentés sur une ceinture cow-boy, sous gaines de balles d'argent. Encore en 1967, la série « Detective Comics » (D.C.) comportait une publicité Aurora, de figurines à construire et à peindre, entièrement consacrées au « Lone Ranger » et Silver. L'autre statuette étant réservée à « Tonto et son aigle Taka ». Enfin les romans, dans le domaine de l'édition ont également contribué à l'ampleur de cette saga merveilleuse du « Lone Ranger ».

ERIC LEGUEBE

NOTE :

(1) « The Lone Ranger » fut créé le 10 septembre 1938 par Fran Striker, Ed Kressy assurant le dessin. Charles Flanders succéda à Kressy au début de 1939 et signa le Lone Ranger jusqu'à sa fin au début des années 70. Mais, en ces ultimes années, il était en fait dessiné par Tom Gill, principal auteur de la version comic book. Il y eut, chez Dell, deux comic books successifs (1938-1947 et 1948-1962) intitulés « The Lone Ranger ». Et un Gold Key, 1964-1972, repris en 1974. Le Lone Ranger a fait l'objet de nombreux calembours (« The loan arranger » par exemple) et reparut — si l'on peut dire : on ne le voit jamais — dans « The Wizard of id », rebaptisé « The lone haranguer » : c'est lui qui crie « le roi est un salaud ! » et s'enfuit. Tonto, l'indien, a vu son nom passer dans l'usage courant au cours des années 60 pour désigner le Noir ou l'Indien collaborant avec les Blancs. « The Lone Ranger » apparut en France avant la guerre dans « Hop là ! » (11 décembre 1938 au 24 septembre 1939, quand il fut victime des restrictions de papier) où il s'appelait « L'Homme masqué », et dans « Jumbo » à partir du 25 mars 1939 (« Le Roi de la Prairie ») jusqu'en décembre 1941. (P. Couperie.)

RADIO - FILMS - T.V. :

The Lone Ranger (serial de radio).
Année de production : début des années 20. Producteur : W. Trendle.
Production : WXYZ. Detroit Michigan.
Scénario : Francis. H. Striker.
Thème musical : ouverture de Guillaume Tell de Rossini.
Interprètes : Brace Beemer (Lone Ranger jusqu'à 1941), Earle W. Graser (Lone Ranger, après 1941), John Todd (Tonto).
The Lone Ranger.
Mise en scène : Witney et English. 1938.
Production Republic.
Interprètes : Herman Brix/Bruce Bennet (Bert Rogers).
Serial 15 épisodes.
The Lone Ranger Rides Again.
Mise en scène : Witney et English, 1939.
Production Republic.
Interprète : Robert Livingston. Chief Thundercloud (Tonto).
Serial 15 épisodes.
The Lone Ranger.
1956. Production Warner Bros. Couleur.
Mise en scène : Stuart Heisler.
Interprètes : Clayton Moore (Lone Ranger), Jay Silverheels (Tonto).
The Lone Ranger and The Lost City of Gold.
Mise en scène : Lesley Selander. 1958.
Production : United Artists.
Interprètes : Clayton Moore. Jay Silverheels.
The Lone Ranger (série TV).
Mise en scène : Oscar Rudolphs. 1948.
166 épisodes de 1 heure.
Interprètes : Clayton Moore. Jay Silverheels.
Dans certains épisodes, John Hart remplace Clayton Moore dans le rôle du « Lone Ranger ».
Un dessin animé aurait été réalisé pour la T.V. par John Halas.
Filmographie : C. Moliterni.

Send Secret Messages With The LONE RANGER
SILVER BULLET BALL PEN SET
Write BLUE to send Secret Codes
Write RED when in danger—
Write GREEN to send a message
BLUE
RED
GREEN
An Everlast Product
TRY IT AT HOME FOR 10 DAYS FREE!
ONLY $1.00 Per Set
Hey kids, here's your chance to get the Lone Ranger

salon international de la bande dessinée

ANGOULEME 1977

21 22 23 JANVIER 1977

PROGRAMME

la b.d témoin de son temps

	Musée	Théâtre	Chambre de commerce			Hôtel de ville, salle sociétés savantes	Espace St-Martial	Cinéma Le Balzac	Place du champ de mars - bulle	Logis de Lunesse
			hall	Gde salle réunion	Pte salle réunion					
VENDREDI	tous les jours EXPOSITIONS : - La B.D. témoin de son époque - Planches originales U.S (Pavillon de l'humour de Montréal) - - Benjamin RABIER - CALVO - HERGÉ - CHRISTOPHE - LANDOLFI - SUPERMAN de L. Gasca	conférences 20 h émission Claude Villers Marche ou rêve - 22 h Monsieur B.D. : Jeux. style Monsieur cinéma	17 h : table ronde les scéna-	animation avec audio visuels	atelier rencontre avec dessina-teurs		tous les jours expo-F I A T COMI CAR		tous les jours STANDS ÉDITEURS ANTI-QUAIRES FANZINES	
SAMEDI		Conférences	18 h : table ronde La B.D. et la presse	animation avec audio visuels	atelier rencontre avec dessina-teurs	animation pour enfants		15 h 30 HERGÉ interviewé par N. Sadoul projection du film : Moi, TINTIN	INTER-VIEWS PUBLIQUES DES INVITÉS DU SALON	20 h 30 : dîner rencontre public-profes-sionnels remise des prix Alfred 77
DIMANCHE	- Réalisation réelle et commentée d'une planche de B.D. par Gillain, Giraud, Mandryka	Conférences 21 h : M'ENFIN spectacle à humour grinçant crée et joué par le théâtre JOB	17 h : table ronde : évolution de la presse enfantine	animation avec audio visuels	atelier rencontre avec dessina-	anima-tion pour enfants			retrans-mission télé visée du Salon	